



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

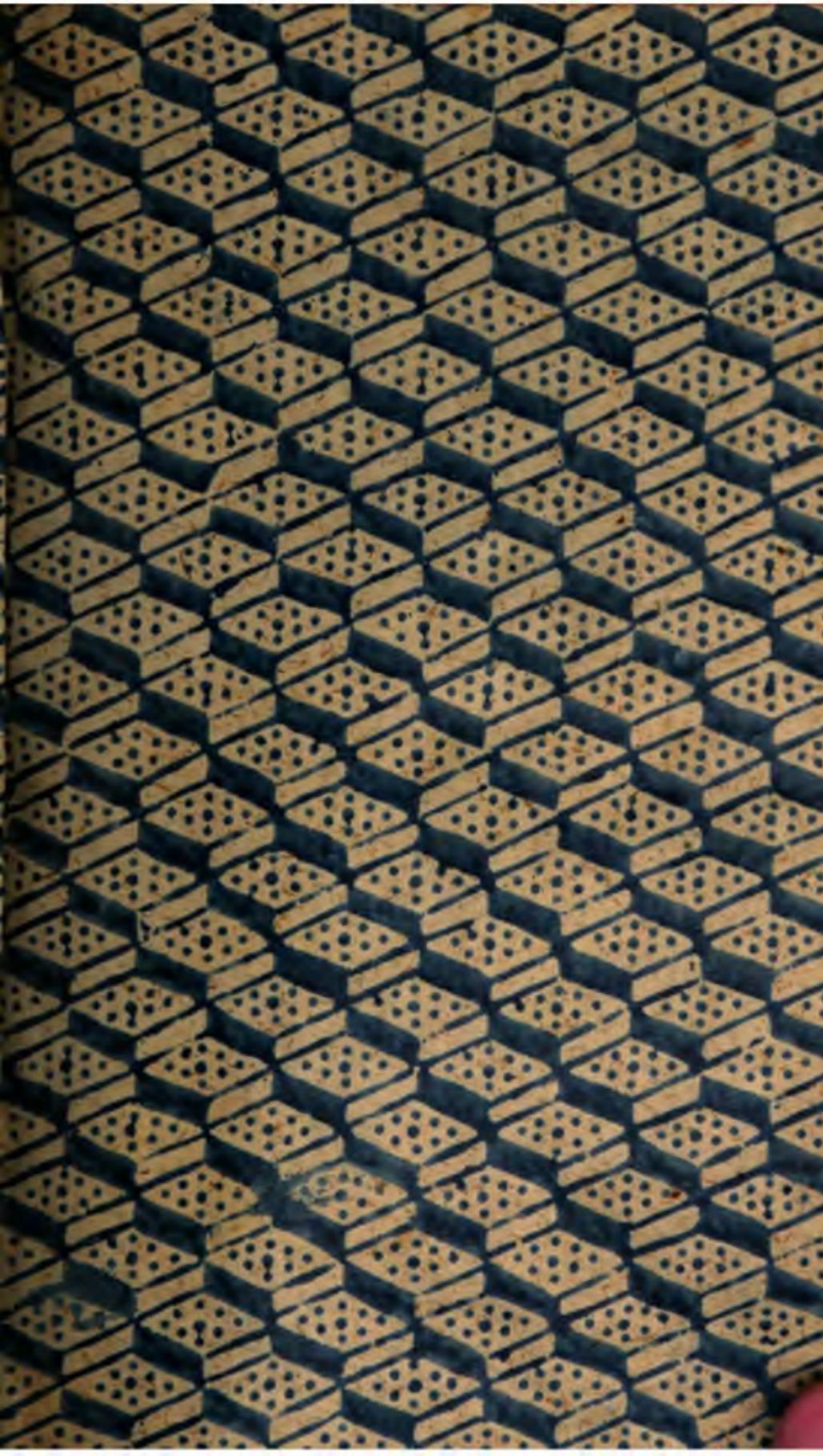
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Vet. Fr. II A. 141





30





Fürstlich-Starhemberg'sche
Familien Bibliothek
• Schloss Eferding, •

IRV

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SÉDECIAIS, Tragédie.

ISABELLE DE VALOIS, Tragédie.

HÉCUBE ET POLIXENE, Tragédie.

LE FILS CRU INGRAT, Comédie.

THÉÂTRE DE M. RONSIN,

I M P R I M É

AU PROFIT DE SA BELLE-MÈRE.

Je calme sa douleur par de foibles présents.

*Poème des Saisons, par M. DE S.-LAMBERT,
Livre IV.*

Le Prix est de *trois livres.*



A P A R I S,

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue
Galande, N^o. 64.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



SÉDÉCIAS,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES,

TIRÉE DE L'ÉCRITURE-SAINTE.



PERSONNAGES.

SÉDÉCIAS, Roi de Juda, fils d'Amital.

OZÆEL, fille de Néchos, Roi d'Égypte,
& Reine de Juda.

AMITAL, veuve de Jofias.

NABUZARDAN, Lieutenant du Roi de
Babylone.

CÉPHATE, ami de Néchos.

ÉLISE, femme de la Suite d'Amital.

ZARÈS, femme de la Suite d'Ozæl.

CHEFS des deux Armées.

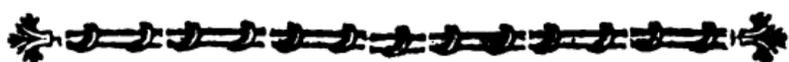
SOLDATS ASSYRIENS.

*La Scène est à Jérusalem, dans le Palais de
Sédécias.*

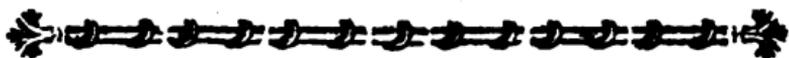


S É D É C I A S ,

T R A G É D I E .



A C T E P R E M I E R .



S C È N E P R E M I È R E .

A M I T A L , É L I S E .

É L I S E .

FILLE & mère des Rois de l'antique Sion ,
Quand mettez-vous un terme à votre affliction ?
Jusqu'à quand vous verrai-je en proie à tant d'a-
larmes ,
Par d'éternels chagrins entretenir vos larmes ?

A M I T A L .

Chère Élise , peux-tu , dans l'état où je suis ,
Espérer du relâche à mes mortels ennuis ?

A ij

L'avenir m'épouvante, & nos pertes passées
 Sont à mon souvenir, malgré moi, retracées.
 Que n'ai-je pas souffert, depuis que Josias
 Fut près de Magedon vaincu dans les combats ?
 Trop déplorable fin d'un règne plein de gloire !
 Sa mort sera toujours présente à ma mémoire.
 Jour fatal & terrible, où de sang tout couvert
 Mon époux fut traîné dans son Palais désert !
 Quel deuil suivoit son char ! Tout son Peuple en
 alarmes,

Remplissant l'air de cris & la terre de larmes,
 Supplioit de nos jours l'arbitre tout-puissant
 De laisser sur le trône un Roi si bienfaisant.
 Toute Jérusalem, d'un morne effroi troublée,
 Sembloit une famille errante & désolée,
 A qui la mort d'un père enlève son appui,
 Et qui dans le tombeau veut descendre avec lui.
 Il mourut, & toi-même as pleuré la disgrâce
 Où sa mort a réduit les aînés de sa race.
 Mais sur le trône enfin plaçant Sédécias,
 Jeune & dernier enfant du pieux Josias,
 Le Roi de l'Orient, par un traité sévère,
 Ordonna que mon fils seroit son tributaire.
 Contente de le voir au rang de ses ayeux,
 De nos malheurs passés je détournois les yeux,
 Lorsque le Souverain de ces plaines fécondes
 Que le Nil enrichit du dépôt de ses ondes,
 Voulant à sa révolte associer mon fils,
 Contre ma volonté l'appelle dans Memphis,
 De Nabocolassar lui peint la tyrannie,
 L'excite à rompre un joug si plein d'ignominie,
 Et pour mieux cimenter leur complot criminel,
 Lui propose la main de sa fille Ozael.
 Sédécias, qu'emporte un amour téméraire,

Au trône de David admet cette étrangère,
 Et bientôt, dans ces murs au vrai Dieu consacrés,
 Ose encenser les Dieux par sa femme adorés.
 Il fait plus; attirant le Peuple sur ses traces,
 De nos Prophètes Saints il brave les menaces,
 Met le Grand-Prêtre aux fers, & bannit de ces
 murs

Tous ceux dont les clameurs troubloient ses vœux
 impurs.

Voilà de tous nos maux la funeste origine.
 Cet aveugle instrument de la fureur divine,
 Le Roi de Babylone, indigné de nous voir
 Rompre avec lui tout pacte & braver son pouvoir,
 Jure notre ruine, &, des bords de l'Euphrate,
 Envoie un camp nombreux vers cette Ville ingrate.
 Trois ans sont écoulés, depuis qu'un siège affreux
 De leur destruction menace les Hébreux;
 Dans le denil & l'estroi Jérusalem plongée
 Va tomber sous la main qui la tient assiégée.
 Envain Nabuzardan, qu'avoit chargé son Roi
 D'exterminer ce Peuple infidèle à sa loi,
 Suspend de tant d'assauts le ravage terrible;
 Ce moment de repos n'est qu'une trêve horrible.
 Il attend que son Roi, qui marche vers ces bords,
 Pour mieux nous accabler, se joigne à ses efforts.
 Mais ce qui sert encore à redoubler ma crainte,
 C'est la sédition qui règne en cette enceinte.
 Sur les bords de l'abyme ouvrant enfin les yeux,
 Honteux d'avoir du Nil encensé les faux Dieux,
 Ce Peuple, dont j'ai même entendu les murmures,
 Brûle d'anéantir ces idoles impures,
 D'arracher le Grand-Prêtre à sa captivité,
 Et de rendre ses vœux au Dieu qu'il a quitté.
 Je tremble de revoir ces temps de barbarie,

Où du nom de vertu consacrant sa furie ,
 La superstition , fléau de nos États ,
 Dans le sang de nos Rois combloit ses attentats.

É L I S E .

De vos sens défolés quelle terreur s'empare ?
 Pensez-vous que jamais Jérusalem s'égare
 Jusqu'à l'indignité de s'armer contre un Roi ,
 Qui du bonheur public fait sa première loi ,
 Et qu'oubliant les soins qu'Ozael lui prodigue ,
 Avec nos ennemis ce Peuple ingrat se ligue ?

A M I T A L .

Oui , je crains tout du feu qui s'allume en son
 sein.

La superstition ne connoît point de frein ;
 Et , quand d'une ame foible elle s'est emparée ,
 L'honneur & la vertu n'y trouvent plus d'entrées.
 Trop d'exemples fameux... Mais la Reine paroît.
 Ah ! je ne puis la voir sans un tendre intérêt ;
 Je la plains de sortir d'une race étrangère ,
 Mais elle a des vertus qui me la rendent chère.

S C E N E II.

O Z A E L , A M I T A L , É L I S E .

O Z A E L .

BANNISSEZ votre effroi ; non loin de ces
 remparts ,
 On a vu de Memphis flotter les étendarts.

La Troupe de Néchos s'est jointe à notre Armée.
Si j'en crois dans Sion la nouvelle semée,
Mon père & mon époux, l'un par l'autre affermis,
Ont livré le combat à nos fiers ennemis;
Et de leur camp nombreux couvrant tout le rivage,
Au roi de Babylone ont fermé le passage.

A M I T A L.

Ah ! que puisse en effet la clémence des Cieux
Ramener dans nos murs mon fils victorieux ;
Et démentant l'effroi dont mon âme est atteinte,
Des périls d'un long siège affranchir cette en-
ceinte.

Ai-je pu, sans frémir, voir mon fils s'écarter
D'un Peuple où la révolte est tout près d'éclater ?
La superstition, qui, par tant de ravages,
Désola du Jourdain les malheureux rivages,
Semble, en ce jour de sang, rallumant les fureurs,
Des feux de la discorde embrâser tous les cœurs.
Ah ! que leur repentir vous serve au moins
d'exemple !

Prévenez la révolte ; osez me suivre au Temple.
Allons des Dieux du Nil anéantir l'Autel ;
Et tombant la première aux pieds de l'Éternel,
Digne Reine des Juifs, détournez les tempêtes
Que le Ciel irrité déchaîne sur nos têtes.

O Z A E L.

Mais pourquoi suis-je enfin si coupable à leurs
yeux ?

Si je n'ai point trahi la foi de mes ayeux,
Ai-je osé, de Juda blâmant les loix austères,
Détaché votre fils du culte de ses pères ?
Ai-je au pied de mes Dieux attiré mon époux ?
Unie à ses destins par les nœuds les plus doux,

J'ai cru , fans redouter d'en être moins chérie ,
 Devoir rester fidèle aux mœurs de ma Patrie ,
 Et que nos cœurs pourroient , sous des Dieux
 différents ,

S'abandonner en paix à nos tendres penchans .
 Mais , soit qu'il n'écoutât que l'ardeur de me
 plaire ,

Soit qu'en secret sa loi lui parût trop sévère ,
 Votre fils , dont l'exemple entraîna ses Sujets ,
 Vint dresser des Autels aux Dieux que j'adorois ;
 Voilà ce qui me livre à la haine commune .

Sion , dont l'injustice égale l'infortune ,
 M'impute ses revers , m'accuse de ses pleurs ,
 Moi , qui , dans ce jour même excusant ses erreurs ,
 Me sens pour elle encor des entrailles de mère .

S C E N E . I I I .

CÉPHATE , OZAEËL , AMITAL , ÉLISE .

O Z A E L .

CHER Céphate , est-ce vous ? Digne ami de
 mon père ,
 Apportez-vous le calme à mes sens éperdus ?
 Mon père & mon époux vont-ils m'être rendus ?

C É P H A T E .

Faut-il qu'en épargnant des jours que je déteste ,
 Le destin m'ait chargé d'un emploi si funeste ?
 O Reine , à quels chagrins vos jours sont ré-
 servés !

TRAGÉDIE

9

O Z A E L.

Vous ne faites frémir.

C É P H A T E.

Votre père....

O Z A E L.

Achevez.

C É P H A T E

Il n'est plus.

O Z A E L.

Dieux!

C É P H A T E.

Suivi d'une nombreuse Armée,
 Comme lui de vengeance & de gloire affamée,
 Néchos, des ennemis prévenant le dessein,
 Leur défendoit l'abord des rives du Jourdain:
 Tandis que votre époux, avec non moins de gloire,
 Au fier Nabuzardan disputoit la victoire,
 Quand de son char sanglant tout-à-coup renversé,
 J'ai vu tomber mon Roi d'un coup mortel blessé.
 Le bruit de son trépas se répand dans la plaine:
 Nos Bataillons, saisis d'une frayeur soudaine,
 Du Jourdain qu'ils gardoient abandonnent le
 bord;
 Le désordre en nos rangs se jette avec la mort,
 C'est alors que Néchos, versant des pleurs de
 rage,
 Dans son sein tout glacé rappelle son courage,
 Conjure ma pitié d'armer son foible bras,
 De l'entraîner mourant au milieu des combats:
 Mais du froid de la mort sentant son ame atteinte,
 « Cher ami, m'a-t'il dit d'une voix presque éteinte,
 » Porte au sein d'Ozael mes pleurs & mes adieux:

A v

» Puisse de son époux le bras victorieux ,
 » Garantissant ses jours des maux que je présume ,
 » De la fuite des miens réparer tout l'outrage ».

En achevant ces mots , il expire en mes bras ,
 Avec le désespoir de voir fuir les Soldats.

A M I T A L .

O vengeance céleste !

O Z A E L .

O mort infortunée !
 Mais de Sédécias quelle est la destinée ?

A M I T À L .

Si je n'ai plus de fils..

O Z A E L .

Si mon époux est mort..

A M I T A L .

Parlez , ne craignez pas de m'apprendre son fort.

O Z A E L .

Joignez ce coup terrible au trait qui me déchire.

C É P H A T E .

Hélas ! j'ignore encor si votre époux respire.
 J'avois vu sur-mon sein expirer mon ami ,
 Quand ce Prince en fureur fondant sur l'ennemi ,
 Rappelle nos Soldats , réchauffe le carnage ,
 Et de morts & de sang couvre au loin ce rivage.
 Mais devant à sa fille apporter les adieux
 D'un père à qui ma main vient de fermer les yeux,
 D'un si cruel combat je n'ai pu voir l'issue.

O Z A E L .

Qui me délivrera d'un doute qui me tue ?

SCENE IV.

ZARÈS , AMITAL , OZAEL ,
CÉPHATE , ÉLISE.

ZARÈS , à *Ozael*.

O REINE infortunée , entendez-vous ces cris ?
Le feu de la discorde est dans tous les esprits.
Jérusalem , jouet d'une rage intestine ,
Avec ses ennemis s'acharne à sa ruine.
Le désordre est par-tout. Des Citoyens obscurs ,
Que leur âge ou leur sexe enchaînent dans ces
murs ,
Vieillards , femmes , enfants , contre vous tout
conspire.
J'ai vu les plus hardis , qu'un zèle aveugle inspire ,
Courir en foule au temple , y briser de leurs mains
De nos Dieux étrangers les simulachres vains ,
Tomber aux pieds du Dieu qu'a méconnu leur
Maître ,
De sa prison fatale arracher le Grand-Prêtre ,
Et sous le voile saint de la Religion ,
Marcher d'un pas rapide à la rébellion.

(à *Amital* .)

Hâtez-vous de paroître : une foule égarée
Entoure le palais , veut en forcer l'entrée ;
Dans l'espoir de fléchir les transports furieux
De Nabocolassar qu'on croit victorieux ,
Tout ce peuple a juré de détrôner sa Reine :
Et du nom de Dieu même autorisant leur haine ,

Les ingrats, qu'Ozael a comblés de bienfaits,
Veulent que de ces bords on l'exile à jamais.

A M I T A L , à Ozael.

Je cours me présenter à ce peuple rebelle.

(à Céphate.)

O vous , qui la plaignez , joignez-vous à mon
zele.

Venez à ces ingrats qui l'osent outrager
Apprendre que son père est mort pour les venger.

S C E N E V.

O Z A E L , Z A R È S

O Z A E L.

DANS quel gouffre d'horreurs me vois-je enfin
traînée ?

Jointe au meilleur des Rois par un tendre hyménée,

Un tissu de malheurs qu'à peine je conçois ,

Me réduit à gémir d'un si glorieux choix.

Par cet auguste époux , fière d'être chérie ,

J'ai quitté pour le suivre , amis , parents , patrie ;

Je ne m'en repens pas : & malgré tant de maux ,

Mon cœur plus que jamais brûle pour ce héros.

Mais puis-je envisager , d'un front inaltérable ,

De ce penchant si doux la suite déplorable ?

Qu'a produit cet hymen , dont le brillant flambeau

Faisoit luir à mes yeux un avenir si beau ?

Mon bonheur a passé comme une ombre légère.

A peine j'ose encor m'applaudir d'être mère,

Quand je vois à quel prix l'inclémence des Cieux
 Va me faire acheter un bien si précieux,
 Du titre le plus saint il faut que je gémissè;
 Le charme de ma vie en devient le supplice...
 Ah ! si du moins les Dieux me rendoient mort
 époux...

Faut-il qu'un fort cruel l'arrête loin de nous ?
 O mon fils, on outrage, on exile ta mère...
 Quel sera ton appui, si tu n'as plus de père ?

SCÈNE VI.

OZÆL, CÉPHATE, ZARÈS.

CÉPHATE.

LA révolte est au comble, & ce peuple cruel
 Demande ou le trépas ou l'exil d'Ozæel :
 Et ce qui sert encore à redoubler sa rage,
 Des Soldats, que la fuite a sauvés du carnage,
 Rapportent que leur Maître est mort dans le
 combat.

OZÆL.

Quoi ! mon époux ! O Ciel ! je me meurs... Peuple
 ingrat ;
 Quand ton Roi qui t'aimoit périt pour te défendre,
 Voilà donc le tribut que tu rends à sa cendre.

CÉPHATE.

Je ne vous dirai point tout ce qu'on a tenté
 Pour fléchir leur audace & leur férocité :

Nos reproches n'ont fait qu'accroître leur furie.
 Les plus séditieux pouſſoient la barbarie
 Jusques à s'offenser des regrets & des pleurs ,
 Que la mère du Roi donnoit à vos malheurs.
 Enfin , d'un prompt trépas vous voyant menacée ,
 Pour dérober vos jours à leur rage infensée ,
 Il a fallu promettre à ces audacieux ,
 Qu'avant la nuit sortant de ces murs odieux...

O Z A E L.

Quoi ! vous avez pensé qu'humble dans ma misère ,
 Après avoir perdu mon époux & mon père ,
 Rebut de mes sujets , & vil jouet du sort ,
 Je pourrois préférer cet exil à la mort !
 Si vous plaignez les maux dont mon peuple m'op-
 prime,

Laissez-moi par pitié lui livrer sa victime :
 Il est temps que ma mort venge ces infensés
 Des bienfaits que sur eux ma tendresse a versés.
 Venez , venez Céphate , il faut les satisfaire.

C É P H A T E.

Si vous n'êtes plus Reine , ah ! soyez encor mère.
 Cet enfant malheureux qui perd tout aujourd'hui
 Vous presse par ma voix de vivre encor pour lui.

O Z A E L.

Hé bien , ne parlons plus de thrône & de puis-
 sance :

Ces dangcreux présents que nous fait la naissance ,
 De ce cœur outragé n'attachent plus les vœux :
 Un désert & mon fils , c'est tout ce que je veux.

C É P H A T E.

Si ce fils vous est cher , ayez donc le courage
 De dérober sa vie au sort qui vous outrage.

Voulez-vous dans l'exil cacher ses jours obscurs ?
Ira-t-il , né d'un sang qu'on révère en ces murs ,
Arraché pour jamais du thrône de son père ,
Dans un triste abandon gémir avec sa mère ?
Je veux que ses sujets rendent à vos douleurs
Ce fils trop jeune encor pour sentir les malheurs ;
Mais hélas ! savez-vous , si dans l'âge où notre ame
Au cri des passions se réveille & s'enflamme ,
Il ne tournera pas un œil ambitieux
Vers le thrône où siégeoient son père & ses ayeux ;
S'il n'accusera pas la mère la plus tendre
De la perte d'un rang qu'il avoit droit d'attendre ?

O Z A E L.

J'aurai soin qu'à mes jours il tienne de trop près
Pour que l'ambition l'en sépare jamais.
Non , non : ne craignez pas que sa triste pensée
S'indignant au récit de ma gloire passée ,
Pleure un trône où j'ai vu tant de maux attachés ;
Ni que las de l'exil où nous serons cachés ,
L'ardeur de me venger le tourmente & l'enflâme.
De si douces vertus je remplirai son âme ,
Que jamais la vengeance & ses transports affreux
Ne trouveront d'accès dans son cœur généreux.



S C E N E V I I .

AMITAL , OZAEI , CÉPHATE , ZARÈS .

A M I T A L .

O V O U S , qui m'êtes chère autant qu'infortunée ,

Mesurez votre force à votre destinée .

Votre fils , né d'un sang qu'en ces murs on chérit ,

Ne doit point partager l'exil qu'on vous prescrit .

Ce Peuple , qui vous traite avec tant d'injustice ,

Craint qu'enfin de David la race ne périsse ;

On veut que , loin de vous , dans le Temple élevé ,

Sous la loi de ce Dieu que son père à bravé ,

Cet enfant soit un jour digne du Diadème .

O Z A E L .

Malheureuse ! il faudra que , loin d'un fils que j'aime ,

Mon âme inconsolable en ses mortels regrets ,

Pleure un bien que le sort ne me rendra jamais .

A M I T A L .

Que d'un destin plus doux votre ame encor se flatte !

Quand Nabocolassar retournant vers l'Euphrate ,

Satisfait & vengé par la mort de deux Rois ,

Qui prétendoient envain s'affranchir de ses loix ,

Aura , sans le punir des fautes de son père ,

Remis à votre fils ce sceptre héréditaire ,

Ne pourrez-vous revoir ce fils que vous aimez ?
 Que par ce tendre espoir vos jours soient ranimés !
 Moi-même, dont la force a lieu de vous surprendre,

D'un désespoir mortel m'aurois-je pu défendre,
 Si les soins, que je dois au fruit de votre amour,
 N'encourageoient mon ame à supporter le jour ?
 Sçachez donc vous soumettre à votre destinée :
 Sortez de cette enceinte au trouble abandonnée.
 Le temps, le péril presse ; allez, n'attendez pas
 Qu'on vienne avec fureur vous chercher dans mes
 bras.

O Z A E L.

Épouse, mère, fille & Reine infortunée,
 Je me vois enlever dans la même journée
 Mon Empire, mon fils, mon père & mon époux.
 O Ciel, en me portant de si terribles coups,
 Tu devois égaler ma force à ta colère.

(à Céphate).

Vous, Prince, seul appui qu'on laisse à ma misère,
 Il le faut donc remplir cet arrêt odieux....
 Allons, mais que mon fils reçoive mes adieux ;
 Et, si de tant d'horreurs mon ame poursuivie
 Dans cet embrasement ne laisse point la vie,
 Je subirai mon sort & me séparerai
 Du seul bien qui restoit à ce cœur déchiré.

Fin du premier Acte.

~~—————~~

 ACTE II.

~~—————~~

~~—————~~

 SCÈNE PREMIÈRE.

~~—————~~

SÉDÉCIAS, CHEFS de l'Armée.

SÉDÉCIAS.

GUERRIERS, qu'à ma défense un si beau
zèle excite,

Sergal, Malcy, Passur, & vous, brave Amécite,
Qui dans ce jour de sang avez par tant d'exploits,
Soutenu de l'État la splendeur & les droits,
C'est à vous de fixer la victoire incertaine.
Fatigués d'un combat dont vous sortez à peine,
La gloire vous appelle à des périls nouveaux;
Dans l'ombre de la nuit poursuivant ses travaux,
Le fier Assyrien peut marcher en silence
Vers ces murs qu'il menace, & qu'il croit sans dé-
fense.

Prévenons son audace, & que de toutes parts
Nos bataillons armés veillent sur nos remparts.
Vous, défendez le Temple, & vous, la forteresse....
On entre; c'est ma mère. Allez, le péril presse.
Je vous suivrai bientôt; il n'est point de danger
Qu'avec vous votre Roi ne veuille partager.

(Les Chefs sortent).

SCÈNE II.

AMITAL, SÉDÉCIAS.

SÉDÉCIAS.

MAIS d'où vient qu'Ozael n'a point suivi ma mère ?

C'est trop l'abandonner à sa douleur amère.
Souffrez que son époux s'empresse à dissiper
Tout l'effroi dont son cœur s'est dû sentir frapper.
Venez.

AMITAL.

Ignorez-tu la disgrâce inhumaine,
Où le bruit de ta perte a fait tomber la Reine ?
Pourquoi faut-il, hélas ! qu'en ce triste rempart
Le Ciel qui t'a sauvé te ramène si tard !

SÉDÉCIAS.

Ah ! calmez de mon cœur l'épouvante mortelle.
Lorsque de mon trépas je démens la nouvelle,
D'où vient qu'un deuil secret trouble encor vos
esprits ?

AMITAL.

Je vais mettre la mort dans le sein de mon fils.

SÉDÉCIAS.

Pourquoi m'arrêtez-vous ? Craignez-vous que ma
vue,
Saisissant Ozael d'une joie imprévue,
N'achève d'épuiser les sens où la douleur
N'a peut-être laissé qu'un reste de chaleur ?

Eh bien ! ma mère , allez , ménagez sa foiblesse ;
 Au retour d'un époux préparez sa tendresse....
 Mais vous ne répondez que par d'affreux sanglots....
 Ah ! parlez.

A M I T A L .

Je ne puis.

S É D É C I A S .

Dieux ! je vois tous mes maux....
 Je vois que de ma mort le récit infidèle
 Aura frappé son cœur d'une atteinte mortelle.

A M I T A L .

Non , mon fils , le destin n'a point tranché ses
 jours.

S É D É C I A S .

Ah ! si ce digne objet de mes tendres amours
 Ne m'est point enlevé , ... d'où vient qu'on m'en
 sépare ?

C'est trop long-temps languir dans un doute bar-
 bare.

Je veux la voir.

A M I T A L .

Arrête , il faut te révéler
 Un secret , un malheur qui te fera trembler ;
 Mais , en te dévoilant ce funeste mystère ,
 J'exige de ton cœur qu'étouffant sa colère ,
 Il ne se laisse point entraîner aujourd'hui
 A des emportemens trop indignes de lui.
 Roi , tu dois t'immoler à la cause commune.
 Hélas ! j'avois prévu ta cruelle infortune.
 Tu sçais que tout ce Peuple en secret irrité
 N'accusoit qu'Ozael de ton impiété ;

Mais le bruit de ta mort encourageant sa haine ,
 Du Souverain Pontife il a brisé la chaîne ,
 Et remplissant ces murs de cris séditieux ,
 A couru renverser les Autels des faux Dieux.
 Quelques-uns , du Palais voulant forcer l'entrée ,
 Demandoient qu'au trépas Ozael fût livrée ,
 Se flattant que sa mort pourroit seule appaiser
 La vengeance d'un Dieu prêt à les écraser.
 En vain j'ai condamné leur fanatique audace ,
 Je n'ai de ces ingrâts obtenu d'autre grace
 Que celle de changer en un exil cruel
 L'injuste arrêt de mort porté contre Ozael.

S É D É C I A S.

Quoi ! jusques-là mon peuple outrageoit ma mé-
 moire ?

L'attentat est si lâche , & l'injure si noire ,
 Qu'à tout ce que j'entends je n'ose ajouter foi.
 C'est ainsi qu'ils vengeoient le trépas de leur Roi !
 Les traîtres ! c'est ainsi que ma bonté passée ,
 Que mon amour pour eux vivoit dans leur pensée !
 Qu'ils cessent de couvrir cette indigne action
 Du prétexte imposant de la Religion....
 La seule ingratitude est ce qui les anime.
 Mais mon fils de leur rage est-il aussi victime ?

A M I T A L.

A l'exil d'Ozael ils bernoient leur fureur !
 Plus sensible à ta perte encor qu'à son malheur ,
 D'un fils son seul espoir , elle s'est séparée.

S É D É C I A S.

Et vous que mes sujets ont toujours révéree ,
 Vous , qui veuve d'un Roi que ce peuple adoroit ,
 Gardez sur tous les cœurs un empire secret ,

Vous souffrez que du thrône Ozael se bannisse ,
 De ses persécuteurs ma mère est la complice !
 Je suis bien malheureux !... Je vois que mes revers
 Ont endurci les cœurs qui m'étoient les plus chers !

A M I T A L.

Modere les transports d'une injuste colère.
 O mon fils , si ce Peuple en avoit cru ta mère ,
 Je n'eût entendu pas , dans ton trouble mortel ,
 Me reprocher le sort qui poursuit Ozael.

S É D É C I A S.

Non : je ne reviens pas d'une atteinte si rude ,
 On n'a jamais si loin porté l'ingratitude.
 Quoi ! dans l'instant fatal où le bruit de ma mort
 A frappé mon épouse... On insulte à son sort,
 On l'outrage... On la prive avec ignominie
 Du seul bien qui pouvoit l'attacher à la vie.
 On arrache à son cœur le fruit de nos amours !
 Et tant d'horribles coups n'ont pas tranché ses
 jours !

A M I T A L.

Tout ce qui l'encourage à souffrir sa misère ,
 C'est la noble pitié d'un ami de son père ,
 Qui jaloux d'adoucir ses destins odieux
 Doit la conduire aux bords où régnoient ses ayeux.

S É D É C I A S.

Un ami de son père accompagne sa fuite !
 Quel doute affreux s'élève en mon ame interdite.
 Si jamais... Ah ! cachons des transports pleins
 d'horreur.

Vous voyez mon amour , mon trouble & ma
 fureur.

Retournez vers mon peuple ; allez , & qu'il ap-
prenne

L'abyme de douleurs où m'a plongé sa haine.
Dites à ces ingrats que leur inimitié
N'a point encor pour eux étouffé ma pitié :
Que dans cette nuit même ils gémiront peut-être
D'avoir de tant d'affronts osé couvrir leur maître,
Et que dans les périls dont à peine je sors ,
Je vais encor pour eux affronter mille morts.

(*Amital sort.*)

S C E N E I I I .

S É D É C I A S , *seul.*

Q U'UN soin bien différent vient redoubler ma
peine !

Plus j'arrête les yeux sur l'exil de la Reine ,
Plus mon cœur égaré croit trouver de raisons
Qui viennent appuyer mes indignes soupçons.
« Elle a , dit-on , pour guide un ami de son père ,
» Un étranger »... Qui sait si son zèle est sincère ?
S'il n'a pas dans son sein l'espoir ambitieux
De monter avec elle au rang de ses ayeux ?
Par quel charme a-t-il pu l'entraîner sur ses traces ?
N'en doutons plus : voilà l'auteur de mes disgraces.
C'est lui qui , méditant de si noirs attentats ,
Aura rempli ces murs du bruit de mon trépas...
Qui du peuple en secret fomentant la furie
Aura contre Ozael armé sa barbarie :
Qui peut-être a dicté lui-même à mes sujets
Cet exil si propice à ses lâches projets...

24 : S É D É C I A S ,

Mais qui forçoit la Reine à faire avec ce traître ?
Ah ! chassons des soupçons que le malheur fait
naître :

Cet amour du pays , ce tendre & doux instinct
Qui vit dans tous les cœurs , & jamais ne s'éteint ,
Aura repris ses droits sur son ame isolée...

Odieuse à mon peuple , & d'outrages comblée ,
Vers la chère patrie elle a tourné les vœux...

Mais de notre union le gage malheureux ,
Devoit-il , pour jamais abandonné par elle ,
Être privé des soins de l'amour maternelle ?

Comment a-t-elle pu s'arracher de ses bras ?

On vient : c'est elle. O Dieux , ne me trompez-
vous pas ?

S C E N E I V.

SÉDÉCIAS, OZAEL, CÉPHATE,
SUITE.

S É D É C I A S.

O TOI , dont la présence a pour moi tant de
charmes ,

Chère épouse , quel Dieu te rend à mes alarmes ?
Quel trouble aura passé dans ton cœur éperdu ,
Lorsqu'au bruit de ma mort en ces murs répandu ,
Mes sujets , outrageant la vertu la plus rare ,
Ont prescrit à tes jours un exil si barbare ?

O Z A E L.

Après le désespoir de survivre à ta mort ,
Le plus affreux des coups dont m'accabloit le sort ,
Étois

Etoit d'abandonner un fils , mon seul partage ,
 D'un époux adoré douce & parfaite image ;
 Mon cœur , privé de toi , ne voyoit plus que lui ,
 Qui de mes tristes jours pût adoucir l'ennui.
 Mais tel étoit l'arrêt porté contre sa mère ;
 Tes sujets sur moi seule exerçant leur colère ,
 N'ont point osé bannir du rang de ses ayeux .
 Ce fils , reste d'un sang qui leur est précieux .
 Enfin , cédant au sort qui m'avoit condamnée
 A traîner loin de lui ma vie infortunée ,
 Je m'arrache à ses bras , & la mort dans le sein ,
 Je pars , & de Memphis reprenant le chemin ,

(*En montrant Céphate.*)

Je me laisse conduire à ce guide fidele ,
 Qui soigneux de calmer ma tristesse mortelle ,
 Flattoit de quelque espoir mon esprit égaré :
 Lorsqu'un soldat , vers nous par mes cris attiré ,
 S'approche , reconnoît sa malheureuse Reine ;
 Et parmi ses sanglots , sa voix passant à peine ,
 S'empresse à démentir le bruit de ton trépas ,
 Nous apprend que la nuit a mis fin aux combats ,
 Et que des Ennemis les Troupes séparées
 Dans ces murs avec toi devoient être rentrées .
 De quelle joie alors mon cœur s'est enivré !
 Ce vieillard , sur tes jours , comme moi , rassuré ,
 M'excite à rappeler ma force défaillante ;
 Et , guidant vers ces murs ma démarche trem-
 bante ,
 Dans l'ombre de la nuit il cache mon retour .

S É D É C I A S .

Quel est donc ce mortel qui t'a sauvé le jour ?
 Quel intérêt si grand l'attache à ta misère ?

B

Tu vois un digne ami de mon malheureux père ;
Céphate.

S É D É C I A S , à part.

Quelle étoit ma honte & mon erreur ?
Grands Dieux ! où m'égaroit ma jalouse fureur ?
C'est ce Guerrier , rempli de soins si magnanimes ,
Que j'osois soupçonner du plus lâche des crimes.

(A Céphate).

O vous , qui me rendez un bien si précieux ,
Comment puis-je jamais m'acquitter à vos yeux ?
Vous étiez dans Memphis assis auprès du trône ;
Que la même splendeur ici vous environne !

O Z A E L.

Vous fûtes à mon père uni par l'amitié ,
Par elle à ses enfants soyez ençor lié.

C É P H A T E ,

Je sens que , pour survivre à votre auguste père ,
Mon âme avoit besoin d'une amitié si chère.
Mais ne m'accablez pas de vains titres d'honneur.
Séparé d'un ami qui faisoit mon bonheur ,
Si je vois ses enfants couler des jours paisibles ;
Si vous me conservez dans vos âmes sensibles
La place que j'avois dans son cœur vertueux ,
Voilà toute la gloire où prétendent mes vœux ,



S C E N E V.

AMITAL, SÉDÉCIAS, OZAEI, CÉPHATE,
SUITE.

SÉDÉCIAS, à *Amital*.

AH! partagez l'espoir qui de nos cœurs s'em-
pare.

Du Ciel qui nous rejoint la faveur se déclare.
Dans leur éclat passé nos Dieux vont rétablir
Ces murs que leur courroux menaçoit d'abolir.

A M I T A L.

O mon fils, je ne puis, quelqu'effroi qui me
presse,

De ton cœur enivré condamner l'allégresse;
J'ai pleuré d'Ozael l'exil & les malheurs,
Et j'applaudis au sort qui la rend à tes pleurs.
Mais que puisse en effet la céleste colère
Ne pas nous accabler des maux que craint ta mère!
Sion ne fut jamais si proche de la fin.
C'est peu que la discorde ait embrasé son sein;
L'épouvante est par-tout. De ces murs qu'il me-
nace,

Le camp des Ennemis s'approche avec audace,
Et, faisant luire au loin les flambeaux & les dards,
Des pièges de la guerre entoure ces remparts.

SÉDÉCIAS, à *Amital*.

Ne craignez rien; jamais plus d'ardeur & de zèle
N'excita mon Armée à venger ma querelle.

Les Chefs & les Soldats, pleins d'un courage égal,
 De l'assaut qui s'apprête attendent le signal.
 De nos fiers Ennemis la perte est manifeste.
 Des Troupes de Néchos j'ai rassemblé le reste,
 Et j'ai fait dans ces murs rentrer plus de Soldats,
 Que je n'en avois même en marchant aux combats,

(*A Ozael.*)

O vous, qui méritiez par vos vertus augustes,
 Un trône plus paisible & des Sujets plus justes,
 Généreuse Ozael, bannissez le chagrin
 Dont leur ingratitude a troublé votre sein.
 Vous connoissez le Peuple; un même jour l'en-
 traîne

De l'estime au mépris, de l'amour à la haine,
 Selon que la fortune ou nous sert ou nous nuit,
 Malheureux, on nous hait; heureux, on nous
 bénit;

Tel est le sort des Rois.... &, lorsque la victoire
 Aux yeux d'un Peuple ingrat aura vengé ma gloire,
 Vous le verrez de pleurs arrosant vos genoux,
 Rougir des noirs transports qui l'armoient contre
 vous.

(*A Amital.*)

Vous, qui du Dieu des Juifs suivant les loix an-
 tiques,
 N'avez point hérité de leurs mœurs fanatiques,
 Annoncez que leur Roi les laisse en liberté
 Reporter leur hommage au Dieu qu'ils ont quitté,
 Pourvu que cet amour du Dieu de nos ancêtres
 N'altère point la foi qu'ils doivent à leurs Maîtres,
 Et qu'ils ne portent pas un œil féditieux
 Sur l'encens que ma main présente à d'autres
 Dieux.

(*A sa Suite.*)

Et vous, Chefs éclairés, qui, nourris dans la
guerre,

Voyez avec dédain les erreurs du Vulgaire,
Qui, d'un vain fanatisme éloignant le soldat,
N'aspirez qu'à l'honneur de bien servir l'État,
Marchons, & que la mort du Roi de Babylone,
De son joug tyrannique affranchissant mon trône,
Aux rives du Jourdain rende la liberté,
Et venge tous les Rois qu'outragea sa fierté.

(*Il sort avec Céphate & sa Suite.*)

SCÈNE VI.

AMITAL, OZAE L.

OZAE L.

AH ! Madame, oublions nos disgraces passées ;
D'un plus doux avenir occupons nos pensées.

AMITAL.

Ma fille, je conçois l'espoir qui vous séduit ;
Vous ne connoissez pas la main qui nous poursuit.
Sous un culte étranger dès l'enfance nourrie,
Vous ne redoutez rien du Dieu de ma Patrie ;
C'est un père outragé qui frappe un fils ingrat.
De ses bienfaits sur nous versés avec éclat,
N'ai-je pas vu ce Peuple étouffer la mémoire ?
N'ai-je pas vu mon fils, vous immolant sa gloire,
Pour vous plaire, abjurant la foi de ses ayeux,
De l'Égypte en Juda faire adorer les Dieux ?

O de tous nos malheurs source trop déplorable !
 Pardonnez ce reproche au sort qui nous accable.
 Nos disgraces n'ont pu vous ravir mon amour ;
 Mais la triste Sion touche à son dernier jour.

O Z A E L.

Je pardonne à ce Peuple , aigri par la misère ,
 De m'imputer les maux dont l'afflige la guerre ;
 Mais vous, de nos périls pourquoi m'accusez-
 vous ?

Est-ce un malheur pour moi que d'aimer mon
 époux ?

Est-ce un crime pour moi que d'en être adorée ?
 Lorsque de mes parens je me suis séparée ,
 Quand sur les pas d'un Roi digne de mon amour ,
 J'arrivai triomphante au milieu de la Cour ,
 Lorsqu'aux pieds des Autels avec pompe amenée ,
 Je vis Jérusalem bénir notre hyménée ,
 Et rendre grâce au Ciel du choix que votre fils
 Avoit fait d'une Reine élevée à Memphis ;
 C'est hymen , achevé sous de si doux auspices ,
 N'annonçoit à mon cœur que joie & que délices ;
 J'étois loin de prévoir qu'un jour ce Peuple ingrat
 N'accuseroit que moi des malheurs de l'État.

A M I T A L.

Croyez qu'à vos vertus ce Peuple rend justice ;
 Mais tout près de tomber dans l'affreux précipice
 Qu'a creusé sous ses pas la vengeance du Ciel ,
 Sa plainte & ses clameurs peut-être ont trop de
 fiel.

Ses yeux , qui trop long-temps furent plongés dans
 l'ombre ,
 Ne s'ouvrent que pour voir les désastres sans
 nombre ,

Qu'à des murs, ravagés par la guerre & la faim,
 Fait ressentir un siège aussi long qu'inhumain.
 Ma fille, c'en est fait; notre heure est arrivée.
 A quel comble d'horreurs étois-je réservée?
 J'ai vu tomber deux fois ces murs infortunés;
 J'ai vu tous mes enfans dans le crime entraînés,
 Et je vis! & le Ciel souffre encor que je voie
 Tous les maux dont Sion va devenir la proie.
 O vous, que les vertus, non moins que le malheur,
 A côté de mon fils ont placé dans mon cœur,
 Si d'un Peuple inconstant vous redoutez la haine,
 Venez; que dans le Temple il voie enfin sa Reine,
 Du seul Dieu de la terre adorant le pouvoir,
 Au trône de David mériter de s'asseoir.
 Ah! qui sait si ce Dieu ne vous a pas choisie
 Pour sauver des Hébreux la Nation chérie;
 S'il n'attend pas enfin, pour fléchir son courroux,
 Qu'Ozaël à ses pieds tombe avec son époux?

O Z A E L.

Je ne condamne point le remords ou la crainte
 Qui ramène à son Dieu cette infidelle enceinte.
 Je la plains seulement de penser que sa loi
 Puisse l'autoriser à s'armer contre un Roi,
 Qui dans ce même instant vole au sein du carnage,
 Pour des Sujets ingrats exercer son courage.
 Je dis plus; si troublé de leurs cris furieux,
 Mon époux renonçoit au culte de nos Dieux,
 On ne m'entendrait pas condamner sa conduite,
 Mais si, pour plaire aux siens, il faut que je l'imité,
 Gardez-vous d'espérer que jamais sur ses pas
 J'aille encenser un Dieu que je ne croirois pas.

(Elle sort.)

S C E N E V I I .

A M I T A L , *seule.*

O TOI, qui vois mes pleurs, Dieu terrible,
pardonne
Au triste égarement où son cœur s'abandonne.
Déchire enfin le voile étendu sur ses yeux ;
Et, si de Jofias le sang t'est précieux,
Récompense mon fils des vertus de son père,
Ou si tu dois au crime égaler ta colère,
Si tu veux de mon fils punir l'impiété,
O Ciel, anéantis ces flancs qui l'ont porté.

Fin du second Acte.



ACTE III.

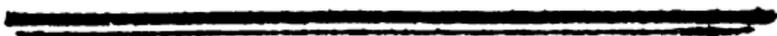


SCÈNE PREMIÈRE.

SÉDÉCIAS , SOLDATS ASSYRIENS.

SÉDÉCIAS , *aux Soldats.*

OU traînez-vous mes pas ? Achevez ma défaite ;
 Joignez-vous à ce Ciel qui tonne sur ma tête ;
 Frappez , ne craignez rien : dans l'état où je suis ,
 Vous demander la mort est tout ce que je puis .
 Arrachez-moi la vie , ou rendez-moi mes armes .



SCÈNE II.

SÉDÉCIAS, OZAEL, CÉPHATÉ,
 SOLDATS.

OZAEL.

EST-CE toi , dont les cris nous remplissoient
 d'alarmes ?

SÉDÉCIAS.

C'est moi que vous voyez sans secours , sans
 appui ;

Trône , amis , liberté , je perds tout aujourd'hui .

O ma chère Ozael, ô généreux-Céphate,
 Je ne sçais contre moi quelle vengeance éclate ;
 Je ne sçais si le Ciel, secondant les efforts
 D'un Tyran que la haine a conduit sur les bords,
 Tenoit, pour m'accabler, ses foudres toutes prêtes.
 Mais à t-on vu jamais tant d'horribles tempêtes
 S'assembler contre un Roi qui, dans tous ses pro-
 jets,

N'aspiroit qu'à venger sa gloire & ses Sujets ?
 Nous avions à combattre & les cieux & la terre ;
 J'ai cru voir un Dieu même envoyer son tonnerre
 Sur nos portes d'airain, les rompre en mille éclats,
 Détruire ou disperfer mes plus braves Soldats,
 Et loin des Ennemis exerçant son ravage,
 Dans nos murs embrasés leur ouvrir un passage.
 Moi-même tout surpris de ce prodige affreux,
 Que la nuit nous rendoit encor plus désastreux,
 En vain je rappellois d'une voix intrépide
 Mes Soldats que l'effroi faisoit errer sans guide ;
 Je l'avouerai ; saisi d'une profonde horreur,
 Pour la première fois j'ai connu la terreur,
 Ou plutôt j'ai senti ce trouble involontaire
 Qui s'empare de l'homme alors qu'il désespère.
 J'attendois le trépas ; mais je m'étois promis
 De bien vendre ma tête à mes fiers ennemis,
 Lorsque d'Assyriens une foule irritée
 En désordre vers moi marche précipitée ;
 Je les attends, & seul, n'opposant que mon dard
 A leurs glaives sur moi lancés de toute part ;
 Je combats, & me fais une large barrière
 De Soldats que ma main étend sur la poussière ;
 Et là, comme en un fort, je résistois à-tous.
 Mais mon bras, à la fin lassé de tant de coups,
 Laisse échapper sa lance, & , respirant à peine,

TRAGÉDIE. 35

Par le nombre accablé , je succombe , on m'en-
traîne ;

Dans mon propre Palais je me vois enfermé....
Mais d'un péril plus grand mon cœur est alarmé.

(A Ozael.)

N'attends pas qu'en ces lieux le Tyran te sur-
prenne ;

C'est pour toi que je crains sa vengeance inhu-
maine.

Hâte-toi d'échapper au malheur qui me fuit ;

Tout espoir dans mon sein n'est pas encor détruit.

Il est dans ce Palais une secrette issue ,

Par où , sans qu'on t'entende & sans être apperçue ,

Tu peux , t'abandonnant aux soins de ce vieillard ,

Sortir avec mon fils de ce triste rempart.

Laisse-moi seule en bute à la fureur divine :

Laisse-moi souffrir seul les maux qu'on me destine.

Va , fuis avec mon fils loin de ces bords affreux ;

Crains de t'associer au sort d'un malheureux.

O Z A E L.

Ah ! si je te suis chère , épargne-moi l'outrage

De penser que le sort , accablant mon courage ,

Ait dégradé ce cœur de toi seul occupé ,

Jusqu'à craindre pour moi les coups qui t'ont

frappé.

S É D É C I A S.

Sçais-tu ce que m'apprête un vainqueur inflexible ?

Ah ! sois moins tendre épouse & mère plus sensible.

C'est moi qui t'en conjure au nom d'un fils chéri

Que les fers du Tyran n'ont point encor flétri.

Ecartez de vos jours l'opprobre & la misère ,

Que du Ciel outragé me garde la colère :

Oubliez-moi , fuyez , & ne demandez pas

Si le Ciel a voulu ma honte ou mon trépas.

B vj

Qu'un plus noble transport & me guide & me
presse !

Fidèle à tes malheurs ainsi qu'à ta tendresse ,
Je te suivrai par-tout ; & le thrône ou les fers ,
Avec toi partagés , me seront toujours chers.

(*A Céphate.*)

Voici donc le moment , ô généreux Céphate ,
Qu'il faut qu'en ma faveur tout votre zèle éclate.
Dans les bras d'Amital je cours prendre mon fils ;
Qu'il parte , qu'il vous suive à la Cour de Memphis.
L'heure nous presse , allons... Mais quand de cette
enceinte

Céphate aura sauvé l'objet de tant de crainte ,
Cher époux , sur toi seul tournant tout mon effroi ,
Je reviendrai souffrir ou périr avec toi.

(*Elle sort.*)

S É D É C I A S , à *Céphate.*

Ah ! si vous partagez la frayeur qui m'agite ,
Loin de ces bords sanglants précipitez la fuite.
J'abandonne à vos soins mon épouse & mon fils ;
Guidez leurs foibles pas vers les murs de Memphis ,
Courez...

(*Céphate sort.*)



SCÈNE III.

SÉDÉCIAS , SOLDATS *au fond du Théâtre.*

ET vous , témoins du péril qui nous presse ,
 Cieux , veillez sur des jours si chers à ma tendresse.
 Dérobez-les aux maux que je traîne après moi.
 Ce n'est pas mon danger qui me remplit d'effroi.
 J'aurai la fermeté qu'exige ma disgrâce :
 Et si pour me soustraire au sort qui me menace ,
 Si pour ravir ma tête aux fureurs d'un tyran ,
 Il falloit... Mais je vois le fier Nabuzardan :
 Ministre d'un vainqueur que la vengeance égare ,
 Quel sera l'ordre affreux qu'apporte ce barbare ?

SCÈNE IV.

NABUZARDAN , SÉDÉCIAS
 SOLDATS.

NABUZARDAN.

QU'ON suive en tout l'Arrêt contre ces murs
 porté :
 Périsse jusqu'au nom d'une ingrate cité ;
 Qu'on détruise son temple , & que sa chute hor-
 rible ,
 Laisant de ses forfaits un souvenir terrible ,

De l'Euphrate à l'Indus épouvante les Rois
 Que Nabocofassar a rangés sous ses Loix.
 Allez, qu'on livre tout aux flammes, au pillage.

(*Des Soldats sortent.*)

(*A Sédécias.*)

Toi, Prince malheureux, pleure sur ton ouvrage.
 En marchant vers ces murs qui l'ont osé braver,
 Mon Roi jura ta perte.

SÉDÉCIAS.

Et tu peux l'achever.

Frappe, mais que mon sang fuffise à sa colère.

NABUZARDAN.

Tout l'Orient a sçu ton projet téméraire,
 Il saura ton supplice, & vingt Rois tes égaux
 Frémiront sur leur thône au récit de tes maux.

SÉDÉCIAS.

Quelques soient les tourments où le vainqueur me
 livre,

Si tu veux m'effrayer, menace moi de vivre.

SCENE V.

NABUZARDAN, SÉDÉCIAS,
 AMITAL, SOLDATS.

SÉDÉCIAS, à *Amital*.

HÉ bien, en est-ce fait? Nos maux sont-ils
 comblés?

Ozael & mon fils...

AMITÁL.

Tous deux sont immolés...

Et voilà leurs bourreaux...

SÉDÉCIAS.

Pour expier mes crimes,
Ciel, où vas tu chercher d'innocentes victimes ?
Si ta haine implacable avoit besoin de sang,
Ne pouvois-tu le prendre en ce malheureux flanc ?

(*Aux Soldats*)

Vous, qui de mon espoir avez détruit le reste,
Pourquoi me laissez-vous des jours que je déteste ?

NABUZARDAN.

Ils n'ont fait qu'obéir aux ordres de leur Roi.

SÉDÉCIAS.

Qu'ils frappent... M'épargner, c'est lui manquer
de foi.

NABUZARDAN.

C'est servir la vengeance.

SÉDÉCIAS.

Hé bien, qu'on m'y conduise.

Il est temps que sur moi sa cruauté s'épuise :
Qu'il s'abreuve à loisir de mon sang odieux ;
Qu'il goûte, en me voyant expirer à ses yeux,
Le plaisir exécrable & la maligne joie
D'un tigre qui se plaît à déchirer sa proie.

(*A Amital.*)

Ah! de tous mes chagrins le plus désespérant,
C'est de voir qu'à ce monstre on me rende vivant :
C'est de voir que le Ciel laisse la tyrannie
Triomphante toujours, & toujours impunie.

C'est de perdre en mourant l'espoir d'être vengé
De ce lâche Ennemi qui m'a tant outragé.
Mais où l'espoir n'est plus, la plainte est inutile.
Opposons à nos maux un cœur ferme & tranquille.
Pour la dernière fois pressez-moi dans vos bras,
Adieu, ma mère, adieu : ne suivez point mes pas.

(*Il sort.*)

A M I T A L.

Arrête : il fuit. O Ciel !...

N A B U Z A R D A N , *aux Soldats.*

Allez, qu'on m'en réponde.

(*Des Soldats suivent Sédécias.*)

S C E N E V I.

A M I T A L , N A B U Z A R D A N ,
S O L D A T S .

N A B U Z A R D A N , *à part.*

AVANT que le Soleil rende le jour au monde,
L'ingrat fera puni d'avoir trahi sa foi.
Il est temps que Juda pleure son dernier Roi.

A M I T A L.

Si mon fils va périr, d'où vient qu'on m'en sépare ?

N A B U Z A R D A N .

Il vivra.

A M I T A L.

Quel est donc le sort qu'on lui prépare ?

Après avoir perdu , parents , thrône & sujets ,
Ira-t-il dans les fers...

N A B U Z A R D A N.

Il n'en verra jamais.

A M I T A L

Quoi ! mon fils seroit libre ?

N A B U Z A R D A N.

Ah ! cachons à sa mère

Les tourments réservés à ce Roi téméraire.

A M I T A L. *meurtre*

Vous me trompez , cruel , je vois tout , & la mort
Va mettre enfin le comble aux horreurs de son sort.
Mais peut-être votre ame , au meurtre accou-
tumée ,

Au cri de la pitié n'est pas toute fermée.

Laissez-moi du vainqueur appaiser le courroux.

Je lui rappellerai la mort de mon époux ,

L'exil où la vengeance a traîné ma famille ,

Le trépas de Néchos , le meurtre de sa fille ,

Sédécias banni du rang de ses ayeux ,

Et son fils au berceau massacré sous mes yeux.

Il est Roi , je fus Reine : & si dans sa vengeance

Son ame garde encore un reste d'indulgence ;

Pourra-t-il sans frémir voir l'abyme de maux

Où ses propres fureurs ont plongé ses égaux ?

N A B U Z A R D A N.

Veuve de Josias , il vous plaint , vous révère.

Mais vos cris ne feroient qu'irriter sa colère.

Soldats , qu'en ce Palais on retienne Amital.

(Il sort.)

SCENE VII.

AMITAL, SOLDATS.

AMITAL.

FUT-IL jamais supplice à mes tourments égal ?
 O nuit, nuit désastreuse ! Effroyables ténèbres
 Où la mort a caché ses ravages funèbres,
 Fuyez : Sion a vu le dernier de ses jours.
 Le Dieu qu'elle a bravé vient de briser ses tours.
 La flamme est dans son sein, la ruine s'achève ;
 Ses plus chers défenseurs sont tombés sous le
 glaive.

Déjà même au supplice on a traîné son Roi.
 Assassins de mon fils, tournez vos coups sur moi.
 Je ne demande point à prendre sa défense ;
 Je connois trop des Cieux l'implacable vengeance ;
 Je ne demande plus qu'à partager ses maux,
 Qu'à descendre avec lui dans la nuit des tombeaux.
 Mais ainsi que leur Maître, il sont tous inflexibles ;
 Je ne rencontre ici que des cœurs insensibles.

SCENE VIII.

AMITAL, ÉLISE, SOLDATS.

AMITAL.

AH ! si j'en crois tes pleurs, mon fils n'est plus.
 ÉLISE.

Hélas !

Ses tourments sont encor pires que le trépas.

Non loin de ce Palais, sous ces vastes portiques

Où des Rois de Juda sont les tombeaux antiques,
Tous les Chefs de l'Etat, les Prêtres de la Loi,
Moins touchés de leurs maux que du sort de leur
Roi,

Attendoient en pleurant la mort ou le supplice,
Que d'un vainqueur barbare apprêtoit l'injustice;
Quand ce fier Ennemi, dont la férocité
Ne respiroit que trop sur son front irrité,
Commande à ses Soldats d'achever sa vengeance.
Tout le Peuple effrayé garde un morne silence.

Mais lorsque le Grand-Prêtre avec des yeux
fereins,

Eût présenté sa tête au fer des assassins,
Dans tous les cœurs, saisis d'un sainte allégresse,
Le courage renaît. On s'anime, on s'empresse,
On se présente en foule au glaive meurtrier:
Chacun brigue l'honneur de mourir le premier.

Cependant, l'œil tourné vers le Ciel qu'il implore,
Le Roi sort du Palais... Je crois le voir encore,
A cet affreux tableau, pâle & glacé d'horreur,
Demeurer immobile à force de douleur.

Mais, tout-à-coup l'effroi faisant place à la rage,
A peine de ses sens il a repris l'usage,

Qu'il déchire en criant ses vêtements royaux,
Et demande à genoux la mort à ses Bourreaux.

Par l'ordre du Tyran, des Soldats le saisissent...
D'horreur, à ce récit, mes cheveux se hérissent...

On l'enchaîne, on l'étend la face vers les Cieux,
Et lui laissant des jours qu'il trouvoit odieux,
Dans ses yeux déchirés on éteint la lumière.

A M I T A L.

O vengeance inouïe, ô rage meurtrière!

O trahison des cœurs dans le crime endurcis !
 Tigres , que j'avois cru par mes pleurs adoucis ,
 Voilà donc les effets de vos lâches promesses !
 Déguisant avec art vos fureurs vengeresses ,
 Feignant de compâtrir à mes affreux revers ,
 Vous disiez que mon fils ne verroit point vos fers :
 Vous ne me trompiez pas , puisqu'une main cruelle
 Devoit couvrir ses yeux d'une nuit éternelle.
 N'entends-je pas des cris ? Et n'apperçois-je pas
 Cet infortuné Roi qui traîne ici ses pas ?
 De David , de mon sang voilà donc ce qui reste !
 Mes yeux , soutiendrez-vous ce spectacle funeste ?...
 Dieu , son visage encor est tout ensanglanté !

S C E N E I X.

SÉDÉCIAS, AMITAL, ÉLISE, SOLDATS.

S É D É C I A S.

GRACE au Ciel , mon malheur à son comble est
 monté.

Arrêtons... Tout mon sang s'est glacé dans mes
 veines.

Ah ! si c'étoit la mort qui vint finir mes peines...

C'est elle... Je la sens.. Que tu m'es chère , ô mort !

Ne perds pas un moment. Tu vois quel est mon
 fort.

Tu fais de quelle horreur mon ame est poursuivie :

On m'a privé du jour , prive-moi de la vie.

A M I T A L.

Grand Dieu , soutiens mon fils sous le poids de
 ses maux !

SÉDÉCIAS.

Où suis-je ?... Est-ce bien toi dont j'entends les sanglots ?

O ma chère Ozael , ô moitié de moi-même ,
 Jette-toi dans le sein d'un malheureux qui t'aime ,
 Et qui sauroit encor souffrir sans désespoir ,
 S'il n'avoit pas perdu le bonheur de te voir.
 Dis-moi , que fait mon fils ?... Mais tout mon
 corps frissonne.

Je ne puis achever... La force m'abandonne.

ÉLISE.

L'excès de ses douleurs a troublé tous ses sens.

AMITAL.

Méconnois-tu ta mère à ses tristes accens ?
 Plus heureuse que nous , ton épouse est sans vie.

SÉDÉCIAS.

Et dans la tombe encor je ne l'ai pas suivie !
 D'Ozael , de mon fils vous voyez l'assassin :
 Qui ; moi seul ai plongé le poignard dans leur sein.
 Tyrans , mes cruautés surpassent vos vengeances.
 Qui saura mes forfaits plaindra-t-il mes souffrances ?

Bourreau de tous les miens , n'ai-je pas mérité
 Qu'à mes yeux le Soleil refusât sa clarté.

AMITAL.

Souviens-toi que ton front porta le diadème,
 Sois encore assez Roi pour régner sur toi-même ;
 Et qu'on ne dise pas , en te voyant mourir :
 « Il étoit malheureux , & n'a pas su souffrir ».

SÉDÉCIAS.

Le malheur ne peut rien sur ce cœur indomptable ;
 Mais je suis criminel , voilà ce qui m'accable.

En retardant ma mort , vous pensez me chérir ;
 Ah ! si je vous suis cher , faites-moi donc périr.
 Vivre , c'est prolonger les tourments que j'endure :
 Mourir , d'un monstre affreux c'est purger la nature.
 Car enfin mes forfaits ne sont pas expiés.
 C'est en vain que mes yeux dans le sang sont noyés :
 C'est en vain que du jour la clarté m'est ravie.
 Ma mort seule expiera les crimes de ma vie.
 Mais qui retient mon ame en ce coupable sein ?
 D'un corps défiguré que ne sort-elle enfin ?

A M I T A L.

Quel désespoir t'égare ? O mon fils , si ta mère
 Eleva ton enfance , & jamais te fut chère ,
 Dans tes calamités qu'elle soit ton soutien.
 Mon cœur s'attache à toi comme à son dernier bien :
 Pour toi seul ranimant les langueurs de mon âge ,
 Je veux à tes malheurs égaler mon courage.

S É D É C I A S .

C'est vous qui partageant mes horribles destins ,
 Voulez servir de guide à mes pas incertains !
 O d'un fils malheureux mère trop intrépide !
 Au chemin que je prends je ne veux point de guide :
 C'est la mort que je cherche.

S C È N E X & dernière.

S É D É C I A S , A M I T A L , É L I S E ,
 Z A R È S , S O L D A T S .

Z A R È S .

O PRINCE infortuné ,
 A quel tissu d'horreurs êtes-vous destiné ?

Le Ciel, qui de David poursuit la race ingrate,
Vous exile avec nous sur les bords de l'Euphrate;
Et le jour, qui renaît dans ces murs malheureux,
Nous verra tous partir pour cet exil affreux.

S É D É C I A S.

J'ai perdu tout, mon fils, ma femme & mon empire :

Je ne reverrai plus ce jour que je respire :
 Et j'emporte, en quittant ces remparts embrasés,
 L'accablant souvenir des maux que j'ai causés.
 Ah ! déjà je frémis des noms qu'on me destine.
 Quand de Jérusalem on plaindra la ruine,
 On la rejettera sur mon impiété.
 Condamné pour ma honte à l'immortalité,
 Mon nom ne passera dans la race future
 Que pour être à l'impie une éternelle injure :
 Et quand de tous les miens on pleurera le sort,
 On maudira le Roi qui leur donna la mort...
 Palais, où j'ai reçu des jours que je déteste,
 Murs, où j'ai fait tomber la vengeance céleste,
 Temple, où de l'Eternel j'ai blasphémé la Loi,
 Sous vos débris sanglants écrasez votre Roi ;
 Voilà le seul tombeau qui convienne à ma cendre.

A M I T A L.

Ah ! chez les morts envain tu brûles de descendre.
 Tu dois vivre & souffrir, l'Arrêt est prononcé.
 Voici ces jours du deuil qui te fut annoncé :
 Tu vois d'un Dieu vengeur s'accomplir la menace.
 « Jouet infortuné d'une prophane race,
 » Israël gémit sous un joug étranger ;
 » Mais par l'Eternel même armé pour nous venger,
 » Un Roi Persan naîtra, qui sur ces saintes rives
 » Renverra d'Israël les Tribus fugitives :

» Et dans son Temple , alors brillant de sa splen-
 » deur ,
 » Dieu verra sans mélange adorer sa grandeur ,
 » Tandis que Babylone aujourd'hui si superbe ,
 » Pleurera ses remparts ensevelis sous l'herbe ».

S É D É C I A S.

Que j'accepte avec joie un présage si doux !
 Dieu viendra donc encore habiter parmi nous ?
 Ah ! ma force renaît : & comme un trait de flamme ,
 La foi qui vous anime a passé dans mon ame.
 Je me sens soulagé du poids de mes douleurs ,
 Je vivrai , je saurai iupporter mes malheurs.
 Qu'on me mène au tyran à qui le Ciel me livre.
 Marchons , j'ai tout perdu , je suis prêt à le suivre.
 Sûr que Dieu lui réserve un pareil châtiment ,
 Je m'offre avec plaisir à son ressentiment.
 Je vivrai , j'attendrai le jour de sa ruine.
 Mais que puisse en ce jour la clémence divine ,
 Chassant l'épaisse nuit qui s'étend sur mes yeux ,
 Les rouvrir un moment à la clarté des Cieux ;
 Et me faire goûter la douceur vengeresse
 De le voir , accablé du malheur qui me presse ,
 Prendre la vie en haine , & se désespérer
 Dans les mêmes tourments qu'il m'a fait endurer.

Fin du troisième & dernier Acte.

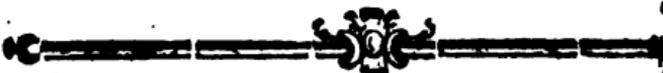
ISABELLE

ISABELLE

DE VALOIS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.



P E R S O N N A G E S.

ISABELLE DE VALOIS, veuve

• **Pierre I^{er},** Duc de Bourbon,

LOUIS, Duc de Bourbon, son fils.

Le Vicomte DE LA TRÉMOUILLE

• **Seigneur de Thouars.**

AMÉNAIS, sa fille.

D'ANTHONNE, Chef de l'Armée Angloise.

SPURTON, Officier Anglois. ●

UN HÉRAULT D'ARMES.

CHEFS & SOLDATS des deux Armées.

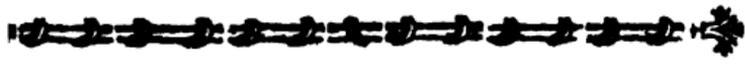


*La Scène est dans la Citadelle de
Ville de Poitou.*



ISABELLE
DE VALOIS,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.



CENE PREMIERE.

ISABELLE DE VALOIS, AMÉNAIS.

AMÉNAIS.

N' sortirez-vous pas de ce morne silence,
qui d'un cœur isolé doit aigrir la souffrance;
ne répondez-vous que par d'affreux sanglots
l'intérêt pressant que m'inspirent vos maux?
pe pourrai-je sçavoir quelle est l'infortunée
qu'en cette forteresse on retient enchaînée?

54 ISABELLE DE VALOIS,
Envain , depuis six mois , que dans l'ombre
fermés

Par d'éternels ennuis vos jours sont consumés,
J'ai voulu pénétrer dans cet obscur asyle ,
Où loin de tous les yeux D'Anthonne vous exil
De ce fier Ravisseur l'inflexible courroux
Condamnoit la pitié qui me parloit pour vous.
A ce barbare , enfin , promise par mon père ,
J'ai scû pour un moment désarmer sa colere.
Il n'a pu refuser à mes vives douleurs ,
L'heureuse liberté d'interroger vos pleurs.
J'ignore dans quel rang vous reçûtes la vie ;
Mais au joug des Anglois je vous vois asservie :
Si j'en crois l'abandon où vos jours sont jetés ,
Et la nuit qu'on répand sur vos calamités ,
A la Cour des Valois vous avez pris naissance.
N'augmentez pas vos maux par un trop long
lence ?

Parlez , de vos malheurs osez m'entretenir.

ISABELLE DE VALOIS.

Que sert de rappeler un affreux souvenir ?

A M É N A I S.

Fille d'un la Trémouille armé contre la France ,
Peut-être ma pitié vous paroît une offense ?
Ah ! croyez que jamais mon cœur ne s'est soumis
Au nœud qui joint mon père à vos fiers Ennemis.
Je prends à vos revers l'intérêt le plus tendre.

ISABELLE DE VALOIS.

Qu'à vos soins généreux j'étois loin de m'attendre
Il est donc parmi vous des cœurs compatissans !
Lorsqu'aux murs de Thouars j'ai suivi mes tyrans !

Quand parmi des François traîtres à leur patrie ,
 J'ai vu d'un joug cruel ma vieillesse flétrie ,
 Cette indigne prison m'avoit ravi l'espoir
 De rencontrer des cœurs que je pusse émouvoir.
 Je regardois ces murs comme un triste repaire
 Où devoient s'achever ma honte & ma misère ,
 Où de mes ravisseurs l'avare inimitié
 Ne laisseroit jamais pénétrer la pitié.
 O vous , qu'en ma prison un soin si noble amène ,
 Vous qui, sans me connoître, adoucissez ma peine ,
 Madame , à quel aveu forcez-vous ma douleur ?

L'éclat de la naissance est souvent un malheur.
 L'importun souvenir du sang dont je suis née
 Me rend plus dur le joug qui me tient enchaînée.
 Dans un rang moins superbe , il m'en eût moins
 coûté

Pour plier à mon sort ce cœur plein de fierté ;
 Mais le sang des Valois, qui coule dans mes veines ,
 S'indigne de languir dans l'opprobre des chaînes.
 Veuve de ce Bourbon qui , brave & généreux ,
 Mourut près de Poitiers, dans ces tems désastreux
 Où livrée aux fureurs d'une guerre intestine ,
 La France à si grands pas marchoit à sa ruine ,
 Je pleure encor sa perte ; & , pour surcroit d'en-
 nuis ,

On cache à mes enfans l'esclavage où je suis.
 On m'éloigne d'un fils , l'honneur de sa patrie ,
 On me sépare , hélas ! d'une fille chérie ,
 Que l'hymen a placée au trône des Valois.
 Fièr de voir mon sang honoré d'un tel choix ,
 J'étois loin de m'attendre au destin qui m'opprime.

A M É N A I S.

Quoi ! Madame , il est vrai ? Ce Prince magnanime,

56 ISABELLE DE VALOIS ,
Ce digne Chevalier , ce pur sang de nos Rois ,
Qui du fameux Guesclin partage les exploits ,
Bourbon est votre fils ?.... Ah ! quel Dieu tutélaire
▲ jetté dans mon sein sa misérable mère !

ISABELLE DE VALOIS.

Quel intérêt si grand vous attache à mon fils ?

A M É N. A I S.

Ah ! connoissez enfin le cœur d'Aménaïs.
Un tendre souvenir sans cesse me rappelle
Le jour où votre fils entra dans la Rochelle ;
Il avoit d'un vainqueur dépouillé la fierté.
Son front , où respiroit la grace & la bonté ,
Forçoit tous les vaincus à bénir sa victoire.
A l'aspect d'un Héros si digne de sa gloire ,
Mon ame se troubla pour la première fois ;
Et tandis qu'empressé de rentrer sous ses Loix ,
Tout le peuple à ses pieds apportoit son hommage ,
J'évitois sa présence : & plein de son image ,
Mon cœur , dans le silence admirant ses vertus ,
Me plaçoit la première au nombre des vaincus.
Fille d'un la Trémouille infidèle à vos armes
J'aurois long-temps caché mes soupirs & mes
larmes ,
Si du même penchant qui vers moi l'attiroit ,
Bourbon ne m'eût alors confié le secret.
Je dois vous l'avouer , quoiqu'un parti contraire
Eût captivé la foi de mon malheureux père ,
L'espoir d'être à Bourbon vint souvent m'occuper.
Que le cœur d'une amante est facile à tromper !
Je vis bientôt mourir cette foible espérance.
Il partit : & mon père , armé contre la France ,
Me força de le suivre en ces murs criminels ,
Où son cœur , abusant de ses droits paternels ,

Vouloit qu'en ces murs même , un honteux hy-
ménée ,

A votre ravisseur unit ma destinée..

Ah ! si Bourbon savoit qu'épris d'un feu fatal

L'oppresser de sa mère est encor son rival..

ISABELLE DE VALOIS.

Amante de mon fils , vous m'en êtes plus chère ,

Je vous devois beaucoup d'avoir plaint ma misère :

Mais unie à Bourbon par des liens si beaux ,

Vous avez sur sa mère acquis des droits nouveaux.

A M É N A I S.

Je me trompe , ou le Ciel qui près de vous m'a-
mène ,

De vos Persécuteurs va confondre la haine.

J'ose encor de mon père attendre quelque appui.

Si j'en crois les chagrins qui s'emparent de lui ,

La Trémouille à regret vous laisse aux mains d'un
traître

Né sensible , à vos yeux il rougit de paroître :

Et de Guesclin , de Charle , il n'entend point
parler ,

Qu'un repentir secret ne vienne l'accabler.

Mais on vient... C'est D'Anthonne.

ISABELLE DE VALOIS.

Ah ! souffrez que j'évite

L'aspect d'un ravisseur dont le nom seul m'irrite.

Mais à mon désespoir ne m'abandonnez pas.

(Elle sort.)

A M É N A I S.

Allez , dans un instant je rejoindrai vos pas.

SCENE II.

D'ANTHONNE, AMÉNAIS.

D'ANTHONNE.

DES intérêts d'État, qu'approuve votre père,
 Veulent que de Bourbon je cache ailleurs la mère :
 Et j'attends qu'aux Autels consacrant votre foi
 L'hymen vous autorise à partir avec moi.
 Vous savez d'Edouard la volonté suprême :
 Ce Prince, en m'unissant à la beauté que j'aime,
 Voit, dans cette alliance, un garant assuré
 Du zèle qu'à ses Loix votre père a juré.

A M É N A I S.

Ainsi de ses erreurs c'est moi qui suis victime.
 Ce n'est donc pas assez qu'entraîné dans le crime
 Mon père de son sang démentant la splendeur,
 Aux ennemis de Charle ait vendu sa valeur,
 Il me donne au tyran de la fille des Maîtres
 Que d'une ardeur si noble ont servis les ancêtres !
 Et vous qui l'accablant d'un joug injurieux,
 Traînez dans l'esclavage un sang si glorieux,
 Vous voulez que l'hymen me rende la complice
 De votre enlèvement & de votre injustice ?
 Seigneur, je l'avouerai, j'ai cru jusqu'aujourd'hui
 Que du sexe en tout temps se déclarant l'appui,
 Un digne Chevalier, haï de ce qu'il aime,
 Devoit mettre sa gloire à se vaincre lui-même,
 Et ne pas s'oublier, lorsqu'il est malheureux,
 Jusqu'à punir un cœur d'être sourd à ses vœux.

D'ANTHONNE.

C'est peu de violer la foi qui vous engage,

Au refus de ma main vous ajoutez l'outrage :
 Et vous ne craignez pas qu'un dédain si cruel
 N'arme enfin contre vous le pouvoir paternel.
 Avez-vous oublié que de cette alliance
 La faveur d'Edouard sera la récompense ?
 Mes vœux impunément ne seront pas trahis.
 Je cours à votre père annoncer vos mépris :
 Nous verrons si rebelle à son ordre suprême ,
 Vous rompez des liens qu'il a formés lui-même.

A M É N A I S.

Je doute qu'à ce point il se laisse aveugler.
 Mais à de vains serments s'il ose m'immoler ,
 S'il veut que sur vos pas à l'Autel entraînée
 J'unisse à vos destins ma vie infortunée ,
 Apprenez à quel prix vous serez mon époux.
 Avant que d'obéir, j'exigerai de vous
 Que laissant à ma voix désarmer votre haine
 Vous rendiez aux Français la mère de leur Reine.

D' A N T H O N N E.

Qu'osez-vous proposer ? Quelle aveugle pitié
 Vous fait plaindre le joug où son sort est lié !
 Moi , rendre aux Ennemis une si noble proie !

S C E N E I I I.

LES MÊMES , UN HÉRAULT D'ARMES.

LE HÉRAULT D'ARMES.

SEIGNEUR, un Député qu'Edouard vous
 envoie ,
 Vous demande en ces lieux un entretien secret.

C vj

60 ISABELLE DE VALOIS,
D'ANTHONNE.

(*Au Hérault.*) (*A Aménaïs.*)

Qu'on l'introduise.... Et vous, que je quitte à regret,

Allez, & réprimant un orgueil téméraire,
Montrez-vous plus soumise aux volontés d'un père.
Aux François, à Gueselin, & sur-tout à Bourbon,
Laissez de ma Captive ignorer la prison.

(*Aménaïs sort.*)

S C E N E I V.

SPURTON, D'ANTHONNE.

S P U R T O N.

LA guerre a d'Edouard affoibli les Etats;
Tout son Peuple, épuisé par trente ans de combats,
Lui demande une paix qu'il croit inévitable,
Mais qu'il diffère encor pour la rendre honorable.
C'est ce grand intérêt qui m'amène en ces lieux.
Vous tenez dans vos mains un dépôt précieux,
Qui pourra, de son trône écartant les tempêtes,
A nos fiers Ennemis enlever leurs conquêtes.
Edouard vous invite à lui céder vos droits
Sur l'illustre Captive asservie à vos loix;
Il veut que sur mes pas dans sa Cour amenée,
La mère de Bourbon y demeure enchaînée,
Jusqu'à ce qu'une paix, plus conforme à ses vœux,
Lui permette de rompre un joug si rigoureux.

D'ANTHONNE.

Qu'Edouard à son gré dispose d'Isabelle ;
 Je remets dans ses mains les droits que j'eus sur elle.
 Je n'écouterai plus que la voix de l'honneur ;
 Au salut de l'Etat j'immole mon bonheur.
 Oui , dût , pour me punir du zèle qui m'entraîne ,
 L'ingrate Aménaïs m'accabler de sa haine ;
 Fallût-il à sa main pour jamais renoncer ,
 Mon Roi parle , & mon cœur n'a plus à balancer.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA TRÉMOUILLE.

LA TRÉMOUILLE.

S'IL faut en croire un bruit qui vient de se répandre,
 Aux lys victorieux Niort a dû se rendre.
 Nous sommes menacés ; vers les murs de Thouars,
 Guesclin fait à grands pas marcher ses étendarts.

D'ANTHONNE.

Eh bien , que craignez-vous de ce fier Connétable ?

LA TRÉMOUILLE.

Vous sçavez que tout tremble à ce nom redoutable ;
 Guesclin semble aux François n'avoir été donné ,
 Qu'afin de les venger d'un règne infortuné ,
 Que pour chasser l'Anglois du sein de sa patrie.

D'ANTHONNE.

Ennemi de Guesclin , j'admire son génie ;

62 ISABELLE DE VALOIS,

Mais plus Guesclin est grand, plus j'aspire au-
jourd'hui

A l'honneur de combattre un héros tel que lui.
Une élite d'Anglois, dans ces murs renfermée,
Oppose au Connétable une vaillante armée ;
Loin de nos Chevaliers, il triomphe en courant :
Mais ici nous verrons s'arrêter ce torrent ;
C'est ici que j'attends ce guerrier si terrible.

L A T R É M O U I L L E.

De quoi vous servira cette audace inflexible ;
Sa foudre peut encor se détourner de nous.
Il vous reste un moyen de fléchir son courroux ;
La mère de Bourbon....

D ' A N T H O N N E.

Que prétendez vous dire ?
Qui, moi, que trahissant la gloire de l'Empire,
J'écoute une pitié contraire à mon devoir ?
La mère de Bourbon n'est plus en mon pouvoir ;
Edouard la réclame, & mon obéissance
Doit étouffer pour elle une indigne clémence.
Trop heureux de pouvoir, en prolongeant ses fers,
Défendre l'intérêt du Maître que je fers.
Vous pouvez de son ordre informer ma Captive ;
Mais cachez devant elle une pitié trop vive.

(*A Spurton.*)

Et nous, Seigneur, allons préparer son départ,
Avant que les François entourent ce rempart.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA TRÉMOUILLE, ISABELLE DE
VALOIS.

LA TRÉMOUILLE.

PARDONNEZ, si ma voix, d'un soin cruel
chargée,

Vient apporter la mort dans votre âme outragée.

Edouard nous défend par de sévères loix.

De rendre aux Ennemis la fille des Valois.

Ce Roi, qu'à son déclin la victoire abandonne,

Fait servir vos malheurs à l'intérêt du trône;

Et le guerrier qui doit vous mener à sa Cour,

Sortira de Thouars avant la fin du jour.

ISABELLE DE VALOIS.

Moi, j'irois au milieu d'une Cour ennemie,

D'un si funeste exil essuyer l'infamie;

Voir un Peuple vaincu, mais fier de mes malheurs,

Avec malignité compatir à mes pleurs;

Se venger, par la honte où le sort me ravale,

Des lauriers que la France enlève à sa rivale;

Et, pour ma liberté, nous prescrire une paix

Qui souilleroit encor la gloire des Français !

64 ISABELLE DE VALOIS,

Et vous, qui, né d'un sang si cher à la patrie,
De nos persécuteurs protégez la furie,
C'est vous qui m'apportez leurs ordres criminels!

LA TRÉMOUILLE.

Ah! ne m'accablez pas de reproches cruels ;
Madame, épargnez-moi l'affront de me confondre
Avec tous les François qui combattent pour Lon-
dre ;

Croyez que la Trémouille a bien souvent gémi
D'avoir courbé le front sous un joug ennemi.
Mais peut-être à vos yeux serois-je moins cou-
pable,

Si je vous rappellois le règne déplorable
De ce Roi généreux autant qu'infortuné,
Qu'à mourir dans les fers le sort a condamné.
Vous avez vu ces temps où les haines civiles
Par des meurtres sans nombre ensanglantoient nos
Villes,

Et d'un Maître étranger protégeant l'attentat,
Entre deux factions divisèrent l'Etat.

L'Empire alors déchu de ce faite de gloire,
Où l'avoit si long-temps soutenu la victoire,
A ses Usurpateurs n'offroit de tous côtés
Que des remparts détruis, que des champs dévastés.
Soufflant dans tous les cœurs son aveugle furie,
La Discorde étouffoit l'amour de la patrie :

On ne respiroit plus que vengeance & combats ;
Et le fier Edouard, moteur de ces débats,
S'applaudissoit de voir, dans leur rage intestine,
François contre François marcher à leur ruine,
Et déjà se flattoit d'envahir un Etat,
Dont neuf siècles d'exploits avoient fondé l'éclat.
L'Empire s'abîmoit dans un désordre extrême :

Plus de loix, plus de mœurs ; & le François lui-même,

Presque défiguré par trente ans de malheur,
N'avoit de ses vertus gardé que la valeur.

De Poitiers, de Crécy les sanglantes journées
Sembloient avoir des Lys changé les destinées.

Fier de voir son égal à sa Cour enchaîné,
Abusant des malheurs d'un Prince détrôné,

Le superbe Edouard mit à sa délivrance
Un prix qui fait encor l'opprobre de la France.

C'est alors que ces murs, confiés à ma foi,

Sous le joug des Anglois passèrent avec moi ;

Mais depuis que vengeant la prison de son père,
Charle aux Lys outragés rend sa splendeur pre-

mière,

Depuis que de Guesclin le bras victorieux

A raffermi le trône acquis par ses ayeux,

Et qu'enfin délivrés d'un pouvoir tyrannique,

Les François ont repris leur caractère antique,

Charles par ses vertus, Guesclin par ses succès,

M'ont fait ressouvenir que je suis né François,

Oui, je sens que toujours j'aimerai la patrie,

Pour qui tous mes ayeux ont prodigué leur vie.



S C E N E I I.

AMÉNAIS , LA TRÉMOUILLE , ISABELLE
DE VALOIS.

A M É N A I S , à *Isabelle.*

BANNISSEZ votre effroi ; non loin de ces
remparts ,

On voit du fier Guesclin flotter les étendarts.
Digne appui d'une race à la France si chère ,
Bourbon le suit , Bourbon , votre Dieu tutélaire.
Mais quoi , vous vous troublez !....

I S A B E L L E D E V A L O I S .

Ah ! je connois mon fils ,
Jaloux de réparer l'outrage fait aux Lys ,
De soutenir le Trône où sa sœur éplorée
Redemande une mère à l'opprobre livrée ,
Prompt à venger l'exil qu'Edouard me prescrit ,
Bourbon va tout oser.... & mon cœur en frémit.

A M É N A I S .

Ne craignez rien : il sçait quel destin vous menace.
Sur le bruit que son camp marchoit vers cette place,
Un Soldat , par mes soins échappé de ce fort ,
Est allé l'informer de votre indigne sort :
Et lorsqu'à vos tyrans jaloux de vous soustraire ,
Bourbon présentera la rançon de sa mère ,
Croyez que des Anglois les Chefs épouvantés
Briseront à sa voix les fers que vous portez.

I S A B E L L E D E V A L O I S.

Ne m'abusez-vous pas d'une espérance vaine ?

(*A la Trémouille.*)

Vous qu'à mes oppresseurs un nœud fatal enchaîne,
Attendez-vous pour suivre un si juste remords,
Que la flamme & le fer ait ravagé ces bords.

L A T R É M O U I L L E.

Oui : pour briser vos fers je puis tout entreprendre.
Mais d'un si foible appui que pouvez-vous attendre ?

C'est en vain que Thouars fut commis à ma foi :
Votre persécuteur y commande avant moi.

Un Gouverneur François fait ombrage à son maître ;

Et lui-même en secret me soupçonnant peut-être,
D'Anthonne en liberté laisseroit éclater

Tous les soins inquiets qui semblent l'agiter,

S'il pouvoit, irrité des mépris de ma fille,

Renoncer à l'espoir d'entrer dans ma famille.

Mais à l'humanité si son cœur peut s'ouvrir,

Reposéz-vous sur moi du soin de l'attendrir.

H entre.



SCÈNE III.

LA TRÉMOUILLE, AMÉNAIS,
ISABELLE DE VALOIS,
D'ANTHONNE, SOLDATS.

D'ANTHONNE, *aux Soldats.*

QU'A la tour ma captive enfermée
Soit soustraite aux regards du Peuple & de l'Armée.

AMÉNAIS, *à la Trémouille.*

Est-ce donc là l'époux que vous me proposez ?

ISABELLE DE VALOIS, *à la Trémouille.*

Est-ce là le tyran que vous favorisez ?

(*A D'Anthonne.*)

Ainsi ton cœur commence à se rendre justice.
Quand le bras de Gueclin s'arme pour ton sup-
plice,

Tu n'oses t'avouer pour mon persécuteur ;
Et resserrant un joug qui fait ton déshonneur,
Dans la nuit des prisons tu caches ta victime...
Mais l'œil de la vengeance est ouvert sur ton crime,
C'est à toi de trembler.

D'ANTHONNE, *aux Soldats.*

Qu'on l'emène.

AMÉNAIS.

Arrêtez.

Ne mettez pas le comble à ses calamités :

Souffrez que je la suive en sa prison cruelle,
 Ses maux sont moins affreux, quand je plens
 avec elle.

(*Elle suit Isabelle de Valois.*)

D'ANTHONNE, *aux Soldats.*

Allez, qu'on les sépare.

SCÈNE IV.

LA TRÉMOUILLE, D'ANTHONNE.

D'ANTHONNE.

ET vous qui l'entendez,
 Songez que de sa foi vous seul me répondez.
 Un Soldat de Guesclin près de moi va se rendre.
 J'avoueraï qu'à regret je consens à l'entendre.
 Je voulois de ces murs qu'habitent des François,
 Au Guerrier qu'on m'envoye interdire l'accès :
 Je demandois l'assaut, quand les chefs de l'armée,
 Trop attentifs aux cris d'une Ville alarmée,
 M'ont forcé d'écouter les offres de Guesclin ;
 Mais on ne me vaincra que le fer à la main.

LA TRÉMOUILLE.

Si des jours de ce peuple on vous a fait l'arbitre,
 N'allez point abuser d'un si glorieux titre.
 Sachez que d'Ennemis pressé de toutes parts,
 Vous tenez dans vos mains le salut de Thouars,
 Qu'en défiant Guesclin votre audace fatale
 Entraîne de ces murs la ruine totale :

70 ISABELLE DE VALOIS,

Et que de votre Roi c'est trahir les desseins
Que s'exposer sans fruit à des périls certains.
Le Peuple, qui de loin sait braver la tempête,
Pâlit dès que la foudre a grondé sur sa tête :
Si des mains de Guesclin nous refusons la paix,
Prévenus par ce nom cher à tous les François,
Ceux dont le bras encor porte à regret nos armes,
Au signal de l'assaut reprendront leurs alarmes ;
Et qui sait si l'effroi dont ils se sont remplis,
Ne les jettera pas dans le parti des lys ?

D'ANTHONNE.

Et quels sont vos desseins ?

LA TRÉMOUILLE.

D'épargner à la Terre

Une part des malheurs dont l'afflige la guerre.
Elevé dans les camps, dans les combats nourri,
Jamais de la pitié je n'étouffai le cri :
Et si quelques succès ont honoré mes armes,
Combien j'en ai gémi ! Qu'ils m'ont coûté de lar-
mes !

En sortant des combats, que j'ai pleuré de fois
Sur tous les intérêts qui divisent les Rois !
Ah ! quels Rois chériraient ce faste dont la gloire
Se plaît à décorer le char de la victoire,
S'ils tournoient un moment leur œil ambitieux,
Sur les calamités qu'ils laissent après eux,
Si d'un jour de triomphe ils comptoient les victi-
mes ?

D'ANTHONNE.

Si la guerre a ses mœurs, le trône a ses maximes,
Seigneur, il est des temps où la nécessité
Nous force à la rigueur, & proscriit la bonté.
Imitez-moi. Reglez toute votre conduite
Sur la sévérité qu'Edouard m'a prescrite.

Il n'est point de traité qui vaille un beau trépas.
Je vais de certe ardeur embraser mes Soldats,
Vous, Seigneur, d'Edouard servez mieux la que-
relle :

Laissez pour ma Captive éclater moins de zèle :
Veillez sur votre fille, & songez que mon Roi
Réclame la Princesse asservie à ma Loi.

(Il sort.)

SCENE V.

LA TRÉMOUILLE, *seul.*

VA, tant d'orgueil enfin me révolte & m'éclaire,
Tu m'as rendu le cœur d'un François & d'un père.
C'est ramper trop long-temps sous un Maître
étranger,
Qui pour prix de ma foi se plaît à m'outrager,
Et m'ôtant jusqu'au droit qu'un père a sur sa fille,
Veut qu'un Anglois sans nom entre dans ma fa-
mille.

SCENE VI.

AMÉNAIS, LA TRÉMOUILLE.

AMÉNAIS.

AH ! Seigneur, s'il est vrai qu'indigné d'un tel
choix
De la nature enfin vous écoutiez la voix,

72 ISABELLE DE VALOIS ,

Sachez que Bourbon m'aime & que mon cœur
l'adore.

Si vous plaiguez sa mère , & si son choix m'honore ,
Pour venger son injure osez tout employer.

Vous l'allez voir : déjà , comme un simple guerrier ,
Des offres de Guesclin chargé de nous instruire ,
Au chef des Ennemis Bourbon se fait conduire.

Connu dans ces remparts de vous seul & de moi ,
Ne nous reverra-t-il qu'indignes de sa foi ?

C'est peu de me défendre , osez plus faire encore.

Mon père , vous savez pour qui je vous implore :

C'est le sang des Bourbons , c'est le sang des Valois
Qui demande vengeance & parle par ma voix.

Avez-vous oublié ce qu'étoient vos ancêtres ?

N'êtes-vous né François que pour trahir vos
Maîtres ?

Dans leur haine pour Londre imitez vos ayeux ,
Ils sont morts pour la France , il faut mourir
comme eux.

Ah ! lorsqu'au joug honteux dont l'Anglois nous
opprime ,

J'oppose des Valois le pouvoir légitime ,

Quand je vois Charle , heureux d'épargner le
vaincu ,

Faire de la bonté sa première vertu ;

Je ne puis concevoir comment des Loix cruelles

Ont trouvé parmi nous des défenseurs fidèles ,

Comment on s'est courbé sous un sceptre d'airain ,

Tandis que dans la France un jeune Souverain

Prête à tous ses Sujets cet appui tutélaire

Qu'à des enfants qu'il aime offre un vertueux père :

Et c'est ce même Roi que vous osez trahir ;

Pour qui ? Pour des tyrans que vous devez haïr.

Mais je vous vois frémir , je vous couler vos larmes.

Que

Que ce trouble m'est cher ! Qu'il a pour moi de charmes !

Qu'il ramène de joie en mes sens éperdus !...

Amour de la Patrie , ô mère des vertus ,

Viens embrâser son cœur de ta divine flamme :

Rends-le tout à sa gloire , & remplis seul son ame.

L A T R É M O U I L L E.

Que j'embrasse avec joie un si noble dessein !

Ton zèle pour tes Rois a passé dans mon sein :

Je brûle d'égaliser les héros de ma race.

Viens , ma fille , il est temps que ma honte s'efface.

Il est temps que la France , au rang de ses enfants ,

Revoie un vieux Soldat séduit par des tyrans.

Mon exemple va rendre à la France vengeance

Les fils dénaturés qui l'avoient outragée.

Des François n'auront plus à punir des François :

Ils vaincront sans rougir de leurs affreux succès.

C'est vous que j'en atteste , ombres de mes ancêtres ,

Oui : je jure par vous , par le sang de mes Maîtres ,

De ne rien entreprendre en ce jour plein d'effroi

Qui ne soit enfin digne & de vous & de moi.

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

BOURBON , D'ANTHONNE ,
SUITE.

B O U R B O N .

GUESCLIN , dont le nom seul fait trembler
l'Angleterre ,

Entoure ces remparts des pièges de la guerre :

Guesclin vous est connu : c'est à vous d'annoncer
S'il éteindra sa foudre , ou s'il doit la lancer.

Il veut que , réprimant l'ardeur de vos cohortes ,
Vous laissiez devant nous ce peuple ouvrir ses
portes ;

Et libres d'emporter leurs drapeaux & leurs dards ,
Vos Soldats & leurs Chefs sortiront de Thouars ,
Avec tous les honneurs qu'un Guerrier magnanime
Accorde à des vaincus qu'il plaint & qu'il estime.

D'ANTHONNE.

Seigneur , si c'est ainsi que Guesclin veut traiter ,
C'est le glaive à la main qu'il doit se présenter.

Qu'il vienne au prix du sang acheter la victoire.

Il apprendra peut-être aux dépens de sa gloire
Que pour venger ses droits l'Angleterre aujourd'hui

Arme des Chevaliers aussi braves que lui.

B O U R B O N.

Modérez de vos sens l'impétueuse audace :
Le vrai guerrier combat , & jamais ne menace.
Je vous pardonnerois de ne braver que moi ;
Mais vous faites outrage au vengeur de mon Roi :
Guesclin , ce Connétable aux Anglois si terrible...

D'ANTHONNE.

Guesclin nous a montré qu'il n'est point invincible.

B O U R B O N.

Des François , de l'État c'est le plus ferme appui.

D'ANTHONNE.

S'il fut vaincu deux fois , il peut l'être aujourd'hui.

B O U R B O N.

O Guesclin, puis-je entendre & souffrir ce langage ?
C'est lui qui vous épargne , & c'est lui qu'on ou-
trage.

Eh ! qui donc êtes-vous pour ainsi me parler
D'un François , dont le nom doit vous faire trem-
bler ?

Quand de Pedre brisant le sceptre sacrilège ,
Il donnoit à l'Espagne un Roi qui la protège ,
Quand de trente Cités , esclaves de vos Loix ,
Son bras enrichissoit l'empire des Valois ,
Que faisiez-vous alors ?... Ah ! de tant de merveilles
Le récit éclatant a frappé vos oreilles..

Mais votre orgueil s'indigne en comptant nos
succès ;

Et vous les avoueriez , si vous n'étiez Anglois.

D'ANTHONNE.

Ces exploits , dont Guesclin a tiré tant de gloire ,
N'auroient pas dû sitôt chasser de sa mémoire
Que le père de Charle , au sein de ses Etats ,
A vu l'adversité marcher à plus grands pas.

76 ISABELLE DE VALOIS,
B O U R B O N.

Si le fier Édouard a franchi les limites
Qu'à son ambition la mer avoit prescrites,
Si d'un Trône affermi par neuf siècles d'exploits
Vos sacrilèges mains ont usurpé les droits;
Si des François, trompés par des Maîtres avides,
De l'Empire de Charle usurpateurs perfides,
Sous le joug d'Edouard ont abaissé leur front,
Guesclin nous a vengés d'un si sanglant affront,
Déjà vous l'avez vu, dans ces riches Provinces
Qu'une fatale paix soumettoit à vos Princes,
Rétablir les Valois, & forcer Edouard
De repasser la mer qui lui sert de rempart.
Qui sait même s'il faut que Londre encore pré-
tende

Armer pour sa défense & l'Ecosse & l'Irlande ?
L'Ecosse voit en vous des voisins dangereux,
Et supporte avec peine un Roi qu'elle tient d'eux,
Ces peuples récemment sortis de leurs ruines,
Sont prêts à rallumer leurs haines intestines.
L'Irlandois, dont les mers protègent la fierté,
Sous le joug des Anglois leve un front indompté :
Entre ce Peuple & vous, nous tenons l'équilibre,
Moins vous serez puissant, plus il se croira libre.

D' A N T H O N N E.

Si mon maître a trente ans vaincu sans leur appui,
Privé de leurs secours, craindra-t-il aujourd'hui
Un Roi, qu'il voit à peine établi sur un Trône
Que des regnes passés le désastre environne ?

B O U R B O N,

Si Charle est jeune encor, les leçons du malheur
Dans l'art de gouverner ont formé son grand cœur :

Forcé de réparer les indignes ravages
Dont votre ambition délola nos rivages ,
Jaloux de soutenir contre un Peuple envieux
Un Empire , conquis par vingt Rois ses ayeux ,
Il ne va point au pauvre arracher son salaire.
Aussi cher aux François que craint de l'Angleterre ,
Qu'il s'arme , il nous voit tous voler à son secours ,
L'un au prix de son or , l'autre au prix de ses jours.
Vous , Chef des Ennemis qui troublent cet Empire ,
Songez que dans une heure enfin la trêve expire ;
Et qu'en forçant Guesclin de livrer à la mort
Tout ce peuple égaré dont nous plaignons le sort ,
Du sang qui va couler vous êtes responsable.
Sa pitié vous présente une paix honorable :
Comme lui , loyez homme avant d'être Soldat ;
Qui sert l'humanité ne trahit point l'Etat.

D' A N T H O N N E .

Je me trompe , ou Guesclin , fier de ses avantages ,
Croit que son nom suffit pour dompter nos coura-
ges :

Qu'il doit lui tenir lieu d'affauts & de combats.
Mais je fais le courroux dont brûlent mes Soldats ,
Et si ce peuple en croît l'ardeur qui nous inspire ,
Seigneur , nous combattons , j'ose vous le prédire.

B O U R B O N .

Eh bien , puisqu'en ces murs que je venois sauver ,
Votre aveugle fierté se plaît à me braver ,
Sachez que dans Thouars un autre soin m'amène.
Un Anglois a ravi la mère de ma Reine.
Son nom m'est inconnu : mais on dit qu'en ces lieux
Ce brigand inquiet la cache à tous les yeux.
Si vous y commandez , il va de votre gloire
A n'autoriser pas une action si noire ;

D iij

78 ISABELLE DE VALOIS,
Un crime, de tout temps inoui parmi nous,
Et dont le déshonneur réjailliroit sur vous.

D'ANTHONNE.

Quoi, Seigneur, vous pouvez mettre au nombre
des crimes

Un droit que de l'Etat consacrent les maximes ?

B O U R B O N.

Je doute que jamais les maximes d'Etat
Puissent justifier un pareil attentat.

Mais si l'humanité, si la gloire vous guide,
Que craignez-vous ? Nommez ce ravisseur perfide.
De sa triste captive ouvrez-moi la prison :
Qu'il vienne de mes mains recevoir sa rançon.

D'ANTHONNE.

Si c'étoit le seul prix qu'il eût droit d'en attendre,
Je vous le nommerois. Mais je dois vous apprendre
Que du trône émanés des ordres rigoureux
Ne lui permettent pas de la rendre à vos vœux.

B O U R B O N.

Ainsi du brigandage un Roi se fait complice !
Mais de vous-même ici j'attends plus de justice.
Menez-moi vers l'Anglois qui retient sous ses loix
La veuve d'un Bourbon & le sang des Valois.

D'ANTHONNE.

Je vous l'ai dit, son sort n'est point en ma puissance ;

Je dois couvrir ses fers de la nuit du silence.

B O U R B O N.

Quoi, vous osez ?

D'ANTHONNE.

Quel soin vous parle en sa faveur ?

B O U R B O N.

(A part.)

Qui, moi !... Mais cachons-lui mon trouble & ma
fureur.

(Haut.)

J'ai connu des Anglois, dont les mâles courages
N'auroient pas comme vous permis ces brigandages ;

Grailly, Chandos, Grandson, que la France a
vaincus,

Vous ont laissé du moins l'exemple des vertus.

C'est en vrais Chevaliers qu'ils marchèrent à la
guerre ;

Et leur défaite même honora l'Angleterre.

D' A N T H O N N E.

Comme vous j'applaudis à leurs faits généreux.

En d'autres temps peut-être aurois-je agi comme
eux ;

Les pertes d'Edouard ont changé nos maximes.

B O U R B O N.

Dites que vos revers vous ont appris les crimes.

D' A N T H O N N E.

Cessons un entretien dont je suis outragé.

D'un soin plus important Guesclin vous a chargé ;

Au Peuple, à nos Soldats souffrez que je l'an-
nonce.

Je vous l'ai déjà dit ; je prévois leur réponse.

Seigneur, dans votre camp vous serez de retour,

Avant que le soleil ait achevé son tour.

(Il sort avec sa Suite.)

SCENE II.

BOURBON, SUITE.

BOURBON.

QUEL est donc cet Anglois dont l'aveugle furie
Croit en bravant Guesclin mieux servir sa patrie ?
D'Edouard aujourd'hui tels font donc les soutiens !
Des Chefs, inconnus même à leurs concitoyens,
Un ramas de brigands, que des guerres civiles
Le désordre attira dans le sein de nos Villes ;
Et qui désespérant de nous vaincre aux combats,
Ne se vengent de nous qu'à force d'attentats.

UN FRANÇOIS, *de la Suite de Bourbon.*

Rendons à ces cruels outrage pour outrage ;
Point de pitié pour eux, livrons tout au carnage ;
N'en épargnons aucun.

BOURBON.

Gardons-nous d'imiter

La rage où ces brigands se laissent emporter.

Tout Guerrier, qui d'un Maître embrasse la querelle,

Contre son Ennemi doit marcher avec zèle.

L'un & l'autre à leur Roi sont faits pour obéir ;

Ils peuvent se combattre, & non pas se haïr.

Mais je vois la Trémouille... Armé contre la France,

De quel front ose-t-il paroître en ma présence ?

Est-ce le repentir qui l'amène à mes yeux ?

Seroit-il digne enfin du nom de ses ayeux ?

SCENE III.

LA TRÉMOUILLE, BOURBON, SUITE.

LA TRÉMOUILLE.

EST-CE vous qu'à Thouars un Dieu propice
 envoie ?

Cher Prince, en quels moments faut-il que je
 revoie

Un digne rejetton de ce Roi glorieux
 Que ses saintes vertus ont placé dans les Cieux ?

BOURBON.

J'ai peine à concevoir qu'oubliant ses ancêtres,
 Un Guerrier tel que vous ait pu trahir ses Maîtres.
 Tous vos pères sont morts pour la gloire des Lys ;
 Il faut mourir comme eux, si vous êtes leur fils...
 Pardonnez ; je m'emporte. A son Roi légitime,
 François, je voudrois rendre un François que
 j'estime.

LA TRÉMOUILLE.

J'admire ainsi que vous le plus sage des Rois.
 Vous sçavez quels traités m'ont soustrait à ses loix,
 Et combien de Guerriers, enlevés à la France,
 Ont du malheureux Jean payé la délivrance ;
 Mais vous ne sçavez pas que de tous les François
 Qu'a détachés des Lys cette fatale paix,
 La Trémouille toujours fut le plus misérable.
 Que j'ai pleuré de fois ce traité déplorable
 Qui, partageant l'Empire entre deux factions,
 Raffermit Edouard dans ses prétentions,

D v

82 ISABELLE DE VALOIS,

Nous força de souscrire à des loix étrangères ,
Et de plonger nos mains dans le sang de nos frères !

B O U R B O N.

Ah ! si le repentir qui vous parle en ce jour
Laisse enfin pour la France éclater votre amour ,
Je n'ai plus à rougir de l'ardeur qui m'enflamme.
Sçachez que votre fille a captivé mon ame ,
Qu'asservis dès long-temps sous une même loi ,
Nos cœurs se sont promis une immortelle foi.

L A T R É M O U I L L E.

Eoin de blâmer ses vœux , j'avouerai qu'à son père
Ce vertueux penchant la rend encor plus chère ;
Mais il augmente aussi mon crime & mes remords.
Ma fille est digne au moins du héros dont je sors ;
Et moi , j'ai trahi tout , ayeux , Rois & patrie.
Il ne me falloit plus , pour comble d'infamie ,
Que l'indigne serment dont je suis enchaîné ;
Père non moins barbare encor qu'infortuné ,
Pour mon sang , pour ma fille étouffant ma ten-
dresse ,

Séduit par Edouard , dont la flatteuse adresse
Exigeoit de mon zèle un garant plus sacré ,
Le croirez-vous , Seigneur ? j'ai promis , j'ai juré
Que ma fille , soumise à son pouvoir suprême ,
Ne prendroit qu'un époux avoué par lui-même.

B O U R B O N.

Votre fille est à vous , & vos droits sont trop saints
Pour les abandonner à d'étrangères mains.
Usez mieux du pouvoir que vous avez sur elle ;
Et rouvrant à ses vœux votre âme paternelle ,
Cessez de l'immoler à de vils intérêts ;
Abjurez vos serments , soyez père & François.

Voici l'occasion de signaler le zèle
 Qu'à son vrai Souverain doit un Sujet fidèle.
 Vous voyez devant vous un fils désespéré,
 Qui sur d'affreux soupçons brûle d'être éclairé.
 Ma mère est dans Thouars, & l'Anglois qui l'op-
 prime
 Croit dans l'impunité cacher ici son crime.
 François, en ma faveur armez-vous contre lui;
 Aux enfans de vos Rois prêtez un noble appui.
 Du foible qu'on outrage embrassez la défense;
 Nommez-moi l'ennemi que cherche ma ven-
 geance.

LA TRÉMOUILLE.

Qu'exigez-vous ?

BOURBON.

Parlez.

LA TRÉMOUILLE.

Vous voyez par mes pleurs
 Ce qu'il doit m'en coûter pour tromper vos dou-
 leurs,
 Et combien ma pitié se fait de violence.
 Pour ne pas rompre encore un dangereux si-
 lence;
 Votre seul intérêt me défend de parler. J
 Mais si mon repentir pouvoit vous consoler,
 Cher Prince, j'en atteste, à vos pieds que j'em-
 brasse,
 Le respect & l'amour qu'on doit à votre race,
 Si-tôt qu'il sera temps de nommer sans danger
 L'ennemi dont l'audace a pu vous outrager,
 Vous verrez éclater le remords qui m'inspire;
 Mais jusque-là cachez le trait qui vous déchire.

D. vj.



ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

BOURBON, ISABELLE DE VALOIS,
AMÉNAIS

BOURBON, *à sa mère.*

OUI, du Chef des Anglois je viens punir l'audace.

Tandis qu'à soutenir l'assaut qui le menace
Votre Persécuteur excite ses Soldats,
La Trémouille vers vous a dirigé mes pas.
C'est ici que j'attends ce brigand téméraire
Qui d'un joug si barbare ose accabler ma mère.
Si ce Chef orgueilleux s'obstine à refuser
Le traité que ma voix vient de lui proposer ;
S'il ferme ces remparts aux drapeaux de mon
maître,

Il me reste un moyen de me venger d'un traître.
Je veux, des Chevaliers suivant l'antique Loi,
Que dans les Champs d'honneur il descende avec
moi.

ISABELLE DE VALOIS.

Et de quel droit veux-tu mourir pour ma défense ?
Avant que d'être à moi, tes jours sont à la France.

Tu ne m'appartiens plus. Tu ne dois qu'à ton Roi
Et la vie & le sang que tu reçus de moi.

Le premier de l'armée après le Connétable,
Si tu meurs en champ clos, tu pérís en coupable;
Et privant de leur Chef tes fidèles Soldats,
Ta mort les décourage & ne les venge pas.

Mais tu peux de d'Anthonne arrêter la furie,
Sans qu'un si grand péril environne ta vie,
Tu peux sur ton rival frapper des coups plus sûrs;
S'il demande l'assaut quitte à l'instant ces murs,
Cours apprendre à Guesclin, à toute son armée,
De quel indigne joug ta mère est opprimée.

Ne crains pas que d'Anthonne alors puisse échapper

Aux bras de toutes parts armés pour le frapper.
C'est en servant l'Etat qu'il faut venger ta mère,
Agis en Chef prudent plus qu'en fils téméraire.
Epargne-moi l'horreur d'entendre mon pays,
Ne reprocher qu'à moi le trépas de mon fils.

B O U R B O N.

Qui moi, sortir des murs où ma mère est esclave,
Sans avoir immolé le tyran qui me brave?

Vous voulez, qu'avili jusqu'à fuir le danger,
Je laisse à d'autres mains l'honneur de vous venger?
Que je couvre mon nom d'une tache si noire?

Ah! prenez plus de soin de vous & de ma gloire.
Du sang dont nous sortons soutenons mieux l'éclat.
L'affront que vous souffrez rejait sur l'Etat:

Le devoir & l'honneur, tout force mon courage
A combattre en champ clos l'Anglois qui nous
outrage.

Après les attentats qu'il a commis sur nous,
Sa mort nous venge peu, s'il ne meurt par mes
coups.

S C E N E I I.

LA TRÉMOUILLE, BOURBON, AMÉNAIS,
ISABELLE DE VALOIS.

LA TRÉMOUILLE, à *Isabelle de Valois*.

A H ! déjà votre amour a passé les moments
Que ma pitié laissoit à vos embrassements.
D'Anthonne est dans le fort ; séparez-vous : je
tremble
Que ce Chef inhumain ne vous surprenne en-
semble.
Tout est perdu , s'il sait que mon zèle indiscret,
Des fers de sa captive a trahi le secret.
Mais il vient..

B O U R B O N.

Cachons-lui le sang qui m'a fait naître :
Quand il en sera temps je me ferai connoître.

S C E N E I I I.

D'ANTHONNE, SPURTON, LES
PRÉCÉDENTS.

D'ANTHONNE, à *Bourbon*.

A VIDES de vengeance , & de gloire affamés,
Nos Chevaliers Anglois sont déjà tous armés.

Dans ces murs , dont le Peuple à combattre s'ap-
prête ,
L'envoyé de Guesclin n'a plus rien qui l'arrête.

B O U R B O N .

Eh bien , puisque vers toi par Guesclin député ,
Je n'ai rien obtenu de ton cœur indompté ,
Je suis libre , & tu dois penser que mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.
Tu fais qu'aux Chevaliers , ennemis ou rivaux ,
L'honneur fait une Loi de combattre en champ
clos.

Parle : es-tu Chevalier ?

D' A N T H O N N E .

Mon rang & ma naissance
Devroient vous épargner un doute qui m'offense.

B O U R B O N .

Tu te dis Chevalier.. Mais qu'a fait ta valeur
Pour mériter ce nom consacré par l'honneur ?
Perfes-tu qu'à la fourbe , au meurtre , à la rapine ,
Ce titre glorieux doive son origine ?
Lorsque tu fus admis dans cet ordre sacré ,
En face des Autels quand ta bouche a juré
De défendre ton Dieu , ton Prince , & ta Patrie ,
N'as-tu pas ajouté qu'au péril de ta vie ,
Ton bras , dans tous les temps par la justice armé ,
Seroit l'appui du foible & du sexe opprimé ?
Dis-moi si ton courage , à ce serment fidèle ,
S'acquitte avec honneur d'une dette si belle ,
Tu te dis Chevalier , toi le Persécuteur
D'un sexe dont ton bras doit être le vengeur :
Toi dont l'ambition , dont l'avarice infame
Va jusqu'à s'enrichir des malheurs d'une femme ,

94 ISABELLE DE VALOIS,

Mais fichez toi l'honneur n'est pas mort tout entier,
Pour la première fois montre-toi Chevalier :
Répare avec éclat l'action la plus noire :
Reprends le cœur d'un homme élevé pour la gloire ;
Fais sur ta cruauté cet effort généreux ,
Et que le glaive enfin soit Juge entre nous deux.
Viens , suis-moi , tu verras ce que peut la ven-
geance

D'un fils qui de sa mère embrasse la défense.
Tu frémis... & mon nom te fait baisser les yeux.

D'ANTHONNE.

J'écoute avec dédain vos cris injurieux.
Vous pouviez en champ clos défier mon audace,
Sans joindre à vos discours l'insulte & la menace.
Je fais trop dans quel sang doivent être effacés
Tous les noms odieux dont vous me flétrissez.
J'accepte avec plaisir ce défi sanguinaire.

B O U R B O N.

Viens donc de tes forfaits recevoir le salaire,
Marchons.

S P U R T O N.

Vous n'irez point à ce sanglant combat

(à Bourbon.) (à D'Anthonne.)

Prince , quittez ces murs ; vous , servez mieux
l'Etat ;

C'est à nous d'enchaîner votre aveugle furie.
Songez que votre sang n'est dû qu'à la Patrie :
Qu'un Chef chargé du sort de ses Concitoyens ,
Ne doit vaincre ou mourir qu'à la tête des siens.

B O U R B O N.

Vous le voulez , eh bien , il faut vous satisfaire ,
Et je cours de Guesclin rallumer la colère :

Vous allez du carnage entendre le signal.
 Cruels , vous apprendrez , par cet assaut fatal ,
 Jusqu'ou va des François le courage intrépide ,
 Quand marchant à la gloire ils ont Gueselin pour
 guide.

Adieu , ma mère , adieu.... Mais foyez sans effroi;
 Le Ciel poursuit le crime , il combattra pour moi.

(*Bourbon sort.*)

SCENE IV.

D'ANTHONNE, LA TRÉMOUILLE,
 AMÉNAIS, ISABELLE DÉ
 VALOIS, SPURTON, SUITE.

D'ANTHONNE , à *Spurton.*

VOUS, au camp des François assurez sa retraite.
 Allez , & qu'à l'assaut tout le Peuple s'apprete.

(*Spurton sort.*)

SCENE V.

LES MÊMES, EXCEPTÉ SPURTON.

D'ANTHONNE , à *Aménais.*

VOUS, qui m'avez trahi , tremblez ; j'ouvre
 les yeux ;
 Je vois de vos dédains le principe odieux.

96 ISABELLE DE VALOIS,

Je ne m'étonne plus de la pitié si vive
Que votre père & moi sentiez pour ma Captive.
La mère de Bourbon vous donnoit d'autres soins.
Si vous n'aimiez son fils, vous la plaindriez moins.

ISABELLE DE VALOIS.

Et quand il seroit vrai que son cœur te préfère
Le Guerrier dont ta haine ose accabler la mère,
De quoi te plaindrois-tu ? Barbare ! de quels droits
Prétends-tu la soumettre à tes indignes loix ?

A M É N A I S.

Tu peux mettre le comble à ta jalouse rage,
Te venger, me punir d'un aveu qui t'outrage ;
Mais je me fais honneur d'avouer devant toi
Que ton rival m'est cher, qu'il a reçu ma foi.
Je ne veux point ici parler de ta naissance,
Qui de ce Prince à toi laisse trop de distance.
C'est par les sentiments que je veux vous juger.
J'en appelle à toi-même ; ose t'interroger.
A sa noble franchise, à l'honneur qui l'anime,
Tu ne peux opposer que la fourbe & le crime.
Tu poursuis l'innocence, & Bourbon la défend ;
Il combat en héros, & toi comme un brigand.
Et tu peux t'étonner qu'à ses vertus sensible,
Je garde à son rival un mépris inflexible.
Va, l'horreur que pour toi je ressens aujourd'hui,
Pouvoit seule égaler l'amour que j'ai pour lui.

D'ANTHONNE, à la Trémouille.

Voilà le digne fruit de votre perfidie ;
L'ingrate, à me trahir par vous-même enhardie,
M'eût-elle rabaisé pour vanter mon rival,
Si vous n'applaudissiez à leur penchant fatal ?

LA TRÉMOUILLE.

LA TRÉMOUILLE.

Où, puisqu'enfin ma fille a rompu le silence,
 Je l'avouerai, bien loin que son amour m'offense,
 Je ne puis qu'applaudir à de si nobles feux.
 Mais vous-même, Seigneur, après de tels aveux,
 N'étoufferez-vous pas vos fureurs insensées ?
 D'un hymen qu'elle abhorre écartez vos pensées ;
 Et, réprimant l'ardeur de vos transports jaloux,
 N'enviez plus un cœur qui ne peut être à vous.

D'ANTHONNE.

Perfide, en m'outrageant, vous me forcez aux
 crimes ;
 J'ai trop de temps encor pour frapper mes victimes ;
 Tremblez.

(On entend le bruit du canon.)

AMÉNAÏS.

Tremble toi-même, & frémis à ce bruit,
 Comme à l'avant-coureur de la mort qui te suit.

D'ANTHONNE, aux Soldats.

Qu'on enferme à la Cour, avec ma Prisonnière,
 L'ingrate Aménaïs & son coupable père ;

(A Aménaïs & à la Trémouille.)

Qu'on m'en réponde, allez... Et vous, qui me
 bravez,

De mes fureurs encor vous n'êtes pas sauvés.

Je vole où le devoir appelle mon courage.

Mais si Bourbon l'emporte, il me reste ma rage ;

Et mes derniers moments ne seront consacrés,

Qu'à punir des affronts que j'ai trop dévorés.

(Il sort.)

S C E N E V I.

LA TRÉMOUILLE, ISABELLE DE VALOIS,
AMÉNAIS, SOLDATS.

ISABELLE DE VALOIS.

MALHEUREUSE, c'est moi qui vous traîne au
supplice.

LA TRÉMOUILLE.

Je l'ai bien mérité ; le Ciel me fait justice.
La France m'a vu naître au rang de ses enfants,
Et j'ai trahi mes Rois pour servir des tyrans ;
Et lorsque dans Thouars leur audace effrénée
Vint cacher d'un Bourbon la veuve infortunée,
La pesanteur du joug dont ils vous flétrissoient,
Cet abandon sévère, où vos jours languissoient,
Ne m'inspira long-temps qu'une pitié stérile....
Je n'ai point arraché de cet état servile
La fille de mes Rois.... Ah ! je sens que la mort
Pourra seule en mon ame étouffer ce remord....
Mais des foudres d'airain j'entends le bruit ter-
rible,
Et je vois s'approcher cette Garde inflexible,
Qui, sous d'indignes fers enchaînant mon cour-
roux,
Me défend de combattre & de mourir pour vous,
De toutes mes douleurs c'est la plus accablante.

AMÉNAIS, à son père.

N'irritez point les maux d'une mère tremblante.

TRAGÉDIE.

99

Cachons-lui les périls où nos jours sont livrés.

ISABELLE DE VALOIS.

O père des Bourbons, mânes chers & sacrés,
Grande ombre, qui du sein de l'éternelle gloire
Vois la France à genoux consacrer ta mémoire,
Sur un de tes enfants veille du haut des Cieux,
Et remets dans nos bras mon fils victorieux.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCENE PREMIERE.

D'ANTHONNE, CHEFS de l'Armée
Angloise.

D'ANTHONNE.

C'EST ici qu'il faut vaincre ou périr avec gloire.
Guesclin n'a fait encor qu'un pas vers la victoire ;
C'est en vain que Thouars à ses loix s'est soumis ,
Ce fort nous reste , osons braver nos Ennemis.
Bourbon laisse en mes mains son amante & sa mère ,
Qu'il n'attende de moi qu'une paix sanguinaire.
La vengeance ou la mort , voilà le seul traité
Qui flatte ma colère & plaise à ma fierté.
Vous , tandis que la nuit a mis fin au carnage ,
Allez , & du Soldat ranimant le courage ,
Veillez sur ces remparts , & qu'on ne puisse pas
Accuser un de nous d'avoir craint le trépas.



SCENE II.

SPURTON, D'ANTHONNE, CHEFS,
SOLDATS.

SPURTON.

SEIGNEUR, toute espérance ençor n'est pas
détruite ;
Nos Soldats du vainqueur évitoient la poursuite ,
Lorsqu'un gros d'Ennemis , par l'audace emporté ,
Dans cette forteresse avec nous s'est jeté ;
Mais du fort sur leurs pas la porte refermée
Les sépare à l'instant du reste de l'armée.
Bourbon les conduisoit ; & la lance à la main ,
Il alloit vers la tour leur ouvrir un chemin ,
Lorsqu'à ma voix soudain ramené au carnage ,
De nombreux Ennemis lui ferment le passage ;
On se mêle , on combat. Bourbon ; parmi les dards ,
Que nos Soldats sur lui tournoient de toutes parts ,
S'avançoit , enflammé d'une ardeur meurtrière.
Ses braves Compagnons ont mordu la poussière.
Seul , il résiste encore à mille Combattants ,
Et se fait un rempart d'Ennemis expirants.
Envain , fier d'épargner ce héros inflexible ,
Je l'invitois à fuir une mort infaillible ,
Ma pitié redoubloit sa force & son courroux ;
Mais son bras , à la fin lassé de tant de coups ,
Trahit de son grand cœur le courage indomptable.
Son glaive tombe ; il cède au nombre qui l'accable.
On l'amène à vos yeux.

S C E N E I I I.

BOURBON, SPURTON, D'ANTHONNE,
CHEFS, SOLDATS.

BOURBON, *aux Soldats.*

Où m'avez-vous conduit ?

D'ANTHONNE.

Ainsi de ses exploits Guesclin perd tout le fruit !
Je puis au Connétable enlever sa conquête !

BOURBON.

Eh bien , lâche Ennemi , qu'enhardit ma défaite ,
Quelle est donc la vengeance où ton cœur se ré-
sout ?

L'oppresséur de ma mère est capable de tout.
Je te connois ; je vois que , pour combler ta rage ,
Il falloit que le sort enchainât mon courage ,
Et que , pour déchirer le cœur qui t'a charmé ,
Ta haine avoit besoin de me voir désarmé.

D'ANTHONNE.

Ma Captive & l'ingrate à vos vœux asservie
Ignorent tous les droits que j'ai sur votre vie ;
Je vais les informer de ce triomphe heureux ,
Et vous , Seigneur , les revoir toutes deux.

Elles apprendront ma volonté suprême ;

Songez qu'en ce péril extrême ,
Aucun ménais peut désarmer mon bras.

(Chefs.) (*Aux Soldats.*)

qu'on me suive. Et vous , qu'on veille sur
pas.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

BOURBON, SOLDATS.

BOURBON.

QU'ENTENDS-JE ? Est-ce bien moi qu'on livre
à tant d'outrages,
Moi, qui, loin de ce Peuple écartant les orages,
Venois lui présenter une honorable paix ?
De quel prix les ingrats ont payé mes bienfaits !
Par combien d'attentats leur Chef se déshonore !
Que d'affronts en un jour il faut que je devore !
Mon malheur à son comble est enfin arrivé.
Ma gloire, mon amante... On m'a tout enlevé.
C'est en vain que ma mère imploroit ma vengeance,
Plus misérable qu'elle, on m'a mis sans déiense.
Ah ! si Guefclin savoit l'opprobre où je me voi !

SCENE V.

ISABELLE DE VALOIS, BOURBON,
SOLDATS.

ISABELLE DE VALOIS.

EST-CE toi que j'embrasse, ô mon fils ? Est-ce
toi,
Qu'en cet état horrible on rend à ma tendresse ?

E iv

104 ISABELLE DE VALOIS,
B O U R B O N.

Ah ! ne succombons pas au malheur qui nous
presse ,
Guesclin nous reste encor.

ISABELLE DE VALOIS.

Quel espoir te séduit ?

Ardent à profiter du sort qui te poursuit ,
D'Anthonne osera tout... Je crains tout de sa rage...
C'est moi qui t'ai perdu ; tes maux sont mon ou-
vrage...

Dans quel piège , ô mon fils ! ai-je attiré tes jours ?
Fier de voir son rival sans armes , sans secours ,
D'Anthonne devant moi n'a pu cacher l'audace
Que dans son cœur jaloux ramène ta disgrâce :
J'ai vu , dans son ardeur à m'apprendre ton sort ,
De sa maligne joie éclater le transport.
Oui , si j'en crois sa haine & l'effroi qu'il m'inspire.

B O U R B O N.

Je fais l'affreux triomphe où son orgueil aspire...
Il croit qu'Aménaïs , tremblante pour mes jours ,
Va couronner le vœu de ses lâches amours ;
Mais je connois trop bien le cœur de mon amante ,
Pour craindre que sa foi jusques là se démente.



SCÈNE VI.

AMÉNAIS, BOURBON, ISABELLE
DE VALOIS, SOLDATS.

AMÉNAIS.

SOYEZ libres, je viens de vous sauver tous deux.
J'ai promis au tyran de souscrire à ses vœux :
C'est à ce prix fatal que désarmant les haines,
De Bourbon, de sa mère il doit briser les chaînes.

ISABELLE DE VALOIS.

Quoi ! mon fils seroit libre !...

BOURBON, à Aménaïs.

Est-ce vous qui parlez ?

Ah ! d'indignation tous mes sens sont troublés.
Il manquoit à mes maux cette nouvelle injure.
Ainsi, prête à passer dans les bras d'un parjure,
Vous venez me vanter ce sacrifice affreux !
Un effort si cruel vous paroît généreux.
Barbare, vous voulez que tremblant pour moi-même

Au salut de mes jours j'immole ce que j'aime !
Mon cœur, je le vois bien, ne vous est pas connu.
Au comble des malheurs où je suis parvenu,
J'étois loin de prévoir qu'on me feroit l'outrage
De penser que le sort, dégradant mon courage,
Abaisseroit ce cœur, de vous seule jaloux,
Jusqu'à l'indignité de renoncer à vous.

E. v.

106 ISABELLE DE VALOIS,

A M É N A I S.

Lorsque j'entends gémir l'innocence opprimée ,
Quand l'humanité parle à mon ame alarmée ,
Est-il quelque supplice où je tremble à m'offrir ,
Pour mettre fin aux maux que je vous vois souffrir?

B O U R B O N.

Ah ! votre honneur , Madame , est plus cher que
ma vie.

A M É N A I S.

L'honneur de vous sauver est le seul que j'envie.
Hélas ! en consentant à ces nœuds abhorrés ,
Je disois : « La nature a des droits si sacrés ,
» Que pour rompre les fers d'une mère qu'il aime ,
» Bourbon sacrifiera jusqu'à son amour même ;
» Qu'il oubliera pour elle un penchant malheu-
» reux ,
» Qu'en accusant mon cœur d'avoir trahi ses vœux ,
» Il me pardonnera d'avoir sauvé sa mère ».

B O U R B O N.

Voilà ce qui m'accable & qui me désespère.

(*A sa mère*).

C'est à vous de fixer mon courage égaré.
Entre une amante & vous mon cœur est déchiré.
Mais je suis votre fils , & ma reconnoissance
Vous laisse sur mon ame une entière puissance.
Si pour ravir ma mère à de honteuses Loix ,
Il me falloit verser le sang que je lui dois ,
J'irois , sans consulter son amour maternelle ,
Braver tous les périls , & m'immoler pour elle.
Mais vous n'ignorez pas qu'au sort d'Aménaïs ,
Le penchant le plus doux attache votre fils ,

S'il faut qu'à mon rival notre malheur la livre,
 Son cœur n'aura jamais la force d'y survivre.
 Osons la détourner d'un si cruel effort :
 Epargnons-nous l'affront d'avoir causé sa mort.

ISABELLE DE VALOIS, à Aménaïs.

Oui, laissez-moi plutôt périr dans ma misère.
 Qui moi ! je souffrirai qu'un tyran sanguinaire,
 Mette à ma liberté cet exécration prix ?
 Et trahissant l'espoir de mon malheureux fils,
 Approuvant un hymen qui feroit son supplice,
 De mon Persécuteur je me rendrai complice ?...
 Ah ! quand déjà je touche au déclin de mes ans,
 Pour joindre quelques jours à mes jours languis-

sants,
 Faut-il de votre vie empoisonner l'aurore ?
 Mais quel soin plus pressant vient me troubler en-

core ?
 O nature ! ô mon fils ! pardonne cet effroi.
 Si la mort en ce jour ne menaçoit que moi,
 Je la préférerois à tant d'ignominie.
 Mais quand d'affreux périls environnent ta vie,
 De l'amour maternel dois-je étouffer les cris ?
 Dois-je sauver tes jours & perdre Aménaïs ?
 A quelle épreuve, ô Ciel ! as-tu mis mon courage ?

(A Aménaïs).

Entre mon fils & vous, ma pitié se partage.
 Mais n'en exigez pas de trop cruels aveux.
 Laissez-moi vous cacher & ma crainte & mes vœux.
 Epargnez à ce cœur, aussi fier que sensible
 L'horreur de s'expliquer sur un choix si terrible.

A M É N A I S, à Bourbon.

Vous l'entendez : ses pleurs, le trouble où je la voi,
 Tout jusqu'à son silence est un arrêt pour moi.

108 ISABELLE DE VALOIS,

B O U R B O N.

Hé bien, si la pitié jusques-là vous égare,
S'il faut qu'Aménaïs passe aux bras d'un barbare,
S'il faut que votre main soit le prix des forfaits,
Ne me revoyez plus, fuyez-moi pour jamais...
Mais ne présumez pas que ma reconnaissance
Aille jusqu'à remplir votre indigne espérance,
Que flattant d'un rival la haine & la fierté,
Je veuille à son bonheur devoir ma liberté ?
Ma mort suivra de près cet hyménée horrible...

A M É N A I S.

Vous frappez de mon cœur l'endroit le plus sensible.

Je n'examine point à quelle cruauté
Mes refus vont porter un rival irrité...
Mais il vient... Ciel !... Que faire ? Et que dois je
répondre ?

B O U R B O N.

Rien. Ne laissez qu'à moi le soin de le confondre.

S C E N E V I I.

LES PRÉCÉDENTS, D'ANTHONNE.

B O U R B O N, à d'Anthonne.

IL est donc vrai, Guesclin commence à t'effrayer ?
Tu crains les Ennemis qu'on t'a vu défier ;
Tu vois tous les périls dont le sort t'environne ;
Et cachant l'épouvante où ton cœur s'abandonne,
Tu feins de n'écouter que tes transports jaloux.
Trop sûr qu'Aménaïs s'immolera pour nous,

Tu romps nos fers , pourvu qu'un fatal hyménée
 Aux jours de mon rival joigne sa destinée...
 Apprends que le trépas lui paroît moins affreux
 Que l'indigne alliance où prétendent tes vœux.
 Mais si Guesclin encore occupe ta pensée ,
 Si tu le crains , réprime une rage insensée.
 Souviens-toi que , par lui repoussé dans ce fort ,
 L'Anglois n'a plus d'espoir que la paix ou la mort ;
 Ose m'en croire , étouffe une coupable flamme.
 Il est temps que l'honneur regne enfin sur ton ame.
 Des jours de tes Soldats tu dois compte à ton Roi ,
 Remplis mieux les devoirs qu'exige ton emploi ,
 Ose accepter la paix qu'un rival te présente.
 Brise nos fers , renonce aux cœurs de mon amante ,
 Rends ce fort aux François , & j'atteste l'honneur ,
 Que leur Chef à ma voix désarmant sa fureur ,
 Te laissera la vie & la liberté même.

D'ANTHONNE.

Quoi , lorsque pour vous seul le péril est extrême ,
 Quand je puis tout oser , c'est vous qui menacez !
 Vous me parlez de grace...

S C E N E V I I I .

LES MÊMES , UN SOLDAT.

LE SOLDAT , à d'Anthonne.

AH ! Seigneur , paroissez.
 De nos mains la Trémouille arraché par des traî-
 tres ,
 Rentre au parti des Rois que servoient les ancêtres.

110 ISABELLE DE VALOIS ,
Et Guesclin , par lui-même introduit dans ce fort,
Répand de tous côtés l'épouvante & la mort.

B O U R B O N .

Eh bien , c'en est donc fait , ta ruine s'apprête.
Aux bras armés pour nous va présenter ta tête.

D' A N T H O N N E , *au Soldat.*

Soldat , répondez-moi de la mère & du fils ,

(*A sa suite.*)

Et vous , que sur mes pas on traîne Aménaïs.

B O U R B O N .

Qu'ordonnes-tu ?

D' A N T H O N N E .

Tremblez ; mon cœur se sent capable
De ce que la vengeance a de plus formidable.
Si j'entraîne au tombeau l'ingrate qui me hait,
Si je péris vengé , je mourrai satisfait.

(*Les Soldats emmènent Aménaïs*)

S C E N E I X .

BOURBON, ISABELLE DE VALOIS, UN
SOLDAT.

ISABELLE DE VALOIS.

AH ! ce monstre , déjà souillé de tant de crimes ,
N'aura que trop de joie à frapper les victimes.
Toi-même tu frémis ; je vois couler tes pleurs.

B O U R B O N.

Puis-je n'en pas répandre en ces moments d'horreurs ?

J'ai vu la mort de près, & toujours sans alarmes....
 Mais la voir s'approcher sans défense, sans armes,
 La recevoir des mains d'un rival odieux,
 Voir la plus tendre mère expirer à mes yeux,
 Laisser l'objet que j'aime en butte au même outrage,
 Voilà ce que jamais n'éprouva mon courage ;
 Ce sont là de ces coups qu'on n'attend pas du sort,
 Et qui portent l'effroi dans le cœur le plus fort.

(*Au Soldat.*)

Toi, qu'un traître a chargé d'assouvir sa furie,
 Si tu n'as point d'horreur de tant de barbarie,
 Si la rage homicide a passé dans ton sein,
 Si tu ne rongis pas d'être un vil assassin,
 Ose tourner sur moi ta lance meurtrière ;
 Assassine le fils dans les bras de la mère ;
 Frappe, ôte-moi le jour que j'ai pris en horreur.
 Je suis las de survivre à tant de déshonneur ;
 Arrache-moi la vie, ou prête-moi tes armes.
 Donne... Eh quoi ! tu pâlis ! tu me caches tes larmes.

Laisse agir la pitié qui s'empare de toi.

Qui fait grace aux vaincus n'est pas traître à son Roi.

(*Il lui arrache sa lance.*)

Donne, donne.... Il est temps.... Des cris se font entendre.

(*A sa mère.*)

Jetez-vous dans ces bras armés pour vous défendre.

ISABELLE DE VALOIS.

Contre tant d'Ennemis quel sera ton soutien ?

SCENE X & dernière.

BOURBON, ISABELLE DE VALOIS,
D'ANTHONNE, LA TRÉMOUILLE,
CHEFS & SOLDATS des deux Armées.

ISABELLE DE VALOIS.

CIEL, si tu veux du sang, ne verse que le mien.
D'ANTHONNE, *aux Soldats qui le poursuivent.*
Arrêtez, ou sur eux ma vengeance assouvie...

B O U R B O N.

Songe toi-même aux coups qui menacent ta vie :
Défends-toi.

LA TRÉMOUILLE, *aux Chefs de l'Armée
Francoise.*

Le voilà ce lâche ravisseur ;

Frappons.

D'ANTHONNE, *en menaçant Bourbon & sa mère.*
Tremblez.

B O U R B O N.

Meurs, traître.

ISABELLE DE VALOIS, *à la Trémouille.*

O mon libérateur,
Digne appui de l'Etat & du sang de vos maîtres,
Vous remontez sans tache au rang de vos ancêtres.

L A T R É M O U I L L E.

Hélas ! en combattant pour vous, pour mon pays,
Que n'ai-je partagé le sort d'Aménais ?

BOURBON.

Ah! dissipez l'effroi dont mon âme est atteinte.

LA TRÉMOUILLE.

A peine de mes fers eût-on brisé l'étreinte,
 Qu'à la faveur de l'ombre échappé de ce fort,
 Je cours au Connétable annoncer votre sort.
 A ma voix rassurant sa grande âme alarmée,
 Il m'embrasse, me montre aux Chefs de son armée,
 Et louant devant eux mon noble repentir,
 Sur mes pas à l'instant les presse de partir.
 Vers l'endroit que j'indique à sa fureur guerrière,
 Il s'élançe, & du fort renverse la barrière;
 Mais craignant, que d'Anthonne, enflammé de
 courroux,
 Des succès de Guesclin ne se venge sur vous,
 Des Chevaliers François je rassemble l'élite,
 Et remplissant leur cœur du trouble qui m'agite,
 Je les mène à la tour, quand soudain à mes yeux
 S'offre des Ennemis le Chef audacieux;
 J'approche, & vois ma fille aux mains de ce per-
 fide,
 Qui, levant sur son sein un poignard homicide,
 Menace de frapper, si je fais d'un seul pas
 Vers la foible victime avancer mes Soldats.
 A ce spectacle affreux mon courage s'égaré;
 De mes sens interdits l'épouvante s'empare.
 Cependant des François, saisis du même effroi,
 Les regards inquiets s'étoient fixés sur moi;
 Dans un morne silence ils attendoient qu'un père
 Prononçât sur le sort d'une fille si chère,
 Quand ma fille, à l'instant trompant son assassin,
 Se saisit du poignard, & le plonge en son sein.
 Elle meurt, & soudain d'Anthonne prend la fuite.



PERSONNAGES.

HÉCUBE, veuve de Priam.

POLIXÈNE, fille d'Hécube & de Priam.

PYRRHUS, fils d'Achille & Roi d'Épire.

ULYSSE, Roi d'Ithaque.

ANTENOR, Prince Troyen.

CINÉAS, Confident de Pyrrhus.

IPHISE, Troyenne, de la Suite d'Hécube.

L'OMBRE D'ACHILLE.

UN HÉRAULT D'ARMES.

CHEFS de l'Armée.

SOLDATS.

*La Scène est sur le promontoire de Sigée, près
du tombeau d'Achille, dans le camp des
Grecs.*



HÉCUBE
ET POLIXENE,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

HÉCUBE, POLIXENE.

HÉCUBE.

ON va donc nous ôter , après tant de malheurs,
La douce liberté de confondre nos pleurs !

POLIXENE.

Oublions , s'il se peut , nos disgraces passées ,
D'un funeste avenir écartons nos pensées :
Polixene en ses bras peut vous presser ençor.

118 HÉCUBE ET POLIXÈNE,

H É C U B E.

Ah ! c'est tout ce qui reste à la mère d'Hector.

P O L I X È N E.

A d'éternels ennuis voulez-vous être en proie ?
Ne perdrez-vous jamais le souvenir de Troie ?

H É C U B E.

J'oublierois Iliou , Priam & mes enfants ,
Quand nous allons servir sous les Grecs triom-
phants !

Quand de tes bras bientôt par Ulysse arrachée ,
Au joug du fier Pyrrhus je te laisse attachée :
Quand la mère d'Hector , & la veuve , & ses sœurs ,
Dans l'Univers entier n'ont plus de défenseurs.

Les désastres divers , qu'a ressentis Pergame ,
Reviennent tous en foule épouvanter mon ame ;
L'avenir me désole , & je ne trouve en moi
Que sujets de douleurs , de regrets & d'effroi.

La nuit , quand le sommeil , descendu sur la terre ,
Apporte aux malheureux un calme salutaire ,
S'il entre dans mes yeux las de s'ouvrir aux pleurs ,
Loin qu'il verse en mon sein l'oubli de mes
malheurs ,

Dans des songes affreux ta mère encor retrouve
Les tourments qu'elle craint , & tous ceux qu'elle
éprouve :

Je commence à sentir , par l'excès de mes maux ,
Que pour moi sur la terre il n'est plus de repos.
Mais des infortunés , qu'un même sort rassemble ,
Ont besoin de se plaindre & de pleurer ensemble :
Loin des Grecs , dont l'aspect m'importune &
m'aigrit ,

Un chagrin moins amer vient troubler mon esprit :

Quand ma douleur se tait , je souffre davantage :
 C'est un poids dont il faut que mon cœur se soulage.
 Tu vois quel joug honteux accable ma maison.
 Le sort remet Cassandre aux mains d'Agamemnon :
 Ta mère va seryir & pleurer dans Ithaque :
 La Grèce , au fils d'Achille abandonne Androma-
 que ;
 Et Pyrrhus... ce nom seul remplit mon cœur
 d'effroi...

Si du meurtre d'Achille il se vengeoit sur toi !
 Il n'a point oublié , qu'épris d'une Troyenne ,
 Son pere a recherché la main de Polixene ,
 Et qu'au lieu d'un hymen qui désarmoît son bras ,
 Achille dans le temple a trouvé le trépas.
 Du crime de Pâris il te croit la complice :
 Et je crains malgré moi sa cruelle injustice.

P O L I X E N E.

Que n'ai je , plus soumise à ces tristes liens ,
 Prévenu ce sortait si funeste aux Troyens ?
 Quand Pâris , s'indignant qu'un honteux hyménée
 Au meurtrier d'Hector joignît ma destinée ,
 M'eût en secret juré que son bras furieux
 Immoleroit Achille aux Autels de nos Dieux ,
 Trop lente à prévenir un si lâche homicide ,
 J'ai long-temps condamné sa vengeance perfide :
 Et cédant à l'horreur qu'Achille m'inspiroit ,
 J'enfermois dans mon sein ce dangereux secret.
 Enfin l'humanité l'emporta dans mon ame :
 Et me dévouant toute au salut de Pergame ,
 Je cours sauver Achille , & j'arrive à l'Autel...
 Pâris avoit déjà frappé le coup mortel.

H É C U B E.

Je dois te pardonner ce funeste silence,
 Qui de l'époux d'Hélène assura la vengeance :

120 HÉCUBE ET POLIXENE,

Du sort qui nous poursuit je reconnois les coups.
Malheureux instrument d'un éternel courroux,
Tu serois malgré toi la celeste colère...

Ah! tout mon désespoir est d'avoir été mère
D'un fils, dont l'attentat perfide & criminel
Arma contre Ilion les vengeances du Ciel!
Que n'avons-nous chassé loin des murs de Pergame,
Et ce Prince adulateur, & sa coupable femme?
La gloire d'Ilion, mes Sujets, mon Hector,
Priam, tous mes enfants existeroient encor:
Tu serois libre, & moi Reine & mère adorée,
Je n'irois pas vieillir seule & déshonorée.

P O L I X E N E.

Laissez de quelque espoir alléger vos douleurs:
Pyrrhus que vous craignez peut me rendre à vos
pleurs.

H É C U B E.

Connois-tu bien Pyrrhus? Tourne les yeux, ma
fille.

Vois ces champs où fut Troie, & songe à ta famille.
Je tais de ce vainqueur les exploits furieux:
Contemple ces débris: ils t'en parleront mieux.

P O L I X E N E.

Lorsqu'inspirant aux Grecs la fougue meurtrière,
Cet ennemi terrible embrasa Troie entière,
Et de tant de Soldats, frappés dans le sommeil,
Par une mort sanglante effraya le réveil:
Lorsqu'implorant en vain les Dieux de la Patrie
Le débile Priam tomba sous sa furie;
L'ombre d'Achille, alors marchant devant ses pas,
Lui demandoit vengeance, & conduisoit son bras.
Mais d'Ilion détruit poursuivra-t-il le reste?

H É C U B E.

C'est ici que d'Achille est la cendre funeste:

Et

Et je voudrois te voir plus loin de ce tombeau.

P O L I X E N E.

Ah ! loin d'appréhender quelque malheur nouveau,
Remercions les Dieux qui vous donnant un maître,
Vous ont du moins choisi le seul digne de l'être ;
Un Roi qui respectant votre âge & votre nom,
Regarde avec pitié la Reine d'Ilion,
Et la laisse en mes bras jusqu'à l'heure cruelle
Où le départ des Grecs doit me séparer d'elle.

H É C U B E.

Tu vois de mes bienfaits le déplorable fruit.
Tu fais que dans nos murs autrefois introduit,
Ce Prince, découvert par la perfide Hélène,
De sa ruse ennemie alloit porter la peine,
Quand de ses meurtriers je désarmai le bras.
Je pouvois tout alors, & je ne pensois pas.
J'étois loin de prévoir qu'un jour ce même Ulysse
Imposeroit des fers à sa Libératrice.
Fut-il jamais un sort plus affreux que le mien ?...
Mais ce brave Antenor, ce généreux Troyen,
Ce digne ami d'Hector, qui promis à ta flamme
À vu tout son espoir mourir avec Pergame :
Que fait-il ? Quel destin l'arrête loin de nous ?

P O L I X E N E.

A mon cœur attendri quel nom rappelez-vous ?
N'est-ce donc pas assez des tourmens que j'endure,
Sans que l'amour encor vienne aigrir ma blessure ?

H É C U B E.

Mais quel bruit vient dans l'ombre effrayer mes
esprits ?

Il redouble, & j'entends de lamentables cris...

On entre...

P O L I X E N E.

Dieux ! que vois-je ?

SCENE II.

HÉCUBE , POLIXENE , ANTENOR ,
SOLDATS.

ANTENOR , *aux Soldats.*

ACHEVEZ ma défaite :
Mon bras est désarmé , que rien ne vous arrête :
Frappez : que craignez-vous ? Dans l'opprobre
où je suis ,
Vous demander la mort est tout ce que je puis.
Arrachez-moi la vie ou rendez-moi mes armes.

POLIXENE,

Est-ce toi dont les cris nous remplissoient d'alarmes ?

HÉCUBE,

Est-ce toi que j'embrasse , ô mon cher Antenor ?

ANTENOR,

Dans quel état vous vois-je , ô mère & sœur
d'Hector ?

HÉCUBE,

Ton épouse est aux fers...

POLIXENE.

Et ta Reine est captive.

HÉCUBE.

Étouffe les transports d'une douleur trop vive :
Ta présence adoucit nos funèbres terreurs
Et de joie en tes bras je sens couler des pleurs.

POLIXÈNE.

Ainsi l'ami d'Hector & le rival d'Achille
 Va sous d'indignes fers baisser un front servile !
 Pyrrhus sera ton Maître !

A N T E N O R.

Ah ! j'avois dans mon sein
 Un vœu plus magnanime , un plus hardi dessein.
 J'étois libre , & voyois marcher sous ma conduite
 Un reste de Troyens échappés par la fuite.
 Ces Guerriers , qu'enflammoit la seule ambition
 De relever ailleurs la gloire d'Illion ,
 Me pressoient de quitter ce malheureux rivage :
 Mais un espoir plus noble échauffoit mon courage.
 « Amis , leur ai-je dit , où portons-nous nos pas ?
 » Est-ce en vain que le Ciel nous sauva du trépas ?
 » Est-ce en vain que le glaive arme nos mains ti-
 » mides ?
 » Vaincus , deviendrons-nous des lâches , des
 » perfides ?
 » Des Héros , qu'Illion cache sous ses débris ,
 » De Priam & d'Hector entendez-vous les cris ?
 » Vous fuyez , vous laissez fleurir d'un joug infame ,
 » Vos veuves , vos enfants , la Reine de Pergame » ?
 Tous s'arment à ces mots : & cachés par la nuit
 Vers le camp de Pyrrhus nous avançons sans bruit :
 Mais soit qu'il ait des miens reconnu le langage ,
 Soit que l'ordre des Dieux s'accorde avec sa rage ,
 Un corps nombreux se jette au-devant de nos pas
 L'épouvante saisit mes plus braves Soldats.
 Et je rappelle en vain d'une voix intrépide
 Ceux que l'ombre & l'effroi faisoient errer sans
 guide.

Je l'avouerai , frappé d'une subite horreur,
 Pour la première fois j'ai connu la terreur,

114 HÉCUBE ET POLIXENE,

Ou plutôt, j'ai senti ce trouble involontaire
 Qui s'empare de l'homme alors qu'il désespère.
 Bientôt les Grecs sur moi fondent de toute part.
 Resté seul, à leurs coups n'opposant que mon dard,
 Je combats, & me fais une large barrière
 D'Ennemis que mon bras étend sur la poussière.
 Enfin, le fer échappe à ma tremblante main :
 Accablé par le nombre, on m'entraîne, & soudain
 On m'annonce qu'il faut partir pour l'esclavage.

(*A Polixene.*)

Mais je bénis les fers qu'avec toi je partage.
 Si les temps sont changés, je suis le même encor :
 Le malheur ne peut rien sur le cœur d'Antenor.

HÉCUBE, à *Polixene.*

Antenor va te suivre, & je pars plus tranquille :
 Je craindrai moins pour toi l'orgueil du fils d'A-
 chille.

SCÈNE III.

IPHISE, HÉCUBE, POLIXENE,
 ANTENOR.

HÉCUBE, à *Iphise.*

MAIS qu'annoncent les pleurs dont tes yeux
 sont troublés ?

IPHISE.

Je vais mettre la mort dans vos cœurs déolés,
 Ulysse, impatient de quitter cette rive,
 Vient auprès de Pyrrhus réclamer sa captive.

HÉCUBE.

C'en est donc fait, ma fille, & le sort envieux
 Ne te permettra pas de me fermer les yeux?
 Au déclin de mes jours quel astre affreux préside?

A N T E N O R.

Opposons au malheur un courage intrépide.

HÉCUBE.

Crois-tu que je survive à nos adieux cruels?

P O L I X E N E.

Voulez-vous m'accabler de vos pleurs maternels?

HÉCUBE.

Ah! ce n'est pas sur moi que je verse des larmes,
 Si jeune encor, c'est toi qui causes mes alarmes;
 Je sens bien qu'à mon âge on n'a plus qu'à mourir.
 Mais je frémis des maux qu'il te reste à souffrir.
 Captive de Pyrrhus, que ton sort m'épouvante!
 D'Achille assassiné je vois l'Ombre sanglante
 De la nuit du tombeau s'élever contre toi.

P O L I X E N E.

Quelque soit le tyran qui me tient sous sa loi,
 S'il sçavoit les chagrins dont votre ame est trou-
 blée,
 S'il entendoit les cris d'Hécube désolée...

HÉCUBE.

Qui moi, mère d'Hector, embrasser les genoux
 Du Grec qui massacra mon fils & mon époux?
 Moi, supplier Pyrrhus? C'est de moi, malheureuse,
 C'est de moi qu'on attend cette prière affreuse?
 Moi, je lui donneroïis, en flattant son orgueil,
 Le barbare plaisir d'insulter à mon deuil?

126 HÉCUBE ET POLIXÈNE,

Si pourtant quelque espoir soutenoit mon courage,
J'irois pour toi, ma fille, essuyer cet outrage.
Mais Achille, en tombant sous les coups de Paris,
A demandé vengeance, & Pyrrhus est son fils.
Je crains tout de ce Roi qui nous hait & nous
brave.

Des bords où je fus Reine il faut partir esclave;
Il faut que loin de vous, sans espoir, sans soutien,
Je m'exile à jamais du rivage Troyen....

Mes enfants, croirez-vous que ces plaines désertes,
Où tout en traits de sang nous retrace nos pertes,
Attirent, malgré moi, mes regards attendris ?

Oui, mon cœur tout entier s'attache à ces débris;
Et quelque trouble affreux qu'ils portent dans
mon ame,

Je sens que j'aime encor les bords où fut Pergame.
C'est là, c'est dans ces champs, aujourd'hui dé-
vastés,

Que s'élevoient nos murs, si fiers, si redoutés.

(*A Polixene.*)

Là, des Rois tes ayeux étoit l'antique asyle.

(*A Antenor.*)

Ici mon cher Hector fut vaincu par Achille;
C'est là que dans son sang nous l'avons vu traîné....

(*A Polixene.*)

Là, ton père en mes bras est mort assassiné....
Je ne puis faire un pas sur ces tristes rivages,
Qu'ils n'offrent à mes yeux d'effroyables images...

Et mon cœur isolé ne peut s'en arracher;
Sur Ilion détruit l'exil me seroit cher....

Mais où vais-je ? Au milieu d'une Cour étrangère,
Où, soigneuse à cacher mes pleurs & ma misère,

Je verrai mes vainqueurs, près de moi triomphants,

De leur fasté orgueilleux accabler mes vieux ans;

Et peut-être forcée à servir mon égale,

Ajoutant par ma honte à sa pompe royale,

Je verrai tous les yeux, sur moi seul arrêtés,

Insulter à mes fers, à mes calamités....

On dira : « Voyez-vous cette fatale Reine,

» Qui porta dans ses flancs le ravisseur d'Hélène ?

» Elle est esclave ! » O mort, viens abrégér mes maux.

ANTENOR.

Ecartez loin de vous ces horribles tableaux.

HÉCUBE.

Ils me suivront par-tout.

POLIXÈNE.

Ulysse vous honore,

Il vous plaint.

HÉCUBE.

Il est Grec, & je le crains encore.

IPHISE, à Hécube.

Ce Prince à vos regards va bientôt se montrer.

POLIXÈNE, à Hécube.

De moi pour un moment osez vous séparer.

HÉCUBE.

Et quel est ton dessein ?

POLIXÈNE.

D'implorer sa clémence

De rappeler vos droits à sa reconnoissance.

HÉCUBE.

Et tu pourras d'un Grec mendier le secours ?

128 HÉCUBE ET POLIXENE,

S'il n'a point oublié que j'ai sauvé ses jours ,
Ta prière , tes pleurs l'attendriront peut-être ;
Peut-être il me plaindra... Mais Ulysse est mon
Maître.

Ce nom seul me révolte , & son inimitié ;
Me seroit moins pénible encor que sa pitié.

A N T E N O R.

Si pourtant de Pyrrhus il désarmoit la haine....

P O L I X E N E.

S'il joignoit vos destins à ceux de Polixène,
Un si noble bienfait seroit-il rejeté ?

H É C U B E.

Hélas ! pardonnez-moi ce reste de fierté.
L'orgueilleux souvenir de ma grandeur passée
Vit encore & vivra toujours dans ma pensée.
Mais puisqu'enfin le sort nous force à supplier,
Aux pieds de nos tyrans va donc t'humilier ;
Cède au tendre penchant de ton cœur trop sensible.
S'il faut que de Pyrrhus l'orgueil soit inflexible,
De mes bras maternels s'il t'ose séparer,
La mort de tant d'horreurs sçaura me délivrer.

I P H I S E.

Ulysse vient.

P O L I X E N E.

Sortez.

H É C U B E.

Sa vue accroît mes peines.
J'ai défendu sa vie , & je suis dans ses chaînes ;
Où m'avez-vous réduite , impitoyables Dieux ?

(Elle sort avec Antenor & Iphise.)

SCÈNE IV.

ULYSSE, POLIXÈNE.

ULYSSE.

D'OU vient qu'Hécube en pleurs se dérobe à mes yeux ?

POLIXÈNE.

C'est moi qui, sur vous seul fondant mes espérances,

Ai voulu, sans témoins, vous peindre les souffrances ;

A son abattement, aux profondes douleurs
Dont un moment d'absence a pénétré nos cœurs,
Jugez du désespoir où nous serons livrées,
Quand l'exil pour jamais nous aura séparées.

ULYSSE.

Reine, elle doit prétendre à la pitié des Rois,
A la mienne sur-tout... Vous connoissez ses droits ;
Mes jours sont un bienfait de votre anguste mère.
Je brûle d'acquitter une dette si chère.

Je l'avouerai, jaloux d'adoucir mes chagrins,
J'avois prié les Dieux de la mettre en mes mains ;
Mes vœux sont exaucés, le Ciel permet qu'Ulysse
Soit à son tour l'appui de sa libératrice.

POLIXÈNE.

Vous ramenez le calme en mon cœur effrayé ;
Il est donc chez les Grecs encor quelque pitié !

N'en foyez point surprise ; Ulyffe a cessé d'être
 Tel que pendant le siège il a dû vous paroître.
 Compagnon de vingt Rois , armés pour Ménélas,
 Jusqu'au sein d'Ilion j'ai porté le trépas ;
 Des Grecs victorieux la vengeance est remplie.
 Ma haine sous vos murs demeure ensevelie.
 Mais les vents , qui fermoient le passage des eaux,
 Vers les champs de l'Aulide appellent nos vais-
 seaux.

P O L I X È N E.

Ainsi l'heure fatale est enfin arrivée ,
 Où des bras de la fille à jamais enlevée ,
 La veuve de Priam va seule & sans appui
 Dévorer dans les fers ses pleurs & son ennui !
 N'adouçirez-vous pas son infortune amère ?
 Au nom de ses bienfaits & de notre misère ,
 Allez trouvez Pyrrhus , & forcez son courroux
 À nous laisser partir avec ma mère & vous.
 Offrez-lui de nos maux une image fidelle ;
 Peignez-lui les chagrins d'une absence éternelle ;
 De nos derniers adieux tracez-lui bien l'horreur ;
 Et , pour mieux exciter la pitié dans son cœur ,
 Montrez-lui d'Ilion la Reine infortunée ,
 Réduite à l'esclavage , à l'exil, condamnée ,
 Sans qu'il lui reste un seul de ses nombreux en-
 fans ,
 Pour l'aider à porter le fardeau de ses ans.
 Quelle ame à ce tableau ne seroit attendrie ?

U L Y S S È.

Il abhorre le sang dont vous êtes sortie ;
 Tous les enfans d'Hécube irritent sa douleur.
 Lui même a demandé pour prix de sa valeur ,

Que du traître Paris la sœur lui fût livrée.

P O L I X E N E.

La prudence d'Ulysse est par-tout révérée.

La Grèce, pour dompter le plus fier de ses Rois,

A souvent emprunté votre éloquente voix :

Atride vous honore, & le bouillant Achille

A vos sages conseils lui-même fut docile.

Si vous avez fléchi le meurtrier d'Hector,

Que n'obtiendrez-vous pas de son fils jeune en-
cor ?

Pour Hécube captive osez tout entreprendre.

U L Y S S E.

Oui, pour prix de mes jours qu'elle a daigné dé-
fendre,

Je dois de votre mère accomplir tous les vœux.

Si l'exil près de vous lui paroît moins affreux,

Si Pyrrhus dans la Cour consent qu'elle vous
suive,

Je laisse entre vos bras mon illustre Captive ;

Et je demande au Ciel, qu'aussi juste que moi,

Pyrrhus n'insulte pas à la mère d'un Roi.

P O L I X E N E.

Quoi, Seigneur, vous pourriez me rendre à sa
tendresse ?

U L Y S S E.

Osez tout espérer du zèle qui me presse.

Juste Ciel, sois mon guide, & couronne mes vœux.

(Il sort.)



S C E N E V.

P O L I X E N E , *seule.*

LA pitié de ce Roi m'est d'un présage heureux.
Allons trouver Hécube; une douleur mortelle
Empoisonne l'instant que je passe loin d'elle.

Fin du premier Acte.



 ACTE II.

 SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, ULYSSE.

P Y R R H U S.

Q U'OSEZ-VOUS proposer ? & puis-je croire
encor

Qu'un Grec plaigne la sœur & la mère d'Hector ?

U L Y S S E.

Vous pensez que les Grecs, comme vous inflexibles,
Aux larmes des vaincus demeurent insensibles.

Tout fier que j'ai paru dans les jours de combats,
Mon cœur à la pitié ne se refuse pas :

J'en ai fait éclater des marques honorables ;

Et loin que d'Illion les restes misérables

M'emportent comme vous à d'indignes fureurs,

D'Hécube dans les fers je respecte les pleurs.

Tant qu'un vent opposé m'arrêtoit sur la rive,

Je n'ai point de sa fille éloigné ma Captive.

P Y R R H U S.

Peut-on s'intéresser aux restes odieux

D'un Peuple si perfide & si haï des Dieux ?

U L Y S S E.

Lorsqu'Hélène dans Troye eût trahi ma vaillance,

134 HÉCUBE ET POLIXENE,

La mère de Paris embrassa ma défense ;
Hécube au fer mortel a dérobé mon sein.

P Y R R H U S.

Et du vainqueur d'Hector son fils est l'assassin !...
Mais jaloux des honneurs que m'accorde la Grèce,
Agamemnon peut-être , implorant votre adresse ,
Voudroit de mes exploits m'ôter le digne prix...
N'a-t-il pas à mon père enlevé Briséis ?...
Si d'un pareil affront il payoit mon service ,
S'il l'osoit.... ce seroit la dernière injustice,
Mais il sçait comme Achille autrefois s'est vengé...
Il craint trop...

U L Y S S E.

Non , Seigneur , il ne m'a point chargé
D'employer , pour fléchir votre haine implacable,
D'une feinte pitié l'artifice coupable.
J'ai consulté mon cœur... Pour plaindre ses pareils,
Ulysse n'a besoin d'ordres ni de conseils.

P Y R R H U S.

Les Troyens nos pareils.... Achille & ma victoire
Couvrent leur nom d'opprobre & le nôtre de gloire.

U L Y S S E.

Mais tout ressentiment devrait être apaisé ;
Ils sont assez punis de ce qu'ils ont osé...
Vaincus , chargés de fers...

P Y R R H U S.

Le ravisseur d'Hélène
A mis entr'eux & nous une éternelle haine.

U L Y S S E.

Quels caprices du sort , quelles bizarres loix.
Forcent les Rois vaincus à servir sous des Rois ?

Aux droits des Souverains n'est-ce pas faire atteinte ?

N'est-ce pas un outrage à leur Majesté sainte ?
 Nous imposons des fers aux Princes détrônés ;
 Montrons que pour servir les Rois ne font pas nés.
 De leurs murs renversés si le sort les exile,
 Offrons-leur près du trône un généreux asyle ;
 Bornons le cours sanglant de nos inimitiés :
 Les torts des malheureux doivent être oubliés.
 Hécube par ma voix redemande sa fille,
 Rendez-lui ce débris d'une illustre famille.

P Y R R H U S.

Moi, vous céder la sœur de l'infâme Paris !
 Nos Rois de leur vaillance ont tous reçu le prix,
 Je garderai le mien.

U L Y S S E.

Si j'avois lieu de croire
 Qu'étouffant les transports d'une fureur si noire,
 Vous dussiez quelque jour, plus juste en vos dou-
 leurs,
 D'Hécube & de sa fille adoucir les malheurs,
 Leur disgrâce m'inspire une pitié si vive
 Qu'à l'instant je pourrois vous céder ma Captive.

P Y R R H U S.

Plût aux Dieux qu'en mes mains la victoire eût
 remis

La veuve de Priam, la mère de Paris !
 Le droit d'humilier cette orgueilleuse femme.
 N'étoit peut-être dû qu'au vainqueur de Pergame.
 Seul je devois punir celle qui dans son flanc
 A porté ce Troyen si fatal à mon sang,
 Ce lâche ravisseur, dont le nom seul m'indigne,
 Du grand fils de Thetis ce meurtrier indigne.

136 HÉCUBE EL POLIXENE,

Qu'Ulyſſe autant que moi reſſente ce plaifir ;
 Puisqu'Hécube eſt à lui , qu'il ſ'en venge à loifir.
 Polixene appartient à ma haine inflexible ;
 Vous aurez de ma haine un exemple terrible.
 Tout le ſang des Troyens fut proſcrit par les
 Dieux ,
 Et la Grèce verra ſi je ſuis forti d'eux.

U L Y S S E.

J'avois cru cependant votre haine apaiſée
 Depuis ce jour fatal où dans Troie embrafée
 Je vous ai vu porter la mort & la terreur.
 On dit qu'en ces moments de défordre & d'horreur
 Une jeune Troyenne offerte à votre vue
 Jetta ſoudain le trouble en votre ame éperdue ;
 Et que de ſon image en ſecret occupé
 Vous chériffez le trait dont vous fûtes frappé.

P Y R R H U S.

Je ne vous cache pas que l'aſpect de ſes charmes
 De mes ſanglantes mains a fait tomber les armes ,
 Et qu'à ma folle ardeur trop prompt à me livrer ,
 Je ſentis tout-à-coup ma raiſon ſ'égarer.
 Mais rougiſſant bientôt de mes lâches foibleſſes
 Je fuiſ , & reprenant mes fureurs vengerelleſſes
 J'échappe à la beauté qui troubloit ma raiſon ,
 Sans avoir même appris ſa naiſſance & ſon nom.
 J'ignore à qui de nous les deſtins l'ont livrée.
 Nulle eſclave à mes yeux ne ſ'eſt-encor montrée...
 Mais quand je la verrois pleurante à mes genoux ,
 J'en atteste le Ciel , Achille , & mon courroux ,
 Quelque ſoit cet objet des feux qui me dominent ,
 Je l'abandonne au ſort que les Grecs lui deſtinent :
 On ne dira jamais qu'eſclave de l'amour ,
 J'ai fait rongir les Dieux à qui je dois le jour.

SCENE II.

PYRRHUS , ULYSSE , CINÉAS ,
UN HÉRAULT D'ARMÉS.

CINÉAS , à *Pyrrhus*.

TOUT s'apprête à quitter les rivages de Troie,
Seigneur, & ce Hérault qu'Atride vous envoie
Annonce que les Grecs, lassés d'un long retard,
Demandent à grands cris le signal du départ.
Tous les Chefs, rassemblés dans la tente d'Atride,
N'attendent plus que vous pour marcher vers l'Au-
lide.

PYRRHUS.

Si le Chef de la Grèce, entouré de ses Rois,
Vent du vainqueur d'Hector honorer les exploits,
Il sera le témoin de la sanglante fête.
Que son ombre demande & que son fils apprête.

ULYSSE.

Mais le divin Achille a reçu dans ces lieux
Les funèbres honneurs qu'on rend aux demi-Dieux.
Quelle est donc la vengeance où Pyrrhus se dil-
pose ?

PYRRHUS.

Vous savez quelle cendre en ce tombeau repose.
De mon père expirant j'accomplirai la Loi.
« Polixène, a-t-il dit, fut promise à ma foi :
» Son frère m'assassine : à mon ombre jalouse,
» De ta main sur ma tombe immole mon épouse »
J'obéirai, mon père !

140 HÉCUBE ET POLIXÈNE,

Tous les faits éclatant m'ont appris les chemins
Qui doivent me conduire au-dessus des humains.
Mais puisqu'enfin le vent vous rappelle en Aulide,
Partez : & de ma part dites au fier Atride
Qu'au lever du Soleil, monté sur ses vaisseaux,
Le vainqueur d'Ilion le suivra sur les eaux.

(*Pyrrhus sort.*)

S C È N E I I I.

ULYSSE, LE HÉRAULT D'ARMES.

U L Y S S E.

C'EST Achille, c'est lui : le même orgueil l'en-
flamme :

Achille tout entier respire dans son ame.

(*Au Hérault.*)

Mais vous, qu'il a chargé d'apprendre au Chef
des Rois.

Quel sang doit de son père honorer les exploits,
Allez, dites aux Grecs le meurtre qu'il prépare,
Ne l'abandonnons pas au courroux qui l'égaré :
D'un opprobre éternel sauvons un fils des Dieux
Par le soin de sa gloire arrêté dans ces lieux,
Avant que dans le sang sa main se soit plongée,
J'oserai tout.

(*Le Hérault sort.*)



SCÈNE IV.

HÉCUBE, POLIXÈNE, ULYSSE, IPHISE.

POLIXÈNE.

SEIGNEUR, d'une mère affligée
Me sera-t-il permis de partager les fers ?

HÉCUBE.

Pourrai-je de ma fille adoucir les revers ?
Avez-vous à Pyrrhus confié nos alarmes ?...
Si j'en crois vos soupirs, il rejette nos larmes.

ULYSSE.

Je ne vous peindrai pas les transports insensés :
Il veut qu'on vous sépare, & c'est en dire assez....

HÉCUBE.

Depuis la mort d'Achille aveuglé par la rage,
Son cœur n'a respiré que vengeance & carnage :
Priam & Troie entière ont péri sous les coups :
Nous servons, & la haine existe encor pour nous.

POLIXÈNE, à Ulysse.

Ma mère pour jamais va donc m'être ravie !

HÉCUBE.

Vous voyez que je touche au terme de ma vie ;
Mes jours sont affoiblis par dix ans de chagrins :
Vous ne jouirez pas long-temps de mes destins.
Ne me séparez point d'une fille que j'aime ;
Que j'acheve en ses bras mon infortune extrême ;
Partez, & laissez-moi, dans mon sort odieux,
Une si chère main pour me fermer les yeux.

142 HÉCUBE ET POLIXÈNE,

U L Y S S E.

Que me demandez-vous. ô mère infortunée ?
 Connoissez de Pyrrhus la vengeance effrénée.
 Fier d'être fils d'un Roi fameux par sa valeur,
 S'il l'égale en courage, il le passe en fureur...
 Mais tuez : frémissiez d'interroger Ulysse.

H É C U B E.

Ah ! Seigneur, de Pyrrhus je connois l'injustice.
 Du vieux père d'Hector il a percé le sein...
 Sil alloit de ma fille être encor l'assassin !
 Vous gémissiez... Votre œil sur ce tombeau s'arrête.

U L Y S S E , à part.

Comment lui déclarer le meurtre qui s'apprête ?

H É C U B E.

Vous ne répondez pas... Au nom des Dieux, Sei-
 gneur,
 Parlez, éclaircissez des soupçons pleins d'horreur.

P O L I X È N E , à Ulysse.

Vous allez déchirer ses entrailles de mère.

U L Y S S E , à Hécube.

Craignez d'ouvrir les yeux sur cet affreux mystère.

H É C U B E.

N'importe, quelqu'il soit, ne me déguisez rien,
 Mon doute est trop cruel.

U L Y S S E.

Vous le voulez, eh bien,
 Sachez que de Paris poursuivant la famille,
 Pyrrhus veut sur ces bords immoler...

H É C U B E.

Qui ?... Ma fille ?

TRAGÉDIE

143

U L Y S S E.

Ce vainqueur implacable a juré son trépas.

P O L I X E N E.

S'il l'a juré, les Dieux ne le permettront pas.

H É C U B E.

Les Dieux!... Ne vois-tu pas quelle barbare joie
Ils se font d'accabler tout ce qui vient de Troye?
N'attends rien d'eux. Mourons.... Il est temps que
la mort

Nous dérobe à jamais aux vengeances du sort.

U L Y S S E.

Vivez, ne craignez pas que Pyrrhus accomplisse
Un vœu si criminel, un si noir sacrifice.

(*A Polixene.*)

Oui, Madame, à ses coups je puis vous enlever;
Je le dois, j'ai sa gloire & vos jours à sauver.
Lui-même, quand le temps aura calmé sa haine,
S'applaudira des soins où la pitié m'entraîne;
Mais un péril si grand ne souffre aucun retard.
Je retourne à Pyrrhus qui pressoit mon départ;
Pour lui mieux déguiser le dessein qui m'arrête,
Feignant de consentir au meurtre qu'il apprête,
Je dirai qu'avec moi nos Chefs seront témoins
De l'hommage qu'Achille exige de ses soins:
Et par cet artifice écartant tout l'ombrage
Que tantôt mes conseils ont dû faire à sa rage,
J'oserai, profitant des ombres de la nuit,
Dérober votre tête au bras qui la poursuit.

(*Ulysse sort.*)



S C E N E V.

HÉCUBE, POLIXENE, IPHISE.

H É C U B E.

L'AI-JE bien entendu ? Quoi ! c'est ce même
Ulyssé ,

Ce Roi, que dans nos murs j'ai sauvé du supplice,
C'est lui qui va te rendre à mes vœux maternels,
Toi, qu'une mort sanglante attendoit aux autels...
Grands Dieux , est-il bien vrai que sa reconnois-
sance

Veuille d'un si grand prix payer ma bienfaisance ?
Je lui devrai donc tout , ta vie & mon bonheur ;
Tu me suivras , pour moi l'exil n'a plus d'horreur.
J'oublierai tous mes maux dans le sein de ma fille ;
Tu vas me tenir lieu de toute ma famille..

P O L I X E N E.

Faut-il que j'abandonne un amant généreux ?
Jè sens que le trépas me seroit moins affreux ;
Entre Antenor & vous mon ame se partage.
Je frémis des périls où ma fuite l'engage ;
Il fut rival d'Achille , & Pyrrhus irrité
Peut sur lui de Pâris venger l'atrocité.
Dois-je au prix de ses jours me soustraire au sup-
plice ?

Je ne puis m'y résoudre , allez , suivez Ulyssé ;
Fuyez , quittez sans moi ce déplorable bord ;
Un Dieu peut me soustraire au glaive de la mort.

H É C U B E.

H É C U B E.

Moi, te fuir! & quel Dieu fléchiroit la colère
 Du lâche meurtrier qui massacra ton père?
 Tu me suivras, ma fille, ou je meurs avec toi.
 Ton cœur pour Antenor témoigne un vain effroi.
 Achille de son sang refuseroit l'offrande;
 Le sang de Polixene est le seul qu'il demande.
 Viens, ou mourons ensemble.

P O L I X E N E.

Eh bien, je vous suivrai;

J'abandonne Antenor, & sens que j'en mourrai.
 Mais que va-t-il penser du cœur de Polixene?
 Comment lui déclarer cette fuite soudaine?
 De quelle ingratitude il me va soupçonner?
 Prévoit-il que jamais je l'ose abandonner?
 Quel exil! quels adieux! combien je les redoute!
 S'il voyoit tous les pleurs que sa perte me coûte!
 Lui dirai-je la mort qu'on m'apprête en ces lieux?

H É C U B E.

Epargnez à vos cœurs de funestes adieux.

P O L I X E N E.

Voulez-vous le priver d'une faveur si chère?

H É C U B E.

Cachons-lui de Pyrrhus le projet sanguinaire.
 Tu connois Antenor.... Impétueux, ardent,
 Et suivant du courroux le conseil imprudent,
 S'il sçavoit que Pyrrhus a menacé ta vie,
 Il voudroit te venger de tant de barbarie.
 Il se perdrait, ma fille, & toi-même avec lui.
 Ulysse nous défend, acceptons son appui.
 Evitons Antenor, c'est moi qui t'en conjure;
 Si tu le vois, l'amour trahira la nature.

148 HÉCUBE ET POLIXÈNE,

P O L I X È N E.

Cesse d'en accuser son amour maternelle...
A la suivre en exil c'est moi qui me résouds.

A N T E N O R.

C'est vous qui sans rougir rompez des nœuds si
doux!

P O L I X È N E.

Sur le plus tendre amour la nature l'emporte,

A N T E N O R.

Et la nature en moi fut-elle la plus forte ?
Jaloux de vous soustraire à d'indignes liens,
J'ai vu couler pour vous le sang de tous les miens...
Plus misérable qu'eux, les fers sont mon partage;
Et quand vous pourriez seule en adoucir l'outrage,
C'est vous qui me fuyez, cruelle... J'espérois
Avoir fait dans votre ame un plus heureux progrès.
Encor, si votre fuite, à mes vœux moins contraire,
Au joug de nos vainqueurs avoit dû vous soustraire...

Mais vous suivez Ulysse, & vous n'aurez enfin
Que changé de tyran, sans changer de destin.

P O L I X È N E.

Je pars. Mais dans mon cœur pourquoi ne peux-tu
lire ?

A N T E N O R.

Eh bien, si la nature a sur vous tant d'empire,
Si la foi des serments ne peut vous arrêter,
Ingrate, faites-moi l'affront de me quitter.
Si telle est de mes soins la triste récompense,
Je verrai votre fuite avec indifférence.
Partez; puisqu'à ce point vous m'osez outrager,
Votre perte n'a rien qui me doive affliger.

Suivez Hécube; allez, fière de votre injure,
 Jouir de mon opprobre & de votre parjure:
 Et moi, si je le puis, de mon cœur offensé,
 J'arracherai le trait dont l'amour l'a blessé.

P O L I X E N E, à Hécube.

Vous l'entendez.

H É C U B E.

Fuyons.

P O L I X E N E.

Ah! que plutôt j'expire....

Où traînez-vous mes pas?... Tout mon cœur se
 déchire.

(Hécube & Iphise l'emmènent.)

A N T E N O R.

Arrêtez... Quels adieux.... Je ne les reçois pas....
 Ciel, si je dois la perdre, avance mon trépas.

(Il suit Polixene.)

Fin du second Acte.



 ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLIXÈNE, ANTENOR.

POLIXÈNE.

OUI, de ma mère enfin j'ai dissipé les craintes.
 Par mes larmes fléchie, & sensible à tes plaintes,
 Hécube me permet de calmer tes douleurs.
 Combien j'ai devoré de chagrins & de pleurs,
 En ce moment fatal, où contrainte au silence,
 Et de tout mourant cachant la violence,
 Je t'ai vu, n'écoutant qu'un doute injurieux,
 Mêler tant d'amertume à nos cruels adieux.
 Je viens de mon départ te découvrir la cause.
 Quelque soit le péril où cet aveu m'expose,
 J'aime mieux, s'il le faut, mourir auprès de toi,
 Que fuir en te laissant des soupçons sur ma foi.

ANTENOR.

Que me dis-tu? je tremble.

POLIXÈNE.

A te perdre forcée,
 J'évite le trépas dont je suis menacée....

ANTENOR.

Quoi! ton sang... Ciel! achève...

P O L I X E N E.

Au pied de ce tombeau,
Le fils d'Achille apprête un attentat nouveau.
Il a juré ma mort, & sa main sanguinaire
M'attend pour m'immoler aux mânes de son père.

A N T E N O R.

Ah ! je l'apprends trop tard... Voilà ton assassिन
Polixene, j'ai mis le poignard dans ton sein...
Oui, c'est moi qui t'immole ; oui, je suis un bar-
bare,
Un traître, un malheureux que la fureur égare,
Qui tombe à tes genoux de remords accablé.

P O L I X E N E.

Quel est ton crime ?

A N T E N O R.

Hélas ! par l'amour aveuglé,
Moi-même au fier Pyrrhus j'ai déclaré ta fuite....
D'étonnement, d'horreur tu parois interdite....
Ah ! s'il est une excuse à cette trahison,
La douleur de ta perte égaroit ma raison.
Je sçais que de Priam l'assassin nous déteste ;
Mais j'étois loin de craindre un meurtre si funeste.
J'ai cru qu'Hécube en pleurs te forçoit à partir ;
A cet exil affreux je n'ai pu consentir.
A travers ta contrainte, à travers ton silence,
J'ai cru voir qu'en ton cœur j'emportoie la balance ;
Et si j'avois permis ce départ malheureux,
J'aurois pensé trahir mes sermens & tes vœux.
Quand pourrai-je expier cette erreur que j'abhorre ?
Mais sur moi sans courroux ton œil se tourne en-
core !

L'auteur de ton trépas ne te fait point horreur !

P O L I X È N E.

Ton cœur m'étoit fidèle, & j'aime ton erreur ;
 Elle est de ton amour la marque la plus chère.
 Mais prends pitié des pleurs que je coûte à ma mère ;
 Dérobons à ses yeux le trépas qui m'attend.
 Pour disposer de moi je n'ai plus qu'un instant.
 Peut-être en ce moment mon meurtrier s'avance ;
 Par un trépas plus prompt prévenons la vengeance.
 Mourons.... J'ai pris ce fer pour me percer le sein,
 Si Pyrrhus de ma fuite apprenoit le dessein.
 Il sçait tout ; il suffit... Mais toi, crains de me suivre,
 Et sans ta Polixène efforce-toi de vivre.

Lorsque ta main chérie aura fermé mes yeux,
 Qu'Hécube par ta voix reçoive mes adieux.
 Dis-lui que de l'amour victime malheureuse,
 J'ai préféré loin d'elle une mort moins affreuse.
 Hécube, si tu meurs, perdra tout aujourd'hui ;
 Survis-moi, sa vieillesse a besoin d'un appui.

A N T E N O R , *en la désarmant.*

Quel est le désespoir où ton ame s'égaré ?

P O L I X È N E.

Épargnons à ma mère un spectacle barbare.
 Que je meure loin d'elle... Ah ! déjà le temps fuit.
 Vois le triste appareil de la mort qui me suit ;
 Vois mon tyran, armé d'un couteau sanguinaire,
 Me traîner, m'immoler au tombeau de son père.
 Vois ce traître à vos yeux me déchirer le flanc ;
 Sur Hécube, sur toi vois rejaillir mon sang.
 Pourras-tu soutenir cette image effrayante,
 Sans qu'il te soit permis de venger ton amante ?
 Tu frémis.... Comme moi, tu sens qu'un prompt
 trépas,
 Préviendroit de Pyrrhus les lâches attentats.

Tu sçais de quelle horreur il sauveroit ma mère ;
 Mais tu crains de permettre une mort nécessaire.
 Hélas ! tes vains refus ne pourront écarter
 Les coups qu'un bras cruel se dispose à porter ;
 Il faut que sous tes yeux ta Polixene meure.
 Tu ne peux retarder sa perte que d'une heure ;
 Tu ne peux à sa vie ajouter qu'un moment ,
 Et tu veux de sa mort accroître le tourment !
 Au nom des Dieux , au nom de la plus tendre mère ,
 Si tu plains sa disgrâce , & si je te suis chère ,
 Si tu veux me prouver l'excès de ton amour ,
 Rends-moi ce fer , ou bien arrache-moi le jour.

A N T E N O R.

Avant que de ta vie un barbare dispose ,
 Pour désarmer sa rage , il n'est rien que je n'ose.
 Tu vivras ; de ce fer que j'ai dû te ravir ,
 Contre ton assassin je sçaurai me servir.
 S'il faut l'aller frapper au milieu de la Garde ,
 Dans ce noble péril Antenor se hazarde.

P O L I X E N E.

Quel espoir insensé t'entraîne à mon secours !
 Tu vas périr.

A N T E N O R.

N'importe.... il faut sauver tes jours.



S C E N E I I.

HÉCUBE, POLIXÈNE, ANTENOR.

H É C U B E , à *Antenor.*

DEMEURE.... Un scélérat a trahi Polixène ;
 Sous le glaive mortel un traître la ramène ;
 Pyrrhus sçait tout.... d'Ulysse on observe les pas :
 Ma fille en le suivant évitoit le trépas.
 Ce Roi de ton épouse avoit pris la défense ;
 Un barbare a trompé son auguste clémence.
 Plus d'espoir , plus d'appui ; ma fille va périr....
 Tout est perdu.... Quel monstre a donc pu nous
 trahir ?

Quel lâche avec Pyrrhus agit d'intelligence ?...
 Je reconnois un Grec à ce trait de vengeance.
 Va, cours, cherche ce traître, auteur de son trépas ;
 Venge-la, venge-nous... Mais non, retiens ton bras.
 Il faut que de ma main le perfide périsse :
 Laisse à mon désespoir le soin de son supplice.
 Tu ne me réponds pas....

P O L I X È N E.

Son silence , ses pleurs....

H É C U B E.

Que veux-tu dire ? ach . ve... éclaircis mes terreurs ;
 Parle.

P O L I X È N E.

Hélas !

A N T E N O R.

Pouvez-vous si long-temps méconnoître
 L'auteur de son trépas, ce barbare, ce traître ?...

HÉCUBE.

Qui ? toi !

ANTENOR.

Voilà le sang que vous vouliez verser...
Frappez, voilà le sein qu'Hécube doit percer.
Sauvez-moi par pitié de l'horreur qui m'accable.

POLIXENE.

Son cœur est innocent....

HÉCUBE.

Tu meurs, il est coupable.

ANTENOR.

Oui, je le suis, frappez; vengez-vous d'un cruel.

HÉCUBE.

Ah! malheureux....

POLIXENE, à *Antenor*.

Pardonne à son trouble mortel....

Si sa douleur l'emporte à quelque plainte amère,
Ne t'en afflige pas, & songe qu'elle est mère.

ANTENOR, à *Polixene*.

Laisse gémir son cœur justement courroucé:
De ses cris maternels bien loin d'être offensé,
Que ne puis-je expier ma funeste imprudence !

(*A Hécube.*)

Si de ma trahison vous demandez vengeance,
Vous l'obtiendrez bientôt.... Mais avant de mourir,
J'ai des devoirs plus grands, plus sacrés à remplir;
Pour sauver votre fille, un seul parti me reste,
J'attends le succès de la bonté céleste;
Les Dieux n'ont point sans doute ordonné son
répas.

Du fer le la vengeance ils ont armé mon bras.

156 HÉCUBE ET POLIXENE,

(*A Polixene.*)

Oui , j'irai de Pyrrhus trancher l'indigne vie ,
J'y cours ... & de ma mort si sa perte est suivie ,
Mourant pour te sauver , je mourrai trop heureux.

(*Il sort.*)

P O L I X E N E .

Arrête... Mais il fuit... Il va se perdre... O Dieux !
Suivons ses pas , courons , prévenons sa ruine...

S C E N E III.

H É C U B E , P O L I X E N E .

H É C U B E .

LAISSE , laisse éclater l'ardeur qui le domine.
Je ne sçais quel espoir s'est glissé dans mon sein...
Mais, ma fille, en ce fer, qui vient d'armer la main,
J'ai cru voir l'instrument des vengeances célestes.
Qui sçait si d'Ilion les misérables restes,
N'ont pas enfin des Dieux fatigué le courroux ?

P O L I X E N E .

Puissé-je recevoir le dernier de leurs coups !

H É C U B E .

Qui sçait si d'Antenor la main n'est pas choisie
Pour punir nos tyrans & pour venger l'Asie ?
Ah ! que j'aurois de joie à déchirer le flanc
Du monstre qui poursuit le reste de mon sang !
Mais on vient...



SCÈNE IV.

HÉCUBE, POLIXÈNE, CINÉAS,
SOLDATS.

CINÉAS, *aux Soldats.*

DE la fille à l'instant séparée,
Qu'entre les mains d'Ulysse Hécube soit livrée.

HÉCUBE.

O jour du crime!

POLIXÈNE.

O Ciel!

CINÉAS, *aux Soldats.*

Vous, que la sœur d'Hector
Soit conduite au lieu même où l'on garde Antenor.

HÉCUBE.

Qu'entends-je?

POLIXÈNE.

Ainsi le sort a trompé la vengeance!

CINÉAS.

Les Dieux ont de Pyrrhus embrassé la défense.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'un perfide assassin.
Du plus grand de nos Rois eût tranché le destin.

HÉCUBE.

Les Dieux se plaisent donc à voir la tyrannie,
Triomphante toujours & toujours impunie!
Rassurés par les maux que nous avons soufferts,
A quelque ombre d'espoir nos cœurs s'étoient
ouverts.

S C E N E V I.

U L Y S S E , H É C U B E , I P H I S E

U L Y S S E.

PARDONNEZ, si ma voix d'un soin cruel
chargée,
Vient redoubler le deuil où je vous vois plongée;
Pyrrhus veut qu'à l'instant j'abandonne ces lieux.

H É C U B E.

Et vous vous soumettez à cet ordre odieux !

U L Y S S E.

Que n'ai-je point tenté pour fléchir sa colère ?

H É C U B E.

Si vous avez pitié de la plus tendre mère,
Si vous plaiguez le sort qui me force à servir,
Vous me rendrez le bien qu'on cherche à me ravir.
Ma fille... Vous sçavez le coup qu'on lui prépare:
Pyrrhus... Mon sang se glace au nom de ce barbare...
C'est peu de vous survivre, ô mon époux, mes fils,
Troyens, qui reposez sous ces sanglants débris,
Vous êtes morts sans honte en mourant avec Troye.
Aux mépris du vainqueur vous n'êtes point en
proie ;
Votre ombre, libre & pure, est entrée aux Enfers,
Et nous avons vécu pour mourir dans les fers !

U L Y S S E.

Quand j'ai de votre fille embrassé la défense,

J'espérois que , touchés de ma reconnoissance ,
Les Dieux vous permettroient d'en recueillir le
fruit.

O Reine , cet espoir n'est pas encor détruit.
Ce meurtre , que de loin Pyrrhus croit légitime ,
Observé de plus près , peut lui paroître un crime.
Vos reproches pourroient adoucir sa fureur ;
Venez , de son exil j'adoucirai l'horreur.

H É C U B E.

Que me proposez-vous ?... Où veut-on qu'exilée
J'aïlle traîner le poids d'une vie isolée ?
Sans cesse rappelant à mon cœur éperdu ,
Et ce que j'ai souffert , & ce que j'ai perdu ,
N'emportant que des fers de Troye ensevelie ,
Seule & cachant au jour ma vieillesse avilie ,
Remplissant l'air de cris & la terre de pleurs ,
Je vivrai seulement pour sentir mes malheurs.
Ah ! ne me laissez pas des jours que je déteste.
Quittez une pitié qui vous seroit funeste ;
Craignez pour vous le sort que je traîne après moi ;
La mère de Paris doit vous remplir d'effroi.
Si vous voulez en paix jouir de mes disgraces ,
Ne me contraignez point à marcher sur vos tra-
ces....

Ou bien tremblez qu'Hécube , esclave à vos côtés ,
Ne vous accable tous de ses adversités.

U L Y S S E.

Avez-vous oublié que votre bienfaisance
Ecarta de mon sein le fer de la vengeance ?
La veuve de Priam , chère à tous mes Sujets ,
Recevra dans ma Cour le prix de ses bienfaits :
Mon épouse & mon fils vous traiteront en Reine ;
Venez.

162 HÉCUBE ET POLIXENE,

H É C U B E.

Qui moi , vous suivre & perdre Polixene?
 Moi partir , quand ma fille est traînée à l'Autel,
 Quand son sang va couler sous le couteau mortel!
 Puis-je l'abandonner?... Non, non, je suis sa mère;
 Et pour sauver ses jours la mort me sera chère.
 Guidez-moi vers Pyrrhus ; ... & puisqu'il veut du
 sang ,
 Qu'il vienne le chercher dans ce malheureux flanc.
 Allons....

U L Y S S E.

Que faites-vous ?

H É C U B E.

C'est en vain qu'on m'arrête.
 Il me verra ; je cours lui présenter ma tête.
 Ma fille dans ce camp n'a que moi pour appui.
 Je sçais quel est Pyrrhus ; j'ai tout perdu par lui :
 Ses mains fument encor du sang de ma famille ;
 Mais enfin je suis mère , & pour sauver ma fille ,
 J'oserai tout.... Pyrrhus évite en vain mes yeux ;
 Je ne sortirai point de ces funèbres lieux ,
 Sans l'avoir supplié d'épargner sa victime.
 On n'est point à son âge endurci dans le crime.

U L Y S S E.

Allons plutôt d'Atride implorer le secours ;
 Venez : de votre fille il peut sauver les jours.

H É C U B E.

Eh bien , portez vos pas à la tente d'Atride.
 Il est Roi , je fus Reine , & si l'honneur le guide,
 Pourra-t-il sans frémir envisager les maux
 Où la perfide Hélène a plongé ses égaux ?...

Moi, je cours à Pyrrhus... Mes cris, mes pleurs,
mon âge;

D'un jeune audacieux pourront fléchir la rage...

Ou s'il faut que d'un père il venge le trépas,

Qu'il ne frappe que moi... Je ne m'en plaindrai
pas.

J'aurai près de ma fille une mort moins cruelle,

Et mon dernier soupir fera du moins pour elle.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHUS, *soul.*

OUI, tes ordres sacrés vont être enfin remplis ;
Mon père !... Mais quel trouble agite mes esprits ?
Quelle secrète voix parle à mon ame émue ?
Quel remords la saisit d'une horreur inconnue ?
Quel Dieu puissant retient mon bras prêt à frapper ?

Mais d'un coupable effroi devrois-je m'occuper ?
A l'ombre de mon père il faut une victime :
Achille l'a voulu... Ce ne peut être un crime :
Il s'indigne déjà de me voir reculer...

Ah ! peut-être on l'eût vu lui-même se troubler,
S'il avoit dû frapper une esclave tremblante
Qui présente au couteau sa tête obéissante :
Oui : ce bras si terrible , à vaincre accoutumé,
Par les pleurs d'une femme eût été défarmé...
N'importe : il faut venger l'assassinat d'un père,
Ne songeons qu'à remplir sa volonté dernière...
Mais Hécube vers moi porte ses pas tremblants,
O mon père ! soutiens mes esprits chancelants,
Chère ombre , fais passer ta haine dans mon ame :
Rends-moi sourd à ses cris...

SCÈNE II.

HÉCUBE, PYRRHUS, IPHISE.

HÉCUBE.

QUELLE prière infâme!
Fils du plus fier des Grecs...

PYRRHUS.

Je me règle sur lui,

HÉCUBE.

Pyrrhus en cruauté le surpasse aujourd'hui.
Mais veux-tu suivre enfin les traces de ton père ?
Imite sa clémence , & non pas sa colère.
Rappelle à ton esprit , ce jour où mon époux ,
Du meurtrier d'Hector embrassa les genoux.
Achille a-t-il pu voir , d'un œil inexorable ,
Le désespoir d'un Roi , d'un père misérable ,
Oubliant à ses pieds & son âge & son rang ,
Baignant de pleurs la main teinte encor de son
sang ,
Et réclamant d'un fils les déplorables restes ?...
Achille , dépouillant ses vengeances funestes ,
Consoloit de Priam le paternel ennui ;
En lui rendant Hector , il pleuroit avec lui.
Mais toi , qu'on vit trancher , d'une main forcenée ,
La tête d'un vieillard , qu'un autre eut épargnée ,
Ton orgueil s'applaudit de nous voir à tes pieds
Courber en suppliant nos fronts humiliés...
Et bourreau de ma fille...

Achille le commande.

H É C U B E.

Quand vos Dieux ont besoin d'une sanglante
offrande ,

Vos Dieux ordonnent-ils que du sang des mor-
tels

Un Prêtre furieux profane leurs Autels ?

Si ton père aujourd'hui s'arme contre le crime ,

A ses manes vengeurs s'il faut une victime ,

Eh bien , j'en connois une , auteur de son trépas ,

Auteur de tous nos maux , & qu'on ne punit pas...

C'est Hélène... Voilà l'exécration furie ,

Le monstre , à qui ton bras doit arracher la vie.

P Y R R H U S.

Par la main de Pâris mon père fut frappé.

H É C U B E.

Dans ce lâche complot nous n'avons point trempé ;

Mon époux , mes enfants , mes sujets , Troie en-
tière ,

N'ont-ils pas expié la mort de votre père ?

P I R R H U S.

Reine , si vous pleurez vos fils & votre époux ,

Dans Argos , dans Micène , on pleure comme
vous.

Si Pâris avoit eu la généreuse audace

De défier Achille , & de le vaincre en face ,

En supposant qu'ainsi l'eussent voulu les Dieux ,

Car Achille aux combats ne pouvoit craindre
qu'eux ,

J'aurois marqué peut-être un terme à ma colère.

Mais au pied des Autels assassiner mon père ;

Ce meurtre est à mes yeux le plus noir des forfaits ;

Et mon cœur indigné ne l'oubliera jamais.

HÉCUBE.

Le courroux seul d'Achille a passé dans ton ame...

En triomphant d'Hector, il a vaincu Pergame,

Et toi, tu l'as détruite... Assassin d'un vieillard,

Viens au sein de ma fille enfoncer le poignard,

Et si ce n'est assez, sur l'Autel sanguinaire,

Immole, frappe ensemble & la fille & la mère,

Frappe-moi de la main qui perça mon époux...

PYRRHUS.

Il est mort dans le Siège.

HÉCUBE.

Il est mort par tes coups.

PYRRHUS.

Plaignez-vous de sa perte aux Dieux, dont la colère

M'excitoit à venger le trépas de mon père.

HÉCUBE.

Je ne m'en plains qu'à toi, qui ne rougissant pas

D'associer les Dieux à de tels attentats,

Oses t'autoriser du Ciel qui te protège

Pour être sans remords barbare & sacrilège.

Et c'est toi que les Grecs, pour prix de tant d'exploits,

Ont nommé, digne fils du plus grand de leurs Rois !

C'est là Pyrrhus ! voilà ce vainqueur de Pergame, Meurtre d'un vieillard, & bourreau d'une femme !

Troye a rendu les Grecs trop fiers, trop inhumains ;

68 HÉCUBE ET POLIXÈNE,

Vous triomphez : nos murs sont tombés sous vos
mains ;

Mais leur ruine affreuse auroit dû vous instruire
A quoi tient le destin d'un Prince & d'un Empire.
Si leur chute est le fruit de dix ans de combats,
Souvent l'adversité s'avance à plus grands pas ;
Peut-être elle vous suit. A force d'injustices,
N'irritez pas les Dieux qui vous sont si propices.
Le Ciel, qui fait les Rois, les montre à l'Univers,
Aujourd'hui sur le Trône, & demain dans les fers.
Pyrrhus, vous êtes Roi. Plus on a de puissance,
Moins on doit écouter la voix de la vengeance ;
Sur vous la Grece entière a les yeux attachés,
Et les crimes des Rois ne sont jamais cachés.
Orgueilleux d'être issu d'une race divine,
Voulez-vous confirmer votre illustre origine ?
Pardonnez : la clémence élève au rang des Dieux
L'homme, que la nature a placé si loin d'eux.

P Y R R H U S.

Je vous plains : mais au Ciel il faut que j'obéisse.
Partez, ne voyez pas ce fatal sacrifice.

H É C U B E,

Monstre, de mon départ tu presses le moment,
Et c'est moins par pitié que par ressentiment.
Va, j'ai lu dans ton cœur. Plein d'indignes alarmes,
D'Hécube au désespoir tu redoutes les larmes ;
De mes cris maternels tu crains d'être obsédé ;
Ma présence te gêne... & ton trouble est fondé.
Oui, j'attendrai ma fille à cet Autel impie,
Tu verras ce que peut une mère en furie ;
Fais venir ta victime à cet affreux tombeau,
Tu trouveras Hécube entre elle & son bourreau.
Mais je te vois frémir ; tu me caches tes larmes...

A ce généreux trouble , à ces nobles alarmes ,
 Je reconnois enfin le vrai sang de Thétis.
 Achille en grandeur d'ame est vaincu par son fils.
 Non : je ne rougis plus d'implorer ta clémence ,
 J'abaisse devant toi mes ans & ma naissance ,
 La veuve de Priam embrasse tes genoux ,
 Hécube est à tes pieds..

P Y R R H U S.

O Reine ! levez-vous.

H É C U B E.

Eh bien , contre mon sang n'avez-vous plus de
 haine ?

P Y R R H U S , à part.

O mon pere !

S C È N E I I I.

POLIXENE, PYRRHUS, HÉCUBE, IPHISE,
 CINÉAS, SOLDATS.

H É C U B E.

VENEZ , ma chère Polixene ;
 Chassez l'effroi mortel qui remplit votre sein ;
 Pyrrhus enfin rougit d'être un vil assassin.
 Il se trouble , il se tait ; nous vaincrons sa colère.
 Dans son abaissement imitez votre mère ;
 Perdez tout souvenir de votre état passé ;
 Achevez par vos pleurs ce que j'ai commencé.
 Portez les derniers coups à son ame attendrie.

H

170 HÉCUBE ET POLIXENE,

POLIXENE, à *Pyrrhus*.

S'il est vrai que *Pyrrhus*, désarmant sa furie,
Plaigne notre infortune, & ne se sente pas
La force d'accomplir l'arrêt de mon trépas,
Vous savez qu'il me reste un époux, une mère;
Ne nous séparez point, joignez notre misère;
Je suis le seul espoir d'Hécube & d'Antenor,
Et le jour avec eux peut m'être cher encor...
Vous détournez les yeux.. Vous gardez le silence..
Ah! si je dois d'Achille assouvir la vengeance...

PYRRHUS, à *Polixene*.

Madame, il est trop vrai que mon père & les
Dieux...

(à part.)

Mais que vois-je? Quels traits viennent frapper
..... mes yeux?

Quelle ardeur mal éteinte en mon cœur se ranime?
Tous mes sens ont frémi... Voilà donc ta victime,
O mon père!... je sens que je vais te trahir...

(*A Cinéas.*)

Cette fille de Rois, que je devois haïr,
Cette sœur de Paris, que ma juste colère
Destinoit pour victime aux mânes de mon père,
Est la même beauté qui s'offrit à mes yeux,
Quand Priam expira sous mes coups furieux...
Tu fais de quelle ardeur elle embrâsa mon ame,
Mais cachez devant elle & ma honte & ma
flamme.

Prends pitié de mon trouble; écarte loin de moi
Cet objet d'un amour qui me remplit d'effroi.

HÉCUBE.

Ma fille, tu le vois, haine, mépris, vengeance,
Tous les ressentiments font place à l'indulgence.

Des coups qu'il apprêtoit si Pyrrhus a frémi,
Pyrrhus ne sera point généreux à demi.

(*A Pyrrhus.*)

Vous me rendez ma fille... elle va sur mes traces
M'aider à supporter mes affreuses disgraces.

Qu'à loisir dans son sein mes pleurs puissent couler,
L'esclavage n'a rien qui me fasse trembler.

Qu'on ne me parle plus de Trône & de puissance.
Ces dangereux présents, que nous fait la nais-
sance ,

De ce cœur maternel n'attachent plus les vœux ;
Ma fille est tout l'honneur , tout le bien que je
veux.

Appuyez sur ses bras ma débile vieillesse ,

Et de sa piété consolez ma tristesse ,

Voix mes enfans revivre en ses aimables traits ,

Voilà ma seule gloire , & mes plus chers souhaits.

P Y R R H U S.

Vous voyez trop , Madame , au trouble qui me
presse ,

A quel point son péril m'alarme & m'intéresse ;

Moi-même je frémis d'interroger mon cœur ,

Et je crains ma faiblesse autant que ma fureur.

Il faudra que je sois sacrilège & barbare.

De ce gouffre d'horreurs où la pitié m'égare ,

Laissez-moi rappeler mes esprits incertains ;

Et puissent de moi seul dépendre vos desins.

H É C U B E.

Ah ! Seigneur , à la mort si ma fille est ravie ,

Troye en cendre , le joug où je suis asservie ,

Et Priam , & ces bords de mon sang inondés ,

Je vous pardonne tout , si vous me la rendez.

(*Elle emmène sa fille.*)

H ij

172 HÉCUBE ET POLIXÈNE,
PYRRHUS, à Cinéas.

Allez : que dans ma tente avec soin renfermée,
On cache la victime aux regards de l'Armée.

(Cinéas sort avec les Soldats.)

SCÈNE IV.

PYRRHUS, seul.

AMOUR, fatal amour, quel est donc ton pouvoir ?

Que devient ma vengeance ? Et ce sacré devoir
Qu'à son dernier soupir me prescrivit Achille,
Le trahirai-je ?... Epris d'une flamme fervile,
Dois-je immoler ma gloire à des lâches transports ?
Ai-je oublié ma vie & le sang dont je fors ?

Est-ce près de la tombe où repose mon père,
Que de son assassin la sœur doit m'être chère !
Impénétrables Dieux, ce sont là de vos coups !
Si l'amour dont je brûle étouffe mon courroux,
D'Achille contre moi je soulève les mânes...
Peut-être s'indignant de mes ardeurs profanes,
Son ombre en ce moment maudit un fils ingrat,
Qui n'ose de Paris venger l'assassinat...

Mais l'amour qui m'attache à la sœur de ce traître,
N'est pas ce qui la sauve... Avant de la connoître,
Mon ame, par Hécube ouverte à la pitié,
Avait déjà perdu sa fière inimitié...

O mon père, pardonne au transport qui m'agite !
Si du trouble où je suis ta grande ombre s'irrite,
Parle, viens m'éclairer... Assis au rang des Dieux,
Tu dois dans ta vengeance être juste comme eux !

SCÈNE V.

PYRRHUS, ULYSSE, CINÉAS.

PYRRHUS, à Ulysse.

TOUS vos vœux sont remplis... ma haine est
expirée.

Polixène au trépas ne sera point livrée.

U L Y S S E.

J'aime à voir qu'un héros, fameux par tant d'ex-
ploits,

De la compassion n'étouffe plus la voix,

Et sur lui-même enfin remportant la victoire,

Se donne des vertus qui manquoient à sa gloire.

Mais, Seigneur, sur ces jours, par Achille prof-
crits,

Calchas a prononcé... Cette sœur de Paris

N'a point encor du Ciel épuisé la vengeance.

P Y R R H U S.

Que dites-vous ? Des Dieux quelle est donc la
Sentence ?

Faut-il venger mon père ?

U L Y S S E.

Atride & tous les Rois,

Du sort de Polixène informés par ma voix,

Jugeant ainsi que moi ce meurtre illégitime,

S'encourageoient l'un l'autre à sauver la victime ;

A ne point endurer qu'un pareil attentat

Des exploits de Pyrrhus obscurcît tout l'éclat,

H iij

Qui moi!... Mais à Calchas & même au fier Atride
 Vous pouvez annoncer la pitié qui me guide;
 N'oubliez pas sur-tout de rappeler les droits
 Que j'ai sur la Troyenne asservie à mes loix.
 Allez. Sur l'intérêt, que son péril m'inspire,
 Je ne m'explique pas... Mais avant qu'elle expire,
 Tous les Grecs me verront voler à son secours,
 Ou d'autres que Calchas auront proscriit ses jours.

U L Y S S È , *en sortant.*

Dieux, détournes les coups que son orgueil pré-
 pare !

S C E N E V I.

P Y R R H U S , C I N É A S.

C I N É A S.

Q U E L L E erreur vous séduit, quel courroux
 vous égare ?

Amant d'une Troyenne, avez-vous oublié
 Qu'un rival à son sort est pour jamais lié ;
 Qu'Antenor dans les fers règne sur Polixène ?

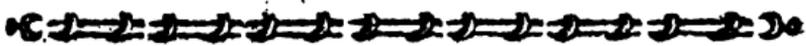
P Y R R H U S.

Je sens trop qu'à ce titre il mérite ma haine ;
 Si j'en croyois l'ardeur dont je suis enflammé,
 J'irois au même instant le punir d'être aimé.
 Mais suspendons les coups de ma jalouse rage.
 Antenor est aux fers.... L'amante qui m'outrage.
 N'a plus devant ses yeux que l'exil ou la mort.

De la haine pour moi je connois le transport ;
Mais quand elle apprendra qu'étouffant ma colère ,
J'ose trahir pour elle & la Grèce & mon père ,
Que du sein de l'opprobre à ses jours réservé ,
Ma main la place au trône où je suis élevé ,
Entre un esclave & moi crois-tu qu'elle balance ?
Crois-tu que de ses vœux la fatale imprudence
Préfère , en ce jour même où je lui fers d'appui ,
A l'Empire avec moi l'esclavage avec lui ?
Mais j'ai pour la fléchir une arme encor plus sûre ;
C'est mon rival. Son sang lavera mon injure ,
Si , pour sauver ses jours , ma Captive à l'instant
Ne soucrit à l'hymen où mon amour prétend.
O toi , seul confident des feux qui me dévorent ,
Il faut les taire , il faut que tous les Grecs ignorent
Qu'une esclave Troyenne , une sœur de Paris
A dans un tel délire égaré mes esprits :
Et si tu prends pitié de l'ardeur qui m'anime ,
Il faut m'aider sur-tout à sauver la victime....
Préviens Ulysse ; allons , que mon camp soit armé ,
Et que vers ce tombeau tout accès soit fermé.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, POLIXENE, GARDES.

PYRRHUS.

VENEZ, & dissipez l'effroi qui vous égare :
 Envain contre vos jours Ulysse se déclare.
 Tandis que de Calchas irritant le courroux,
 Son zèle pour les Dieux l'arrête loin de nous,
 Je dois, sur la pitié dont mon âme est atteinte,
 Eclaircir votre doute & vous parler sans feinte :
 Pour défendre vos jours tout mon camp s'est armé.
 Mais ce vif intérêt, dont je suis enflammé,
 Cette ardeur de me joindre au péril qui vous tou-
 che,

N'attend pour éclater qu'un mot de votre bouche.
 Si vous le prononcez favorable à mes vœux,
 Je puis braver pour vous & la Grèce & les Dieux.
 Connoissez-moi : sachez l'espoir dont je m'enivre.

Vous m'avez vu, Madame, ardent à vous pour-
 suivre,

Par la flamme & le fer ravager Ilion.

Vous m'avez vu, constant dans mon aversion,
 M'applaudir de sa chute & de l'exil funeste,
 Où de ses défenseurs nous entraînons le reste.

Mais ce pouvoir secret, ce charme impérieux,
 Dont la beauté séduit les mortels & les Dieux,
 Ce dévotement de l'ame à l'objet qu'elle adore,
 Ce délire des sens, ce feu qui nous dévore,
 L'amour, dont vos périls augmentent le poison,
 N'avoit pas jusqu'alors égaré ma raison.

Depuis ce jour, dirai-je ou funeste ou propice ?
 Que du meurtre d'Achile expiant l'injustice,
 Priam presque à vos yeux expira sous mes coups :
 Sçachez qu'avec fureur mon cœur brûle pour vous ;
 Que renfermant mes feux dans l'ombre du silence,
 J'ignorois à quel sang vous deviez la naissance,
 Et qu'en secret souvent j'ai conjuré les Dieux
 De veiller sur des jours qui m'étoient précieux.
 Si votre éloignement m'a coûté tant d'alarmes,
 Madame, concevez & mon trouble & mes larmes ;
 Lorsque j'ai retrouvé l'objet de mon amour
 Dans celle à qui ma main devoit ôter le jour.
 Je ne vous dirai pas l'effort que j'ai dû faire,
 Pour trahir la vengeance où m'entraînoit mon père ;
 Je vous tais les périls que j'attire sur moi ;
 Vos jours sont en danger, c'est tout ce que je vois
 Mais quand j'imole tout au soin de vous défendre,
 Peut-être il est un prix où j'ai droit de prétendre.
 Je suis vainqueur, je règne, & vous êtes aux fers ;
 Vous pouvez à ma gloire égarer vos revers.
 Fille de Roi, portez vos vœux jusqu'à l'Empire ;
 Captive sur ces bords, soyez Reine en Épire,
 Rentrez avec éclat au rang de vos ayeux ;
 Venez, & que l'hymen nous unissant tous deux,
 Etouffe pour jamais la discorde & la haine
 Que sema parmi nous le ravisseur d'Hélène.

P O L I X E N E.

Est-ce vous qui parlez ? Quoi ! quand d'Hécube en
 pleurs,

H vj

180 HÉCUBE ET POLIXÈNE,

Écoutant la prière, & calmant nos douleurs,
 Vous condamniez Achille & sa rage homicide,
 La seule humanité n'étoit pas votre guide ?
 La pitié, ce transport si digne d'un héros,
 Ne vous avoit pas seule attendri sur nos maux ?
 De vos soins indulgents l'amour étoit la cause !
 Songez-vous à la loi que votre orgueil m'impose ?
 Si vous avez d'Achille oublié le trépas,
 Ne vous souvient-il plus de tous vos attentats ?
 Le meurtre de Priam, l'embrâsement de Troie,
 L'esclavage où vous seul nous avez mis en proie,
 Enfin tous nos revers, & présents & passés,
 Dans le fonds de mon cœur sont pour jamais tracés.

P Y R R H U S.

Si j'avois consulté la fureur vengeresse
 Qu'alluma votre frère entre Troie & la Grèce,
 Les ravages, le sang que son crime a coûté,
 Et l'attentat perfide où son bras s'est porté,
 J'eusse étouffé peut-être un transport téméraire
 Qui trahit à la fois ma patrie & mon père.
 Mais tous vos Chefs sont morts, vos murs anéantis ;
 Ces champs fument encor du sang des deux partis :
 Ainsi que nos regrets, nos pertes sont égales :
 Si vous voulez un terme à nos haines fatales,
 Vivez, montez au trône, & dans ce même jour
 Tous mes ressentiments feront place à l'amour.

P O L I X È N E.

Vous me croiriez vous-même indigne de la vie,
 Si je la fâchetois par tant d'ignominie.
 Seigneur, j'ai vu de près le rang que vous m'offrez ;
 Mais quelque soit l'opprobre où mes jours sont li-
 vrés,
 Je le préfère au trône où votre amour m'appelle.

TRAGÉDIE.

181

Digne de ma naissance , à mes ayeux fidelle ,
Je finirai mes jours dans la captivité ,
Plutôt que d'en sortir par une lâcheté.

P Y R R H U S.

Si j'en crois cependant cette douleur amère
Que vous cauoit tantôt l'exil de votre mère,
Pour partager le joug où son sort est lié,
Votre amour filial eût tout sacrifié:
Soyez de ses destins arbitre souveraine;
Ne souffrez pas qu'Ulyssé à sa suite l'entraîne;
Consentez à l'hymen où prétendent mes feux;
Je romps les fers d'Hécube , & la rends à vos vœux.

P O L I X E N E.

Dans quelle erreur vous jette une aveugle ten-
dresse?

Quand tout condamne ici la pitié qui vous presse,
Lorsqu'Ulyssé , Calchas , l'Armée & tous les Rois
Demandent que d'Achille on remplisse les loix,
Vous parlez de soustraire Hécube à l'esclavage?

P Y R R H U S.

Où , si de mes bienfaits votre main est le gage,
Ulyssé m'est connu , je sçais par quels moyens
On peut ravir au joug la Reine des Troyens;
Pour payer sa rançon , j'abandonne avec joie
Les dépouilles & l'or que j'emporte de Troye.

P O L I X E N E.

Je veux que de cette offre Ulyssé soit flatté;
Mais sçachant à quel prix on met sa liberté,
Hécube sera-t-elle assez foible , assez lâche,
Pour souffrir que l'hymen à mon sort vous attache?
Son cœur n'est point flétri par les calamités;
Et si l'éclat du rang que vous me présentez.

182 HÉCUBE ET POLIXÈNE,

Avoit pu m'éblouir... C'est alors qu'intrepide,
 Ma mère, ne prenant que sa fierté pour guide,
 Oseroit effacer, dans mon sang odieux,
 L'affront qu'un tel hymen feroit à mes ayeux.
 Vous le voyez, Seigneur, une trop juste haine
 Sépare pour jamais Pyrrhus de Polixène :
 Ne la démentez point ; étouffez un amour
 Trop indigne du sang qui vous donna le jour :
 Oubliez de Paris la sœur infortunée,
 Et laissez-la remplir sa triste destinée.

P Y R R H U S.

Je vous entends, je vois d'où partent vos refus.
 Vous ne me parlez pas du rival de Pyrrhus,
 De l'Esclave insolent qui règne sur votre anc.

(*Aux Gardes.*) (*A Polixène.*)

Qu'on m'amène Antenor.... Avouez-le, Madame,
 C'est lui seul qui vous tient sous son indigne loi ;
 De lui seul vient l'horreur que vous avez pour moi.
 Sans lui j'aurois fléchi votre orgueil téméraire.

P O L I X È N E.

Ce Troyen, que pour Gendre avoit choisi mon
 père,
 Au joug de son amante est venu s'attacher ;
 L'infortuné à mon cœur le rend encor plus cher ;
 J'aîmois Antenor libre, & je l'adore esclave.

P Y R R H U S.

Eh bien, puisqu'à ce point votre haine me brave,
 Tremblez.



S C E N E I I.

ANTENOR, POLIXENE, PYRRHUS,
GARDES.

ANTENOR, à *Pyrrhus*.

C'EN est donc fait, & tu vas te venger;
Dans le sang innocent tes mains vont se plonger;
Et tu veux que témoin de cette horrible image....

POLIXENE.

Malheureux, c'est sur toi que va tomber sa rage.

ANTENOR.

Dieux, remplissez l'espoir dont mon cœur est saisi.

(*A Pyrrhus.*)

C'est donc moi que ton bras pour victime a choisi ?
Si des mânes d'Achille appaiant la furie,
Ma mort dérobe au glaive une amante chérie,
Si mon sang est le seul qu'exige ton courroux,
Frappe, me voilà prêt, je bénirai tes coups.

POLIXENE, à *Pyrrhus*.

A ce noble transport qui pour moi l'intéresse,
Vous voyez si son choix honore ma tendresse.

PYRRHUS.

Il mourra.... Songez bien que vous l'avez voulu.
Vous aviez sur mon cœur un pouvoir absolu;
Un mot l'auroit sauvé... mais il faut vous complaire.
Vous voulez qu'en son sang j'éteigne ma colère;
Vous serez obéie.

184 HÉCUBE ET POLIXÈNE,

ANTENOR, à Polixene.

Ah ! ne crains rien pour moi ;
Je mourrai satisfait, mourant aimé de toi.

POLIXÈNE, à Antenor.

Crois-tu qu'un seul moment je veuille te survivre ?

PYRRHUS, à Polixene.

Quoi, Madame, à la mort vous oseriez le suivre ?

POLIXÈNE, à Pyrrhus.

Si tu le hais assez pour être son bourreau,
Je dois l'aimer assez pour le suivre au tombeau.

PYRRHUS, à part.

Ainsi, de tous côtés mon malheur est extrême !
Si mon rival périt ; je perds tout ce que j'aime ;
Si je l'épargne, il va rire de ma douleur.
Quel assemblage affreux d'amour & de fureur !
Là je suis un barbare, ici je suis un lâche ;
Là tout me pousse au meurtre, ici tout m'en ar-
rache.

Suis-je assez malheureux ? Et vous, Dieux tout-
puissants,

Qui voyez le désordre où se livrent mes sens ;
Vous, par qui j'ai de Troye achevé la ruine,
Prêtez-moi pour me vaincre une force divine ;
Aidez ce cœur trop foible à rompre des liens.
Qui font le fils d'Achille esclave des Troyens.

(A Polixene.)

Et vous, qui me bravez, qui m'êtes toujours chère,
Vous, pour qui j'ai trahi les vengeances d'un père,
Si je ne rappellois que vos cruels mépris,
La mort de cet Esclave en deviendrait le prix...
Mais je sçaurai me vaincre ; oui, j'aurai le courage

De le laisser jouir d'un bonheur qui m'outrage.
Céder à mon rival l'objet de tant d'amour,
C'est me punir assez de vous sauver le jour.

(*A Antenor.*)

Les moments nous sont chers; approche, & viens
connoître

Si le vainqueur de Troye a mérité de l'être.
Tu sçais que pour la sœur de l'infâme Paris,
Du plus ardent amour Achille fut épris;
Sous les coups de ce traître il tomba sans défense,
Et son dernier soupir fut un cri de vengeance.

A ce cri furieux j'ai promis d'obéir;
Mais je me vois enfin réduit à le trahir.

Ce Pyrrhus, que dans Troye on a vu si terrible,
Lui, qui croyoit sa haine à jamais inflexible,
De la fille d'Hécube adore les appas.

Pyrrhus est ton rival... Mais ne t'alarme pas;
Je sçais ce que je dois à l'honneur de ma race.

A la sœur de Paris si mon amour fait grace,
Ne crains pas de me voir, l'enlevant à ta force,

Par un indigne hymen l'asservir à ma loi;
D'un plus noble projet j'ai conçu la pensée.

Pour me punir d'un feu dont ma gloire est blessée,
Je délivre & rejets ma Captive en tes bras;

(*A Cinéas.*)

Libres tous deux, partez... Et toi, guide leurs pas,
Tandis que la nuit règne au rivage où fut Troye;
Ne perdez point de temps...

A N T E N O R.

Dieux, témoins de ma joie,
Ne m'abusez-vous pas ?

P O L I X E N E.

Quitterons-nous ces lieux,
Sans que la triste Hécube ait reçu nos adieux ?

186 HÉCUBE ET POLIXÈNE,
Si j'avois dissipé sa frayeur maternelle,
J'aurois plus de courage à me séparer d'elle.

P Y R R H U S.

Eh bien, allez, d'Hécube appeaisez les douleurs;
Je vous laisse un moment pour essuyer ses pleurs.
Ne vous oubliez pas dans les bras d'une mère.
Je crains encor pour vous & les Dieux & mon père.

(*Polixène & Antenor sortent avec Cinéas & les Gardes.*)

SCÈNE III.

P Y R R H U S, *seul.*

O mon père, l'amour, qui maîtrisoit mes sens,
Ne fera plus rougir les Dieux dont tu descends.
Priam t'a désarmé, j'ai suivi ton exemple;
Et si du haut des Cieux ton ombre me contemple,
Elle doit applaudir à ces nobles transports;
Ils sont dignes d'Achille & des Dieux dont je sors.
Je suis libre : le calme est rentré dans mon ame.
O sainte Humanité, c'est ta voix qui m'enflamme!
Depuis qu'elle a passé dans mon cœur attendri,
Tout mon être a changé. Dans les combats nourri,
J'étois loin de penser qu'il fût une autre gloire
Au-dessus des honneurs qu'apporte la victoire;
Mais cédant au transport qui vient de me saisir,
Je sens qu'à pardonner on a plus de plaisir.



SCÈNE IV.

HÉCUBE, PYRRHUS, IPHISE.

HÉCUBE.

AH ! Seigneur, est-ce vous qu'un si beau zèle
anime ?

PYRRHUS.

Fussent les Dieux vengeurs ne pas m'en faire un
crime !

HÉCUBE.

Dans quel ravissement tout mon cœur est plongé !
De quel poids de douleurs vous l'avez soulagé !
Quoi ! lorsque déchirant mon ame maternelle,
On m'apprend que l'Achille embrassant la querelle,
Calchas de la victime a demandé la mort ;
C'est Pyrrhus qui la sauve, & par ce noble effort ;
Irritant contre lui tous les Chefs de la Grèce,
Etouffe en un moment sa haine & sa tendresse,
N'entend que la pitié, ne cède qu'à sa voix...
A l'immortalité voilà tes plus beaux droits ;
Ce jour est le plus pur, le plus grand de ta vie...

PYRRHUS.

Lorsqu'au glaive mortel votre fille est ravie,
Que ne m'est-il permis de la rendre à vos pleurs ?

HÉCUBE.

Hélas ! elle auroit seule adouci mes malheurs ;
C'étoit le seul appui d'une mère isolée ;
Mais, Seigneur, qu'elle vive, & je suis consolée.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CINÉAS.

CINÉAS.

PARDONNEZ, si je viens tromper l'aveugle espoir

Qu'un transport imprudent vous a fait concevoir.
 Envain vous trahissiez la vengeance céleste;
 Elle éclate, de Troÿe elle poursuit le reste.

HÉCUBE.

Que dites-vous? hélas! tout mon cœur s'est troublé.
 Quoi! ma fille!...

CINÉAS.

Son sang n'a point encor coulé;
 Mais les Grecs...

PYRRHUS.

Qu'ont-ils fait? Parle.

CINÉAS,

Instruit par Ulysse
 Qu'accusant votre père & les Dieux d'injustice,
 Pour la sœur de Paris vous alliez tout oser,
 Calchas à notre fuite est venu s'opposer;
 Et blâmant la pitié qui vous parle pour elle,
 A conjuré les Rois de secourir son zèle,
 De ne permettre pas qu'Achille fût privé
 Du prix qu'à ses exploits les Dieux ont réservé....
 Sa voix dans tout le camp sème une horreur sacrée;
 Vos Soldats n'osent plus en défendre l'entrée.

C'est envain que d'amour & de rage enflammé,
 Contre tant d'Ennemis Antenor s'est armé ;
 Aux pieds de son amante on le jette sans vie,
 Et de ses bras sanglants la victime est ravie ;
 On l'amène, le front ceint d'un mortel bandeau.

PYRRHUS.

Que ma Garde se range autour de ce tombeau.

SCÈNE VI.

HÉCUBE, PYRRHUS, POLIXÈNE *dans le fond du Théâtre*, IPHISE, CINÉAS, ULYSSE, L'OMBRE D'ACHILLE, tous les CHEFS de l'Armée, SOLDATS de Pyrrhus.

HÉCUBE, à Pyrrhus.

AH! n'abandonnez pas une mère éperdue,

POLIXÈNE, *en montrant Hécube.*

Grands Dieux, souffrirez-vous qu'on m'immole
 à la vue ?

HÉCUBE.

Vous, dont j'ai tant de fois éprouvé le courroux,
 Si le cri des Troyens peut monter jusqu'à vous,
 Si de leur Reine aux fers vous plaignez la disgrâce,
 Anéantirez-vous le reste de ma race,
 Dieux puissants ? Serez-vous plus cruels que Pyrrhus ?

Comme lui, pardonnez, faites grâce aux vaincus...
 Ou si tant de malheurs n'ont pu vous satisfaire,
 Conservez mon enfant, ne frappez que la mère.

190 HÉCUBE ET POLIXÈNE.

P Y R R H U S.

Rassurez-vous, Madame, & croyez que sans moi
On n'oseroit d'Achille exécuter la loi.

U L Y S S E.

De la sœur de Paris vous n'êtes plus le maître;
Attendez ce qu'en doit ordonner le Grand-Prêtre,
Dont la voix, plus fidelle aux vengeances des Cieux,
Sur la tombe d'Achille interroge les Dieux.

P Y R R H U S.

Et que fait à Calchas le sort de ma Captive?
Ne sçais-je à quel pouvoir il faut que je souscrive?
Qu'on me blâme ou m'approuve; Achille est tout
pour moi;

C'est de lui seul ici que je prendrai la loi.
Tant que ses mânes saints garderont le silence,
Je veux de Polixène embrasser la défense;
J'oserais l'arracher de vos barbares mains,
Et je cours... Mais que vois-je?... Eh bien, Dieux
inhumains,

*(Il s'approche du tombeau, & des flammes
le repoussent.)*

Nommez-moi donc le sang que votre haine exige.

U L Y S S E.

En doutez-vous encor à cet affreux prodige,
A ces torrents de feu que les Dieux en courroux
De la nuit des Enfers jettent entre elle & vous?

H É C U B E.

Dieux, quelle ombre apparoît sur l'autel homicide?

U L Y S S E.

C'est Achille....

P Y R R H U S.

Écoutez.

L' O M B R E D' A C H I L L E.

Fils ingrat & perfide,

» Laisse trancher des jours que les Dieux ont
proscrits ;

» Jamais , si tu fais grace à la sœur de Paris ,
» Les vainqueurs d'Hion ne reverront l'Aulide ».

HÉCUBE.

O ma fille !

POLIXÈNE , à Hécube.

Ah ! fuyez.

PYRRHUS.

Eh bien , j'obéirai.

Mais puisqu'on veut répandre un sang qui m'est
sacré ,

Je ne survivrai point à sa perte cruelle.

(Il veut se frapper.)

ULYSSE.

Arrêtez.

PYRRHUS.

Laissez-moi m'immoder avec elle.

(On le désarme.)

ULYSSE , à Cinéas.

Sauvons-le des transports d'une aveugle fureur ;
Qu'on l'entraîne en la tente.

PYRRHUS.

O moments pleins d'horreur !

(Ulysse & Cinéas l'emmènent.)



SCÈNE VII & dernière.

HÉCUBE, POLIXENE, IPHISE, CHEFS de
l'Armée, SOLDATS.

HÉCUBE, *s'approchant du tombeau.*

O toi qui veux du sang, reviens, Ombre fatale ;
Pourquoi fuis-tu si vite en la nuit infernale ?
Si tu veux de Paris punir la cruauté,
Frappe, déchire enfin ces flancs qui l'ont porté,
Oui, mère de Paris, c'est moi qui de la Grèce
Armai contre Iliion la flotte vengeresse :
Moi seule, j'ai des Dieux allumé le courroux ;
J'ai seule assassiné mes enfants, mon époux :
C'est moi qui dans l'abîme ai traîné ma patrie.
Si toi-même en nos murs as vu trancher ta vie,
Tu ne dois qu'à moi seule imputer ton trépas.
Reviens, prends ta victime, & ne chancelle pas :
Je fus Reine, mon sang peut honorer ta cendre.

POLIXENE.

Dérobez-moi les pleurs que je vous vois répandre.
Suivez Ulysse, allez. Vous avez entendu
L'irrévocable Arrêt que les Dieux ont rendu.
De la mort qui m'attend fuyez l'affreuse image :
Vos larmes ne feroient qu'affaiblir mon courage.
Laissez-moi mourir seule, adieu ; n'attendez pas
Qu'on vienne avec fureur m'enlever de vos bras,
Et qu'insultant au deuil où ma perte vous livre...

HÉCUBE.

Si tu veux m'effrayer, menace-moi de vivre.

POLIXENE.

POLIXÈNE.

Ayons, moi, sœur d'Hector, & vous, veuve d'un
Roi,

Une vertu plus digne & de vous & de moi.

Pourquoi d'un si grand deuil troubler ma dernière
heure ?

Ah ! ne vaut-il pas mieux que jeune encor je meure ?

Dans le palais des Rois élevée en naissant,

J'ai vu mon père assis sur un trône puissant.

La pompe, les grandeurs entouroient mon enfance :

J'étois de mes parents la joie & l'espérance ;

Dans ce comble de gloire & de félicité,

Je n'enviois aux Dieux que l'immortalité.

J'ai tout perdu ; la mort n'a rien qui m'épouvante.

Antenor dans la tombe appelle son amante :

Et je rends grace au Ciel qui dans les champs

Troyens

Va rejoindre ma cendre à la cendre des miens.

HÉCUBE.

Il n'appartient qu'à moi, qu'à la plus tendre mère,

De ressentir l'horreur d'une perte si chère,

De se bien pénétrer de tout ce qu'a d'affreux

Le trépas d'un enfant qui faisoit tous mes vœux.

Non, tu ne connois pas ce trouble, ces alarmes,

Qui m'arrachent pour toi tant de cris & de larmes.

Tu ne fus jamais mère, & ne peux concevoir

Toute mon infortune & tout mon désespoir....

Mais pourquoi me suis-tu ? D'où vient qu'on nous

sépare ?

POLIXÈNE.

(*A Hécube.*) (*Aux Soldats.*)

Adieu... Vous, cachez-lui la mort qu'on me prépare.

(*Les Soldats se placent entre Hécube & Polixène.*)

194 HÉCUBE ET POLIXÈNE.

H É C U B E.

Chère Iphise, on l'arrache à mes bras maternels.
(*Aux Soldats.*)

Je succombe... Arrêtez... Que faites-vous, cruels?
Je ne demande plus à prendre la défense,
Je veux des Dieux comme elle assouvir la ven-
geance;

Et cherchant loin de vous un éternel repos,
Dans la tombe avec elle ensevelir mes maux...
Mais déjà sous mes pas je sens trembler la terre;
J'entends des cris... Le Ciel fait gronder son ton-
nerre...

(*A Iphise.*)

Ma fille est morte... Allons, guide mes pas trem-
blants ;

Viens me voir expirer sur ses restes sanglants.
(*Les Soldats lui ferment le passage.*)

I P H I S E.

Epargnez à vos yeux cette image effrayante.

H É C U B E.

Dieux cruels, votre haine est-elle enfin contente ?
Vous m'avez tout ravi, mes enfants, mon époux ;
Et vous me condamnez à leur survivre à tous !

Eh bien, où sont ces Grecs à qui le sort me livre ?
Venez ; j'ai tout perdu, je suis prête à vous suivre...
Viens, Iphise, suis-moi, montons sur leurs vais-
seaux ;

Entraînons nos tyrans dans l'abîme des eaux.
Le Ciel qui veut de Troie anéantir le reste,
Le Ciel me poursuivra sur leur flotte funeste.
Oui, des Dieux à mes pas attachant le courroux,
J'armerai tous les flots contre eux & contre nous..
Viens, partons ; dans les mers avec eux submergés,
En les voyant périr, je périrai vengée.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE FILS
CRU INGRAT,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS.



PERSONNAGES.

GERMANCE, père,

GERMANCE, fils, sous le nom de Damon.

Madame BERTOLIN.

SOPHIE, fille de Madame Bertolin.

ANDRÉ, Valet de l'Hôtel garni,

La Scène est à Paris, dans un Hôtel garni.



LE FILS
CRU INGRAT,
C O M É D I E.



S. C E N E P R E M I E R E.
G E R M A N C E père , A N D R É.

A N D R É.

B O N J O U R , Monsieur Germanoe....

G E R M A N C E.

Ah ! bonjour , mon ami.

A N D R É.

Il a fait une nuit bien dure.

G E R M A N C E.

En effet.... Et de la froidure
Bien des pauvres auront gémi....

198 LE FILS CRUINGRAT,

A N D R É.

Et sur-tout les vieillards.... Ah ! Monsieur, j'ap-
préhende

Que vous n'avez fort mal dormi....
La rigueur du froid est si grande !

Comment à tant de maux pouvez-vous résister ?

G E R M A N C E , à part.

Un étranger me plaint, & mon fils m'abandonne !...

(Haut.)

Mon infortune, André, paroît bien s'attrister....

A N D R É.

Eh quoi, Monsieur, ma pitié vous étonne...
Dans cet Hôtel garni je sers depuis six ans ;
J'ai vu des malheureux, & jamais sans leur rendre
Les soins compatissants

Que des bons cœurs ils ont le droit d'attendre...
Vous seul ici m'avez privé

Du plaisir que j'éprouve à servir mon semblable...
Depuis qu'en cet Hôtel vous êtes arrivé,
J'aurois pu soulager le sort qui vous accable...
Mais vous me méprisez... Car vous m'avez toujours
Caché votre état piteux....

Vous rougiriez d'accepter mes secours....

G E R M A N C E.

Va, crois qu'à ton bon cœur je fais rendre justice.

A N D R É.

Tout ce que je possède est à votre service....

G E R M A N C E.

Il n'est plus qu'un moyen de prolonger mes jours..

A N D R É.

Quel est-il ?

GERMANCE.

Ne crois pas que jamais je consente
A te dépouiller de l'argent

Qu'avec tant de candeur ta bonté me présente;
Le plus grand de mes maux n'est pas d'être indigent.

Le froid, la faim, l'inquiétude,
Tout ce que l'indigence a de tourments cruels
N'a rien d'égal aux coups mortels

Qu'à ce cœur outragé porte l'ingratitude
D'un fils, unique objet de mes soins paternels.

C'est le chagrin qui me consume,
Et qui vers le tombeau précipite mes ans.

ANDRÉ.

Quoi! vous avez un fils .. & vos jours languissants
Coulent ainsi dans l'amertume?

GERMANCE.

Si des rapports divers ne m'ont point abusé,
On l'a vu dans Paris sous un dehors qui prouve

Qu'il jouit d'un fort aisé...
Sur ce fils, insensible aux peines que j'éprouve,
C'est tout ce que j'ai sçu...

ANDRÉ.

Confiez-moi le soin
De découvrir ce fils de qui l'âme est si dure..
En attendant, souffrez qu'on vous procure
Tous les petits secours dont vous avez besoin....

Avec regret, Monsieur; je vous avoue,
Que ma Maitresse dans l'instant
Viendra vous demander l'argent
De la chambre qu'elle vous loue;
Et sur l'article du loyer

Madame Bertolin ne fait aucune grace;

200 LE FILS CRU INGRAT,
Le terme échu, de son Hôtel on chasse
Qui refuse de la payer....

Mais tranquillisez-vous ; on peut remédier
A l'accident dont elle vous menace.
Elle a pour fille une jeune beauté....

G E R M A N C E.

Qui ! L'aimable Sophie ?

A N D R É.

Oui, Monsieur, sa bonté
Pourroit de vos vieux jours la rendre bienfaitrice...

G E R M A N C E.

Crois-tu que l'infortune à ce point m'avilisse ?...
Moi... je vivrois de la pitié d'autrui !

A N D R É.

Il le faut bien, quand la misère
Ne nous laisse pas d'autre appui....

(*A part.*)

Allons trouver Sophie.... Et malgré lui,

(*Haut.*)

Obligeons ce vieillard... Adieu, Monsieur, j'espère
Que tous vos maux finiront aujourd'hui...

(*Il sort.*)



SCÈNE II.

GERMANCE père, *seul.*

AH ! qu'il est dur pour une ame bien née
D'être réduit où je me voi !...

Voilà donc de l'amour que j'eus toujours pour toi,
La récompense infortunée,

O mon fils !... Faudra-t-il que ma fierté s'abaisse
A recevoir d'un étranger

L'appui que me doit ta tendresse ?...

Sans frémir je n'y puis songer....

Mais du logis j'apperçois la Maitresse....

SCÈNE III.

GERMANCE père, Madame BERTOLIN.

Madame BERTOLIN.

EH bien, votre terme est échu....

GERMANCE.

Je le fais... Mais...

Madame BERTOLIN.

Quoi ! mais... Vous m'avez entendu,
Il me faut de l'argent... Peut-être

N'en êtes-vous pas bien fourni ?...

Et l'embarras que vous laissez paroître....

262 LE FILS CRUINGRAT,

G E R M A N C E.

Mes malheurs, il est vrai, se font assez connoître.

Madame B E R T O L I N.

Oui, mais enfin votre mois est fini...

Et vos malheurs, ne vous déplaise,

Suffiront-ils pour me payer?

En vérité, c'est en prendre à son aise
Que d'acquitter ainsi la dette d'un loyer.

Mais si j'allois à mon Propriétaire,

Tous les trois mois en dire autant,

Présumez-vous qu'il prendroit pour comptant

Les soupirs de la Locataire?

G E R M A N C E.

Hélas! je sens bien qu'à vos yeux

Jé dois être coupable...

Mais prévoyois-je, en entrant dans ces lieux,

Que je serois si long-temps misérable?

Madame B E R T O L I N.

C'est votre faute aussi; quand on est indigent,

Pourquoi cacher son infortune?

Il faut parler... Il faut être agissant...

La pauvreté qui n'est point importune,

Obtient peu de soulagement.

G E R M A N C E.

Si vous saviez tout ce qu'a de pénible

Un tel aveu... pour peu qu'on soit sensible...

Madame B E R T O L I N.

Sensible tant qu'il vous plaira;

Mais il faut vivre, & qui vous soutiendra,

Si vous cachez le besoin qui vous presse?

J'ai vu, depuis vingt ans que je tiens ce logis,

Des malheureux de toute espèce...
 La fortune a toujours aidé les plus hardis...
 Ici même, pour Locataires
 J'eus autrefois deux beaux esprits,
 Rimant bien, mais ne payant guères...
 Tous deux, à ce maudit métier,
 Avancoient si peu leurs affaires,
 Qu'à crédit même ils prenoient le papier;
 L'un faisoit des Chansons, l'autre des Tragédies...
 Tous deux d'un grand espoir se laissoient éblouir.
 Le Chanonnier, empressé de jouir
 De ses frivoles rapsodies,
 Au Mercure, au Journal, par-tout les inféroit...
 L'autre, plus fier & plus discret,
 Pour censurer ce qu'ensentoit sa verve,
 Avoit pris un ami secret...
 Il attendoit dans cette humble réserve
 La fameuse journée où, produit au grand jour,
 Il devoit, disoit-il, des fruits de sa Minerve
 Etonner la Ville & la Cour...
 Mais Dieu fait quand viendra son tour.

GERMANCE.

Il ignoroit qu'on a bien moins de peine
 A faire un Drame intéressant,
 Qu'à le produire sur la Scène.

Madame BERTOLIN.

Aussi le pauvre hère, avec son grand talent,
 Avec ses mœurs sauvages & discrettes,
 Est sorti de chez moi, sans acquitter ses dettes,
 Pour s'en aller peut-être à l'Hôpital...
 Tandis que de ses Chançonnettes
 Son infatigable rival,
 Charmant la Cour & la Province,

204 LE FILS CRU INGRAT,

Pour prix de sa frivolité,
De sa souplesse & de sa vanité,
Devint le favori d'un Prince...

Je vous l'ai déjà dit : l'orgueil ne mène à rien...
Il nuit toujours, sur-tout dans la détresse...
Vous êtes vieux ; un vieillard intéressé :
Et vous pourriez trouver quelque soutien...
Mon mari fut jadis employé dans la Ferme :
J'ai pour parent un riche Financier
Qui pourroit vous donner de quoi payer mon terme,
Si pour vous j'allois le prier.
Souffrez qu'en votre nom près de lui je me rende...

G E R M A N C E.

A des moyens si bas je ne puis recourir :
Madame, ma misère est grande ;
Mais je suis homme, & dois savoir souffrir..

Madame B E R T O L I N.

Vous pensez bien qu'il ne m'est pas possible
De vous garder, si vous ne payez pas...
J'ai comme un autre un cœur sensible ;
Mais la bonté nous met dans l'embarras.

G E R M A N C E.

Eh bien, cessez d'être inquiète....
Et pour m'acquitter de ma dette,
Accordez-moi ce jour entier.

Madame B E R T O L I N.

J'y consens. Mais comment pourrez-vous me payer?

G E R M A N C E.

Rassurez-vous....

Madame B E R T O L I N.

N'allez pas faire

Comme tant de mes débiteurs,
 Qui feignant de sortir pour quelque grande affaire,
 S'en alloient chercher gîte ailleurs...
 Ceci soit dit, sans vous déplaire :
 Je vous crois honnête homme... Ainsi donc à ce soir.

(*A part.*)

En vérité, sur sa misère
 Je sens que malgré moi je me laisse émouvoir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

GERMANCE père, *seul.*

C'EN est donc fait ; il faut que je me prive
 (*Il tire de sa poche un portrait.*)

Du seul bien qui reste à mon cœur...
 Tendre épouse, à ta mort c'est peu que je survive ;
 Rien ne peut désormais soulager ma douleur...

Cette douce & paisible image,
 Où mon amour encor croit te voir respirer,
 De ta foi ce précieux gage,

A d'étrangères mains je vais donc le livrer !...

Le vendre !... hélas !... Après l'opprobre infame

Que mon fils me fait endurer,
 Le plus grand de mes maux est de me séparer
 D'un portrait si cher à mon ame...

Mais on vient ; c'est Sophie.



268 LE FILS CRU INGRAT,
Il laisse dans l'opprobre un père malheureux....

S O P H I E.

Quoi! votre fils... Mais non.... Ce crime est trop
affreux.

G E R M A N C E.

L'infortune qui m'environne ,
Tout ce que je souffre est le prix
Des efforts que j'ai faits pour former la jeunesse.
Las de traîner des ans par le besoin flétris ,
J'ai dirigé mes pas vers les murs de Paris.. .
J'y viens chercher l'objet de ma tendresse ,
Ce fils que j'aime encor , malgré tout le mépris
Où son indifférence expose ma vieillesse....

S O P H I E.

Peut-être ignore-t-il l'état où je vous vois ,
Ou peut-être lui-même , en butte à la misère ,
A-t-il gémi plus d'une fois
De ne pouvoir voler au secours de son père ?
La nature a sur nous d'irrévocables droits....
J'ai vu dans cet Hôtel un jeune homme sensible ,
Qu'à la carrière des Beaux-Arts
Attachoit un goût invincible....
Combien de fois pleurant ses funestes écarts ,
Damon a-t-il maudit un talent déplorable ,
Qui l'avoit privé des moyens
De soulager un père misérable ,
Qui pour lui, comme vous, avoit vendu son bien !...
Mais quoi! vous redoublez vos sanglots & vos
larmes.

G E R M A N C E.

Oui , dans l'émotion dont mes sens sont saisis ,
J'ai peine à respirer.... Peut-être.... Ah! que de
charmes

Je trouve en cette idée... En effet... si mon fils
 N'étoit point ingrat... Si lui-même,
 Comme moi malheureux, il pleuroit tous les jours
 De ne pouvoir, par de nobles secours,
 Adoucir ma misère extrême...
 Hélas!... sur un enfant qu'on aime
 Qu'il est aisé de s'aveugler!
 Mais vous, dont la pitié cherche à me consoler,
 Sur mes desseins soyez moins inquiète.
 S'il ne me restoit pas encor quelques effets,
 Dont j'espère tirer de quoi payer ma dette,
 Je me ferois honneur d'accepter vos bienfaits.
 Je fors, & quelque soit le chagrin que me cause
 La perte du seul bien qui pourroit me flatter,
 Je vais remplir, sans hésiter,
 Une loi que l'honneur m'impose.

(*Il sort.*)

S C E N E VI.

S O P H I E , *seule.*

Où va-t-il? Quel est donc ce bien,
 Dont la perte lui cause une douleur amère?
 Que veut-il dire?... Hélas! que je plains sa misère!
 Que ne puis-je être son soutien?
 Et pourquoi le cœur de ma mère
 N'est-il pas de ses maux touché comme le mien?

X

SCENE VII.

Madame BERTOLIN, SOPHIE.

Madame BERTOLIN.

Où va Monsieur Germanée ?

SOPHIE.

Il sort.

Madame GERMANÉE.

Eh ! l'apprends

Qu'il n'a s'en aille pour toujours...

SOPHIE.

Sur, sur, ma mère !... Il a l'air trop grande.

Madame BERTOLIN.

Il t'aura, comme moi, payée en beaux discours...

En vérité, je me dégoûte

D'un état où la perte est au-dessus du gain.

SOPHIE.

A tort vous vous plaignez sans doute.

Ce vieillard...

Madame BERTOLIN.

Oui, tu fais ce qu'il m'en coûte

Pour avoir eu le cœur autrefois trop humain.

Je crains que ce vieillard aujourd'hui ne me joue

Le tour que m'a fait ce Rimeur,

Dont tu vantois si haut les talents & l'honneur.

S O P H I E.

Qui ? Damon !

Madame B E R T O L I N.

Lui-même.

S O P H I E.

J'avoue
Que je ne puis encor le croire un imposteur.

Madame B E R T O L I N.

Et qu'est-il donc ?

S O P H I E.

J'ai vu dans sa conduite

Tant de franchise & de candeur...

Oui, de sa probité je me crois bien instruite ;

Si jamais à ses vœux la fortune sourit ,

Vous verrez...

Madame B E R T O L I N.

Je vois tout... Son talent t'a séduite ;

Et tu fais grâce au cœur en faveur de l'esprit,
J'admire vos progrès, & j'aime à vous entendre.

Continuez ; vous irez loin.

Si je vous en croyois , pour me choisir un gendre ,

De moi vous n'aurez pas besoin ;

Et quelque Bel-Esprit... un Poète peut-être

Seroit l'objet de votre choix...

Mais je suis votre mère , & vous allez connoître

Que vous devez en tout vous soumettre à mes loix.

Mon choix est fait ; dans peu je vous marie...

Il ne fait pas des Vers le Gendre que je prends ;

Mais quand on fait gagner sa vie ,

N'a-t-on pas assez de talents ?

212. LE FILS CRUINGRAT,
S O P H I E.

Je fais que de mon sort vous êtes la maîtresse...
Mais si le mariage a pour moi peu d'appas...

Madame B E R T O L I N.

Oh! qu'il vous fasse envie, ou ne vous plaise pas,
Ce n'est point là le point qui m'intéresse...

S O P H I E.

Si vous m'aimez, me sacrifierez-vous?...

Madame B E R T O L I N.

Je veux, (& vous devez en croire ma tendresse,)
Que vous viviez à l'aise en prenant un époux.
Chassez des Beaux-Esprits la mémoire importune ;
Sur mon choix seul réglez vos vœux,
Et songez qu'en ménage il faut pour être heureux,
Moins de savoir que de fortune.

S O P H I E.

Oui, c'est l'opinion commune ;
Mais pour moi...

Madame B E R T O L I N.

Taisez-vous, & sortez à l'instant.

(*Sophie sort.*)



SCÈNE VIII.

Madame BERTOLIN, *seule.*

VA, je te marierai, petite impertinente...
 Aussi bien cet air important,
 Ces manières de prude & ce ton de savante,
 Commence à me déplaire en toi...
 Bientôt, si je laissois croître son insolence,
 Elle auroit plus d'esprit que moi...
 Oh! j'y mettrai bon ordre, & dans peu, sur ma foi...
 Mais voyons si Monsieur Germance
 (*Madame Bertolin ouvre la cassette de
 M. Germance.*)

A laissé quelques bons effets...
 Il est bien malheureux... Mais aussi c'est sa faute...
 Il est trop scrupuleux, il a l'ame trop haute:
 En refusant de vivre de bienfaits,
 Il s'expose à des maux qui seront sans remède...
 Le pauvre homme, à peine il possède
 De quoi me satisfaire: en vérité,
 Je souffre d'en venir à cette extrémité...
 Mais j'entends quelque bruit... On entre... ou je
 m'abuse...
 C'est mon Auteur Tragique... Oui... c'est lui que
 je voi...
 Sans doute la fortune accompagne sa Muse,
 Et le ramène près de moi.

SCENE IX.

Madame BERTOLIN , GERMANCE fils ,
sous le nom de Damon.

G E R M A N C E fils.

BONJOUR, Madame; eh bien, comment
vont les affaires?

Madame B E R T O L I N.

Comme le temps, toujours plus mal que bien...

Ce monde-ci n'est que misères;

Les uns ont trop, & les autres n'ont rien...

Mais si j'en juge à l'apparence,

Votre chemin est fait... & des succès brillants

Viennent d'être la récompense,

Promise & due à vos talents.

G E R M A N C E fils.

Je viens vous remettre la somme

Que je vous dois... Voilà vos trente écus.

Madame B E R T O L I N.

Vous agissez, Monsieur, en galant homme...

Mais, ma foi, je n'y comptois plus.

G E R M A N C E fils.

Et la eune Sophie? Elle a toujours, sans doute,
Autant de vertus que d'appas?...

Madame BERTOLIN.

Il est vrai qu'elle est bien... Mais vous ne savez pas
Tous les chagrins qu'elle me coûte.

GERMANCE fils.

Que prétendez-vous dire?... Ah! de grace, parlez.

Madame BERTOLIN.

Je vais la marier.

GERMANCE fils.

Quoi! l'aimable Sophie...

Madame BERTOLIN.

Eh, oui, Monsieur... D'où vient que vos fers sont
troublés?

GERMANCE fils.

Elle est bien jeune encore.

Madame BERTOLIN.

Oh! je vous certifie

Qu'il est temps qu'un mari la tienne en son pouvoir...
Pour rester long-temps fille, elle a trop de savoir;
Et je craindrois...

GERMANCE fils.

Peut-on connoître

L'heureux mortel qui doit la posséder?

Madame BERTOLIN.

Je n'ai point là-dessus de secret à garder...
Ce parti de ma fille assure le bien être:
Mon gendre est un Huissier.

216 LE FILS CRU INGRAT,
G E R M A N C E fils.

Je ne crois pas, Madame.
Que Sophie à ce choix souscrive sans regrets ;
Elle a trop de fierté dans l'ame.

Madame B E R T O L I N.

Oh ! n'en déplaîse à ses vœux indiscrets,
Monsieur Mignon sera mon gendre.

G E R M A N C E fils.

Mais si son cœur, épris de l'amour le plus tendre,
Eût fait un choix contraire à vos souhaits ?...

Madame B E R T O L I N.

Et quand cela seroit... Est-elle la première
Qu'on marieroit contre sa volonté ?

Quand Monsieur Bertolin, son père,
Pour époux me fut présenté,
J'étois bien loind' avoir pour lui quelque tendresse...
Mais tout cela s'arrange... A la nécessité
J'ai sçu conformer ma sagesse.
Ma fille aura le même sort.

Enfin, Monsieur, pourrez-vous croire
Que depuis plus d'un an que mon époux est mort,
Je donne encor par fois des pleurs à sa mémoire ?
L'habitude tient lieu de l'amour le plus fort...

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême ;
Deux minutes avant votre entrée en ces lieux,

Monsieur, je parlois de vous-même

Avec un vieillard malheureux,

Que malgré moi je suis réduite

A renvoyer de cet Hôtel,

S'il ne paye aujourd'hui la chambre qu'il habite.

G E R M A N C E fils.

Quoi ! chasser un vieillard par un temps si cruel !

Ah !

Ah! Madame, souffrez qu'à mes yeux il paroisse...
 Je ne fais quel trouble pressant
 En sa faveur me parle & m'intéresse...
 Je partage déjà les peines qu'il ressent.
 Mes moyens sont bornés; mais si je puis lui rendre
 Quelque service...

Madame BERTOLIN.

Eh bien, chez moi venez l'attendre;
 Il doit rentrer avant le soir.
 Mon cher Monsieur Damon, puisse votre indul-
 gence
 L'intéresser & l'émouvoir
 Jusqu'à vaincre sa répugnance
 Pour les secours que l'indigence
 D'une main bienfaisante a droit de recevoir.

GERMANCE fils.

Ah! s'il faut qu'en effet, honteux de sa disgrâce,
 Dévorant toutes ses douleurs,
 Ce vieillard jamais ne se lasse
 Une vertu conforme à ses malheurs,
 Que je le plains! Hélas!... Il me rappelle un père
 Que j'ai réduit moi-même à cet horrible état,
 Et pour qui, des chagrins qu'il souffre en sa misère,
 Le plus affreux sans doute est de me croire ingrat.



SCÈNE X.

Madame BERTOLIN, GERMANCE fils,
ANDRÉ.

ANDRÉ.

MADAME.

Madame BERTOLIN.

Eh bien.

ANDRÉ.

Au même instant je quitte

Cet bon voisinard... Il est resté

Bien triste & bien désespéré ;

Il a pourtant de quoi payer son gîte.

GERMANOE fils, à Madame Bertolin.

Souffrez qu'après de lui je me rende au plus vite.

MADAME BERTOLIN.

Son cœur, de chagrins dévoré,

A la pitié qui pour lui vous agite

A besoin d'être préparé.

Daignez l'attendre ici.

(Madame Bertolin sort.)



SCÈNE XI.

ANDRÉ, GERMANCE fils.

ANDRÉ.

DU malheur qui l'opprime
 Quand vous connoîtrez le motif,
 Que vous aurez pour lui de respect & d'estime !..

GERMANCE fils.

Mais tu prends à ses maux un intérêt bien vif.

ANDRÉ.

Qui, moi, Monsieur?... Si pour l'ôter de gêne,
 Du peu que je possède il falloit me priver,
 Ah ! que j'aurois de joie à le sauver
 De la détresse & de la peine
 Que son fils lui fait éprouver !

GERMANCE fils.

Que me dis-tu?... Son fils !

ANDRÉ.

Oui, son fils l'abandonne...
 Je vois avec plaisir que cela vous étonne ;
 Vous avez peine à croire aux fils ingrats...

GERMANCE fils.

Malheureux que je suis !

ANDRÉ.

Que dites-vous ?

GERMANCE fils.

Hélas !

K ij

220 LE FILS CRU INGRAT,

(*A part.*)

Peut-être en ce moment mon père misérable,
Las de souffrir, me pleure & me maudit...

(*A André.*)

Mais apprends-moi ce qu'il t'a dit
De ce fils qu'il croit si coupable.

A N D R É.

Depuis cinq ans il en est séparé,

G E R M A N C E fils.

Ciel! achève...

A N D R É,

Ce fils est bien dénaturé,

Bien méchant... Ah! Monsieur, ce vieillard qu'il
délaisse

S'est dépouillé pour lui du reste de son bien;

Il espéroit qu'en sa vieillesse

L'ingrat deviendrait son soutien...

Depuis un mois il est dans cette Ville,

Où la rigueur de la saison

A rendu jusqu'alors son voyage inutile...

Il n'a pu découvrir l'asyle

De ce fils qui sans doute aura changé de nom,

G E R M A N C E fils.

Que tout ce que j'entends m'humilie & m'accable!

Quel jour affreux vient m'éclairer!

Dans le trouble où je suis, j'ai peine à respirer,

A N D R É.

Mais j'aperçois ce vieillard misérable...

H U G O L A M B E O

S C E N E X I I.

GERMANCE père, GERMANCE fils,
ANDRÉ.

GERMANCE fils.

EN croirai-je mes yeux ? Est-ce vous que je voi ?
O mon père !

ANDRÉ, à part.

Son père !

GERMANCE père.

Où suis-je ? Est-ce bien toi,
Est-ce mon fils que dans mes bras je presse ?
Unique objet de ma tendresse,
Serois-tu digne encor de moi ?

GERMANCE fils.

A vos genoux voyez couler mes larmes...
Oui, je suis digne encor de vous, de votre amour.

GERMANCE père.

Tu m'as causé bien des alarmes...
Pourquoi depuis cinq ans m'avoir jusqu'à ce jour
Lâissé d'un fils que j'aime ignorer l'existence ?
Je ne te parle pas des maux que j'ai soufferts ;
Je n'accuse que ton silence.

J'aurois sans murmurer supporté mes revers, A
Si mon fils m'assurant de sa reconnoissance
Avoit du moindre écrit soulagé ma souffrance. U

G E R M A N C E fils.

J'ai voulu vous cacher le déplorable état
 Où depuis mon départ a languï ma jeunesse.
 J'ai mieux aimé passer pour fils ingrat
 Que d'affliger votre vieillesse
 Par le tableau de mes égaremens.
 L'espoir d'entrer au Temple de mémoire
 Me séduisit, charma mes premiers ans,
 Et dévoré du desir de la gloire
 A l'Art des Vers j'ai voué mon printemps.
 Mais que d'écueils entourent le Parnasse !
 Que de Serpents s'y cachent sous les fleurs.
 Pendant cinq ans à mes malheurs
 Mesurant mon avengle audace,
 Et toujours de mes vains travaux
 Vous promettant la recompense,
 J'ai laissé par mon imprudence,
 S'aggraver le poids de vos maux ;
 C'est ainsi que jonet d'une erreur déplorable,
 Caché sous un faux nom, & de dettes perdu,
 J'ai consumé sans fruit des jours que j'aurois dû
 Consacrer au soutien d'un père misérable...
 Mais, grace aux soins d'un Seigneur éclairé,
 De l'abîme où j'étois me voilà retiré.

G E R M A N C E père.

Que je te plains !... Tu vois quelle est la suite
 De tes erreurs... Sans état, sans appui,
 Mon fils est donc forcé, par sa folle conduite,
 De recourir à la pitié d'autrui...

G E R M A N C E fils.

Ah ! rendez mieux justice à ma délicatesse.
 Si mes mains avoient rejeté
 Un bienfait qui pouvoit sauver votre vieillesse

Du mépris qu'avec soi traîne la pauvreté,
N'auriez-vous pas eu droit d'accuser ma tendresse ?

GERMANCE père.

Croiras-tu que ton père enfin s'est vu forcé
De vendre ce portrait pour moi si plein de char-
mes,
Cé gage qu'en mourant ta mère m'a laissé ?

(*André s'approche.*)

Mais dans mon sein je vois couler tes larmes ;
Je suis content...

ANDRÉ, *tenant le portrait.*

Monsieur, il vous sera rendu,
Ce portrait qui faisoit votre plus douce envie...
Le voici...

GERMANCE père, *en le prenant.*
Ciel !

ANDRÉ.

Sachant où vous l'aviez vendu,
J'ai cru devoir en instruire Sophie,
Qui, sensible à vos maux, m'a remis sur le champ
De quoi le racheter... Je cours chez le Marchand ;
J'offre un écu de gain, on l'accepte... Et moi-même,
Fier d'avoir ce portrait que vous chérissiez tant,
Je l'apporte à l'Hôtel, où j'attendois l'instant
De vous le rendre...

GERMANCE père.

Est-il bien vrai ?... Que j'aime
De ton bon cœur la simple humanité !

GERMANCE fils.

D'un si beau trait de bienfaisance
Quel sera le salaire ?

224 LE FILS CRU INGRAT,

A N D R É , à *Germance* père.

Il ne m'a rien coûté ;
Si je vous ai servi , vous êtes acquitté ;
Tout bienfait avec lui porte sa récompense.
Mais je cours informer soudain
Et ma Maîtresse & sa fille adorable
Du bonheur qui succède à tout votre chagrin.

(*André sort.*)

S C E N E X I I I

GERMANCE père , GERMANCE fils.

G E R M A N C E fils.

O mon père, à mes yeux que *Sophie* est aimable !
Quel charme ravissant , quel éclat enchanteur
La sensibilité répand sur la jeunesse !

G E R M A N C E père.

Si tu savois avec quelle douceur ,
Avec quelle délicatesse
Elle s'étudioit à calmer ma douleur.

G E R M A N C E fils.

Je puis donc sans rougir avouer la tendresse
Dont ses vertus ont pénétré mon cœur.
Je l'aime , & si j'en crois une flamme si chère...
Mais j'apperçois *Sophie* avec sa mère,



SCÈNE XIV.

GERMANCE père, GERMANCE fils,
Madame BERTOLIN, SOPHIE.

GERMANCE fils.

BELLE Sophie, est-ce vous ?

SOPHIE, à *Germance père*.

Permettez

Qu'avec ma mère ici mon cœur vous félicite
Du bonheur que vous ressentez...

GERMANCE père, à *Sophie*.

Oui, je revois mon fils... Et mon ame interdite
Peut à peine exprimer ce trouble intéressant,
Ce doux transport qui me presse & m'agite
A l'aspect de ce fils que je trouve innocent...

GERMANCE fils, à *Madame Bertolin*.

Ah ! Madame, au plaisir dont mon ame est ravie,
Vous pouvez joindre encor la plus douce faveur..
J'aime... Que dis-je, aimer ?... J'idolâtre Sophie ;
Et ce moment seroit le plus beau de ma vie,
Si consultant ses vœux & mon amour,
Vous m'accordiez l'espoir de l'épouser un jour...

Madame BERTOLIN.

Ai-je bien entendu ? M'auroit-on abusée ?
Mais ma fille se trouble... Elle rougit..

SOPHIE.

Hélas !

K v

Madame BERTOLIN.

Quoi ! seriez-vous assez osée ?...

Ah ! si je le croyois !...

S O P H I E.

Ne vous emportez pas ;

Oui, Germance a trouvé le chemin de mon ame,
Et je sens, aux transports de l'ardeur qui m'en-
flamme,

Que les chagrins abrégeroient mes jours,
Si d'un autre que lui je devenois la femme.

Madame BERTOLIN.

Fort bien, Mademoiselle ; un semblable discours
Vous convient à merveille, & vous êtes si tendre
Que si Monsieur Germance enfin n'est pas mon
gendre,

Vous mourrez, dites-vous. Oh ! d'un tel désespoir
La raison saura vous défendre.

On ne meurt pas pour faire son devoir...

G E R M A N C E fils.

Au nom des pleurs que je lui vois répandre,
Laissez-vous attendrir ; joignez son sort au mien...
Fier de la posséder, j'en puis tout entreprendre
Pour faire le bonheur d'un cœur tel que le sien.

Madame BERTOLIN.

Gloire soit aux talents ; mais si l'hymen l'engage,
Je veux pour gendre un sot : car outre qu'en
ménage

Un Grand-Génie apporte peu d'argent,

On le fait trop, l'époux le plus savant

Est presque toujours le moins sage...

S O P H I E.

Mon amour de sa foi sera le sûr garant...
 Son cœur n'aura jamais le temps d'être volage...

Madame B E R T O L I N.

Mais il faut vivre, & c'est le premier point.

(*A Germance fils.*)

Qui nourrira ma fille?... Est-ce votre chimère?
 Le talent d'un Poète est une dot légère,
 Monsieur, & vous n'ignorez point
 Tout ce qu'il peut causer de soins & de misère...

G E R M A N C E fils.

La fortune sur moi peut jeter un regard
 Plus indulgent, plus favorable.

S O P H I E.

C'est une opinion commune & véritable
 Que le talent prospère tôt ou tard.

Madame B E R T O L I N.

Contes que tout cela ; je fais trop que la gloire
 Ne vaut pas une obole...

G E R M A N C E fils.

Ah! gardez-vous de croire

Que je fasse des Vers mon emploi principal.

Madame B E R T O L I N.

Mais ce seroit agir fort mal...

Je craindrois qu'en visant au Temple de mémoire,
 Mon gendre, en ce chemin, qu'on dit fort inégal,
 Ne s'égarât & prît celui de l'Hôpital...

G E R M A N C E père.

En effet, si l'hymen t'unissoit à Sophie,
 Je mettrois mon bonheur à vivre auprès de vous...

228 LE FILS CRUINGRAT,

Mais tu ferois le malheur de ma vie,
Si ces liens, qui te semblent si doux,
Traînoient dans l'indigence une épouse chérie.

Des Vers l'imprudente manie
A perdu tant de gens de bien,
Qui, séduits par l'espoir d'être hommes de génie,
Ont presque tous fini par n'être bons à rien!

G E R M A N C E fils.

Non, non; rassurez-vous. Les jours de ma Sophie,
Les vôtres sont pour moi trop précieux, trop chers,
Pour que je les expose à ces peines affreuses...
Un Protecteur puissant va finir mes revers...

G E R M A N C E père.

Les paroles des Grands, mon fils, sont bien trompeuses.

G E R M A N C E fils.

Ah! rendez mieux justice au mortel qu'aujourd'hui
J'ai cru pouvoir sans honte accepter pour appui;
J'attends de jour en jour l'effet de sa promesse:
Il doit dans les Bureaux m'obtenir un emploi...

Madame B E R T O L I N.

Vous attendrez long-temps... Et j'ai si peu de foi
A la sincérité des gens de cette espèce,
Que, s'il porte assez loin son zèle & son crédit
Pour vous placer dans peu, je vous donne ma fille;
Mais s'il ne peut remplir l'espoir qui vous séduit
Avant six mois... Dans ma famille,
Monsieur *Mignon* aura l'honneur d'être introduit...

G E R M A N C E fils.

Si de Sophie, hélas! le sort vous intéresse,
Oseriez-vous sacrifier ainsi?

SCÈNE XV & dernière.

LES PRÉCÉDENTS, ANDRÉ.

ANDRÉ, à *Germance fils*.

UN Laquais qui de votre Hôtesse
 A sçu que vous étiez ici,
 M'a remis ce billet qu'il dit de conséquence...
 C'est pour vous...

GERMANCE fils, *en prenant le billet*.

Donne... O Ciel ! en croirai-je mes yeux ?..

Oui, c'est du Comte de Clarence,

De ce Seigneur si bon, si généreux...

Lisons.

MADAME BERTOLIN, *à part*.

L'affaire enfin prend un tour sérieux...

GERMANCE fils.

« Monsieur, je viens d'obtenir l'emploi que je
 sollicitois pour vous. Je me félicite d'autant
 » plus d'avoir réussi, que votre place vous pré-
 » curera les moyens de cultiver en paix le talent
 » que la Nature vous a donné pour la Poésie,
 » & vous permettra d'adoucir l'infortune de ce
 » vieillard estimable dont vous m'avez parlé tant
 » de fois. Je vous attends demain pour vous con-
 » vaincre de toute l'affection avec laquelle je suis,
 » Monsieur, votre serviteur,

Le Comte DE CLARENCE.

130 LE FILS CRU INGRAT,

GERMANCE père.

O mon cher fils !

SOPHIE, à sa mère.

Eh bien, vous venez de l'entendre..

Madame BERTOLIN.

Taisez-vous.

GERMANCE fils.

O mon père, enfin je puis prétendre
A l'avantage heureux de répandre sur vous
Tous les biens que d'un fils un père a droit d'at-
tendre.

(A Madame Bertolin.)

Mais vous, Madame, à ce bonheur si doux,
Vous savez ce qui manque...

GERMANCE père, à Madame Bertolin.

Allons, il faut vous rendre..

SOPHIE, à Germance père.

Oh ! oui, Monsieur, fléchissez-la pour nous..

GERMANCE père.

Ces chers enfants... Ils ont le cœur si tendre..
Ils s'aiment tant..

Madame BERTOLIN.

Eh bien, embrassez-moi, mon gendre.

GERMANCE fils.

Rien ne peut de ma joie égaler le transport...

Elle est au comble, ô ma chère Sophie.
Le Ciel me rend un père, il t'unit à mon sort ;
Ce jour est le plus beau, le plus doux de ma vie.

G E R M A N C E père, à son fils.

O toi, qui m'as causé tant de soins & d'effroi,
En sortant de ce précipice

Où ta témérité t'entraîna loin de moi,
Mon fils, apprends & souviens-toi

Qu'aux imprudents le sort est rarement propice.

Prends garde que des Vers l'impérieux caprice

Ne te fasse un moment négliger ton emploi....

Mais sans perdre de temps... au Comte de Clarence

Viens présenter ton père... Allons à ses genoux

Lui témoigner notre reconnoissance

Pour tous les biens qu'il a versés sur nous.

F I N.

mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre Règne le
deuxième. Par le Roi, en son Conseil.

LE BÉOU.

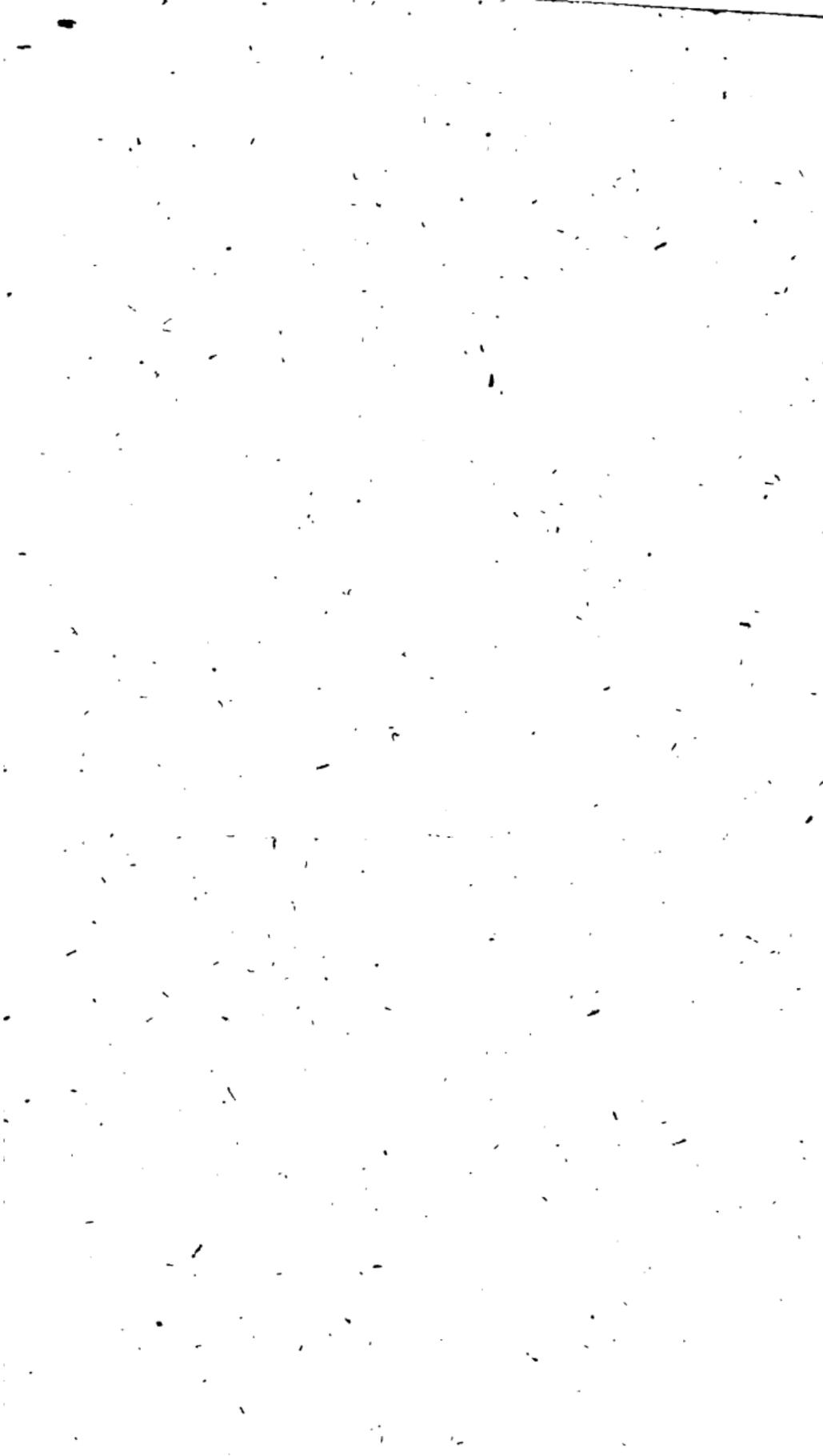
Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale &
Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 570,
fol. 533, conformément aux dispositions énoncées dans le
présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre
les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 26
Avril 1785, A Paris, le 11 Avril 1786.

Signé, VALLEYRE jeune, Adjoint.

Achevé d'imprimer le cinq Mai 1786.

De l'Imprimerie de CAILLÉAU, rue
Gallande, N^o. 64.

60610723



111

112

